This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr III P. 136

LETTRES DE JUNIUS

Vet. F+. III B. 133

LETTRES DE JUNIUS

Vet. F+. III B. 133.

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce

rue Neuve-des Bons-Enfants, 3

LETTRES

DE

JUNIUS

* * * * * * * *

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1862

Tous droits réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES DE JUNIUS

PREMIÈRE LETTRE[1]

A M. H. DE VILLEMESSANT, DIRECTEUR DU *Figaro*.

MONSIEUR,

Il y a tout à l'heure cent ans, — le 28 avril 1767, à midi, un mardi, — Woodfall, directeur du *Public-Advertiser*, recevait, sous pli cacheté, une sorte de factum dans lequel il y avait une foule de choses très-intéressantes, très-curieuses, très-originales, très-audacieuses, très-nouvelles, écrites en excellent anglais, dites avec une verve de tous les diables. Huit ou

[1] Voir la note A à la fin du volume.

quinze jours après, il en recevait un autre, puis un autre, puis un autre, — très-régulièrement.

Woodfall était un homme d'esprit (ce qui est assez rare chez les directeurs de journaux) et un homme de tact (ce qui est rare partout) : il comprit immédiatement quel merveilleux parti il pouvait tirer de ces lettres anonymes, en ces temps troublés par les passions, dans un journal aussi répandu que le sien : c'était une excellente *copie* qui lui tombait du ciel, — quoique diabolique. Il s'empressa de la publier, à mesure qu'il la recevait de son correspondant inconnu, et elle eut en effet le succès qu'il avait pronostiqué, — c'est-à-dire que toute l'Angleterre s'émut, se passionna, s'enthousiasma pour ces lettres où la véhémence des idées était servie par la véhémence des paroles, l'heureux fruit de l'heureuse union de la colère et de l'*humour*. De tous les côtés, par tous les moyens, on chercha à savoir de Woodfall le nom de cet écrivain de tant d'éloquence, de tant de sagacité, de tant d'ironie, de tant de fantaisie, dont chacune des lettres (des chefs-d'œuvre !) était dévorée, littéralement, par des milliers de lecteurs appartenant à toutes les classes de la société anglaise ; mais, quoi qu'on dît et fît, Wood-

fall fut incorruptible à cet endroit, et il ne révéla jamais le nom de son précieux correspondant, — devenu ainsi son bienfaiteur. Ne vous hâtez pas trop, Monsieur, d'admirer la discrétion du directeur du *Public-Advertiser ;* je vous ai dit qu'il avait de l'esprit et du tact, c'était vous dire qu'ayant assez de qualités pour un homme, il ne pouvait pas en avoir d'autres qui en eussent fait un saint : Woodfall ne révéla jamais le nom en question — parce que jamais il ne le sut lui-même.

Vous pouvez remplacer ici, Monsieur, l'admiration que vous n'avez pu employer tout à l'heure, par un étonnement plus justifiable, car on a le droit d'être étonné, très-étonné, que, lorsque tant de secrets importants — secrets d'État et secrets de Polichinelle — ont été si mal gardés, celui du collaborateur mystérieux du *Public-Advertiser* n'aît jamais été trahi, non-seulement pendant les cinq ans que dura cette collaboration, mais encore dans le courant du siècle qui l'a suivie. Le grand écrivain qui excita tant de curiosités et provoqua tant d'alarmes dans le monde politique et littéraire de l'Angleterre, savait bien ce qu'il faisait en prenant pour épigraphe inamovible « *Stat nominis*

umbra. » En s'obstinant à garder le plus strict incognito durant sa vie et après sa mort, pour ses contemporains et pour la postérité, il voulait exercer ainsi plus sûrement son étrange dictature, au milieu de l'admiration générale. Junius est le seul nom sous lequel ses lettres soient restées comme le monument le plus parfait de la littérature anglaise.

Aussi, vous le comprenez, Monsieur, cela donna beau jeu aux ambitions et aux vanités, grandes et petites : beaucoup de gens et beaucoup d'écrivains firent croire et laissèrent croire qu'ils étaient les auteurs des *Junius' letters*. Ce fut tour à tour Hugues Boyd, J.-L. Delolme, Burke, le vicomte de Sackville, sir Philip Francis, Glower, le général Lée, le duc de Portland, — et je ne sais plus qui encore. L'héritage d'Alexandre n'avait pas soulevé tant de clameurs ni tant de prétentions; il est vrai que l'héritage d'Alexandre, quoiqu'il s'agît de l'empire du monde, ne valait pas, à ce qu'il me semble, cet héritage de gloire que l'illustre inconnu du *Public-Advertiser* a laissé derrière lui pour le signaler aux générations futures comme aux générations présentes : une plume vaudra toujours mieux qu'une épée, M. Victor Hugo que

M. le maréchal de Saxe. — Je n'ai pas besoin d'ajouter que Junius, ce n'est ni le duc de Portland, ni le général Lée, ni Glower, ni sir Philip Francis, ni lord Germaine, ni Burke, ni Delolme, ni Boyd, ni celui-ci, ni celui-là, ni personne : c'est Junius, — c'est-à-dire l'inconnu. Tous les commentateurs perdront leur latin et leur français à vouloir le dégager.

Voilà, Monsieur, le sphinx dans la peau duquel j'entends entrer aujourd'hui tranquillement (je ne dis pas pacifiquement), sans effroi ni sans vanité, comme un homme convaincu de sa valeur d'abord, et ensuite de l'utilité de son rôle. Personne jusqu'ici n'avait songé à tirer cette glorieuse défroque de son armoire historique, — probablement parce que personne ne s'était senti de taille, de cœur et d'esprit à l'endosser ; je l'ai essayée, elle me va, je m'en empare. Pensez de ma modestie tout le mal qu'il vous plaira; mais la modestie et moi nous n'avons jamais passé par la même porte : elle est trop petite ou je suis trop grand ; j'ignore cette hypocrisie-là comme beaucoup d'autres dont est pourrie l'âme humaine, et je me déclare hautement orgueilleux, — l'orgueil étant la force et l'aliment incessant de ma vie. On n'est humble que lorsqu'on a des raisons pour

l'être, — les raisons qu'avait Woodfall pour être discret.

Je serai donc Junius ; mais, pour pouvoir l'être impunément et à mon aise, il me faut deux choses essentielles : un *Public-Advertiser* et un public de choix. Il ne suffit pas d'avoir de belles et bonnes vérités à clamer à ses concitoyens, il faut encore avoir un porte-voix convenable. C'est le moment de vous dire pourquoi j'ai songé à vous, Monsieur, qui me rappelez Woodfall, et à votre journal, qui me rappelle le *Public-Advertiser*.

Quoique vous ne soyez pas un lettré, Monsieur, ainsi que vous l'avez avoué vous-même maintes fois, — et ainsi que cela résulterait, à défaut de votre aveu, de la lecture de vos articles personnels, — vous m'avez paru merveilleusement doué, c'est-à-dire prédestiné à la besogne que vous accomplissez depuis tant d'années. Il était écrit là-haut ou là-bas, quelque part enfin, ou ailleurs, que vous feriez ce que vous faites ; vous deviez faire du journal, vivre du journal, mourir du journal : c'est fatal comme le cocuage et intéressant comme lui. Chiffonnier ou pair de France, bottier ou maître des requêtes, vous auriez toujours irrésisti-

blement obéi à votre vocation, et abandonné gaiement la hotte ou la botte, la palme d'or ou la palme bleue, pour fabriquer un *canard* à l'usage des cokneys de la cité parisienne. Je ne sais pas si vous aimez les truffes (je le croirais volontiers, d'après votre photographie que j'ai entrevue aux vitrines des papetiers, entre celle de Mgr d'Orléans et celle de Mlle Alice la Provençale), mais je suis convaincu que vous avez le flair nécessaire pour les découvrir, — ceci soit dit sans allusion, la grossièreté n'étant pas plus ma vertu que la modestie. Vous avez le flair, parce que vous savez à merveille où gît le tubercule succulent à jeter en pâture à la curiosité des oisifs et des oisives d'esprit qui composent votre public. Vous n'êtes pas un journaliste : vous êtes le journal fait homme. Cette incarnation vaut toutes celles du dieu Wishnou, et vous avez raison d'en tirer vanité, car (les faubourgs exceptés) vous êtes l'homme dont on parle le plus à Paris — après Nadar.

Je ne pouvais aller frapper à une autre porte qu'à la vôtre, Monsieur, et je m'en réjouis, — n'aimant pas d'ordinaire à avoir l'embarras du choix. A qui m'adresser, en dehors de vous, je vous le demande, moi,

« l'homme aux rubans verts, » pour décharger mon cœur de toutes ses colères, pour faire siffler les lanières de mes ironies, ces déesses vengeresses, *ultrices deæ*? Je suis *né*, littérairement parlant, et j'eusse compromis mes grades universitaires à écrire ma pensée dans l'un des deux ou trois petits journaux qui persistent à paraître depuis deux ou trois ans, je ne sais pas pourquoi, et ils ne le savent pas non plus, puisqu'ils persistent à parler un français qu'on n'a jamais parlé, qu'on ne parlera jamais en France, à moins que la grammaire de M. Champfleury ne soit imposée à nos petits-fils à coups de baïonnette. D'un autre côté, il me déplaisait d'écrire dans un des deux ou trois recueils qui représentent si dignement à l'étranger les lettres françaises, précisément parce qu'ils sont trop sérieux, c'est-à-dire trop bégueules ; leur langue est celle du raisonnement, et, comme telle, elle manque d'accent, de nerf, d'originalité, de tremplin : il me fallait, à moi, gentilhomme de lettres, un journal où je pusse m'encanailler en bonne compagnie, comme dans un souper avec des gens drôles et des drôlesses gentes. J'aime le parler libre (dans sa double acception), sans rouge, sans poudre, sans mouche, sans

guimpe, sans corset, — un parler belle fille, qui sait rire et se moquer à gorge déployée, *effuso rictu;* j'aime celui-là et non tout autre, parce que je suis gentilhomme à la façon de Michel, sire de Montaigne (*Essais* à part), et non à la façon du marquis « Tarte-à-la-Crème, » — le langage des rues valant cent fois mieux que celui des ruelles.

Mon langage est celui qu'on emploie dans votre journal, Monsieur; c'est le seul qui convienne à la peinture narrative des vices, des hontes et des ridicules, et il est aussi indispensable de l'employer à Paris, où il est si bien apprécié pour sa succulence, sa fantaisie, sa hardiesse, sa désinvolture, qu'il serait absurde de l'employer à Pont-à-Mousson, où il serait inintelligible comme du sanscrit.

J'entre donc sans façon chez vous et je m'y installe sans plus longs salamalecs, vous demandant, avec une place au feu et à la chandelle, la permission de garder mon masque, — qu'aucune provocation, d'ailleurs, ne saurait me faire ôter, bienveillante ou brutale, de vous ou d'un autre, de mes ennemis ou de leurs maîtresses; mon masque n'est pas beau, mais je garde mon masque. Outre que c'est un condiment de plus pour

les plats de mon métier que j'ai à servir à vos lecteurs, — ragoûts déjà violemment épicés, je les en préviens s'ils ne s'en doutent, — j'aurai quelque plaisir à vous *intriguer* derrière mon anonymie inexpugnable, à dérouter vos suppositions, à égarer vos recherches, à provoquer vos soupçons, à essouffler vos hypothèses; et, pour cela faire, je parlerai souvent très-habilement des gens et des choses que je ne connais pas ou que je connais peu, — d'Horace, comme Jules Janin, — de Jeanne d'Arc, comme Rigolboche, — de Montyon, comme M. Jules Lecomte, — de théâtre, comme M. Louis Véron, — de musique, comme M. Gustave Chadeuil, — de peinture, comme M. Anatole de la Forge, etc., etc., etc. De plus (et c'est ici sans doute que vous m'attendiez) je dirai indifféremment du mal de mes amis et du bien de mes ennemis, — ainsi que faisait Junius, premier du nom, lorsqu'il attaquait Chatam en même temps que le duc de Grafton, Camden en même temps que lord North, Wilkes en même temps que lord Granby, Horne en même temps que lord Mansfield, Fooke en même temps que lord Rochford, Beckford en même temps que lord Hillsborough.

Je promets beaucoup, n'est-ce pas, Monsieur? Soyez tranquille, je tiendrai davantage, car je pense encore plus de mal de mes ennemis que je ne pense de bien de mes amis, — ce qui vous avertit que j'ai à ma disposition et à la vôtre, pour la « rigoureuse saison » dans laquelle nous entrons, une notable provision de bois vert.

A huitaine, ma première aux Corinthiens!

P. S. J'entrebâille la porte que je viens de fermer, et lorsque vous me croyez bien loin, Monsieur, je réapparais pour vous dire tout bas quelque chose que vous redirez avec empressement tout haut.

Comme je me propose de fouailler à tour de plume tous les faquins qui font le trottoir parisien, et de remuer le fumier social du bout de ma « haine vigoureuse, » je m'attends aux réclamations des fouaillés comme un *goldfinder* aux exhalaisons des ordures remuées.

Je serai à la disposition des faquins. Il est des façons

de se battre qui permettent de garder l'incognito, — quand les épées sont suffisamment longues et les langues suffisamment courtes [1].

[1] Voir la note B à la fin du volume.

DEUXIÈME LETTRE

Quand, chaque jour, aux premières lueurs de l'aube, j'entends retentir le chant du coq, il me semble que saint Pierre va renier Jésus, et je m'aperçois que le monde, en apparence si vieux, est aussi jeune qu'à son début, c'est-à-dire que ce qui s'est passé hier se passe encore aujourd'hui, et que les hommes n'ont pas plus changé que les femmes. Je m'en applaudis quant aux femmes, mais je le déplore beaucoup quant aux hommes : vous allez savoir pourquoi.

Horace et Varius (tous deux poëtes, tous deux favoris de Mécènes) vivaient assez fraternellement ensemble, — quoique poëtes et quoique rivaux. —

Tivoli les voyait souvent réunis, appuyés sur leur coude, devisant et buvant, seuls ou avec les belles filles brunes ou blondes, leurs esclaves et leurs maîtresses. Un jour, Varius, pour consoler Horace de la trahison de quelque Lydie, lui parla d'une jeune mortelle qui traînait après elle tous les patriciens de Rome, — et il le fit avec un telle chaleur, un tel enthousiasme, une telle admiration, qu'Horace s'imagina que cette mortelle était une déesse, et qu'il n'eut pas de repos qu'elle ne lui fût présentée par son ami sous les ombrages discrets de Tivoli. La jeune courtisane parut, éblouissante, « d'une mère si belle, fille plus belle encore, » et cependant Horace, l'amoureux Horace, resta froid devant tant de charmes, et peu s'en fallut qu'il ne s'écriât avec dépit — et en latin : « Ce n'est que cela ? » Vénus elle-même eût subi le même affront en faisant naître le même désappointement, — quoique déesse, — parce que trop vantée.

Vous avez tiré de cet apologue, Monsieur, la moralité qu'il convient d'en tirer lorsque, comme vous, on vit dans une atmosphère littéraire indispensable à la compréhension des choses parisiennes, et vous devinez à présent l'embarras dans lequel je me trouve

— par votre faute. Si, par impossible, vous hésitiez un seul instant à saisir le sens de cette fable historique, je vous en rappellerais une autre un peu plus moderne et un peu plus connue, qu'on attribue au bonhomme La Fontaine (livre VIII, fable x). Si je ne suis pas écrasé à l'heure qu'il est, je n'en vaux guère mieux, à vous parler net. Je ne vois personne dans la littérature contemporaine qui ait les reins assez fermes pour continuer le rôle que votre imprudent enthousiasme me condamne à jouer devant le public ; le vrai Junius lui-même ne s'en tirerait pas et serait sifflé comme je vais l'être, si j'ose reparaître en scène après l'impitoyable ovation dont j'ai été l'objet [1].

Car j'ai vu de près, de très-près, les flammes de Bengale allumées en mon honneur, Monsieur ; j'ai entendu de plus près encore les coups de canon tirés à mon avénement, et j'avoue sincèrement que, de toute cette fumée et de tout ce bruit, j'ai été plus aveuglé et assourdi qu'autre chose. J'ai coudoyé, sans qu'ils s'en aperçussent, des amis et des adversaires inconnus, des petits trop bienveillants et des gros trop

[1] Voir la note C à la fin du volume.

impertinents, des éloges et des épigrammes, des sympathies et des colères. Parmi ces dernières, je vous signale en passant celle d'un docteur célèbre — comme directeur de l'Opéra — qui ronflait comme une colère d'Allemagne. Il disait... Mais pourquoi vous répéter cela ? M. Véron, comme Lucullus, est un riche gourmet et un pauvre orateur : ce qui entre dans sa bouche vaut mieux que ce qui en sort.

Parmi les sympathies, je vous dénonce la vôtre, Monsieur, qui a éclaté devant moi, à plusieurs reprises, comme un feu d'artifice, au faux *Moulin Rouge* dn boulevard des Italiens et au faux *Divan Lepeletier* du boulevard Montmartre. J'ai même été sur le point de vous crier : « Grâce ! épargnez-moi ! grâce ! » Mais vous y alliez de si bon cœur et avec tant de bonne foi, que j'ai renoncé à vous détromper sur mon compte et que je vous ai laissé dire et faire à votre aise, — préférant les âcres voluptés de l'incognito à la gloire douteuse d'une révélation qui, du reste, eût été un désenchantement pour vous.

Cet héroïsme ne m'a pas coûté beaucoup, je vous jure, — revenu que je suis des triomphes faciles. Autrefois, certes, vers la vingtième année, je n'eusse pas

eu tant de courage, et, ne pouvant résister aux sollicitations de ma vanité, je me fusse empressé de me démasquer avant la fin du bal,

> Et j'aurais volontiers écrit sur mon chapeau :
> « C'est moi qui suis Junius, berger de ces épîtres ! »

Mais aujourd'hui n'est pas autrefois, — heureusement pour aujourd'hui, — et je n'hésiterai jamais à faire à mon orgueil litière de toutes mes démangeaisons d'amour-propre. Je ne me suis pas trahi : je ne me trahirai jamais, je vous en réponds. Si je parle, ce ne sera guère que comme le Dolon de l'*Iliade*, auquel Ulysse arrachait les paroles à la pointe de l'épée.

D'ailleurs, qu'on ne se hâte pas de me féliciter de ce courage vulgaire ; de même que j'ai assisté à mon apothéose, qui a été extrêmement pompeuse (vous faites bien les choses, Monsieur, lorsque vous vous y mettez), j'ai assisté à mon crucifiement par mes confrères, — qui font les choses aussi bien que vous, je dois leur rendre cette justice. J'ai eu mon Calvaire comme si je l'avais mérité. Vous m'aviez couronné de myrtes (et vous ne vous êtes pas contenté de m'en donner une branche, — comme aux triomphateurs ro-

mains, — vous m'en avez donné un arbre entier); ils m'ont, eux, couronné d'épines (et ils ne se sont pas contentés de m'en donner un sarment, — comme au Christ, — ils m'en ont donné une haie entière). Vous m'aviez offert la coupe aux bords emmiellés d'éloges, ils m'ont fait avaler la ciguë de l'ironie jusqu'à la dernière goutte. Je ne hais pas la ciguë, depuis qu'elle a guéri Socrate; le poison vous sauve de la tisane, la mort vous sauve de la vie, l'oubli vous sauve d'Anitus. Et puis, à quoi bon me *brûler du sucre* sous le nez, comme à un cabotin que les applaudissements seuls enorgueillissent? J'ai mieux que cela à m'offrir : c'est ma conscience. Je vous ai écrit, Monsieur, pour vous prier de me laisser entreprendre, dans votre journal, une campagne contre les charlatans, contre les drôles, contre toutes les végétations parasites et vénéneuses de la société parisienne. Vous avez accepté, et, malgré le bruit maladroit (tant pis!) que vous avez cru devoir faire autour de ma demande et de votre réponse, j'entreprends ma campagne. Si je suis vaincu prématurément, si je tombe avant l'heure, il faudra vous en prendre à vous d'abord, et à moi ensuite.

Je regrette, Monsieur, que vous ayez annoncé ma seconde lettre pour demain, 5 novembre, et que vous m'ayez ainsi mis en demeure de m'exécuter quand même. Je n'entends pas, comme Montesquieu, travailler trente ans à un livre de douze pages. Mais encore faut-il le temps d'*écrire* ces douze pages. Vous avez autour de vous un bataillon de littérateurs spirituels, alertes et fringants (comme votre patron et le leur), qui font l'article avec une agilité de plume sans pareille, sur le coin d'une table de café, sur le marbre de l'imprimerie, en causant, en fumant, en riant; mais je n'ai pas le bonheur d'avoir leur dextérité intellectuelle; je suis, au contraire, de la nature du Papegaut de l'Ile Sonnante : je ne chante qu'à mes jours et ne mange qu'à mes heures. Si je n'étais ni en voix ni en appétit, que diriez-vous, Monsieur? Vous me prenez là au saut du lit, entre deux levers de soleil, après une nuit passée au lansquenet et une autre nuit passée à la belle étoile, et, sans souci des fatigues de toutes sortes qui rendent un homme fourbu pour quarante-huit heures au moins, vous me mettez votre journal sur la gorge, en m'invitant à improviser un chef-d'œuvre — tout simplement. Pourquoi, pendant

que vous y êtes, ne me demandez-vous pas la lune?

Je vais essayer le chef-d'œuvre ; vous aurez la lune plus tard.

Il y a quelque temps (un mois environ), un préfet envoyait aux propriétaires de journaux de son département une circulaire dans laquelle il les invitait à lui adresser un état de situation de leurs rédacteurs, âge, fortune, grades universitaires, etc., etc., etc. On cria, on se récria, on protesta (au *Siècle* et ailleurs) et la circulaire alla rejoindre les Ordonnances de juillet.

La circulaire méritait un autre accueil et un autre sort : avec la permission des protestants, je l'exhume des catacombes officielles pour en signaler de nouveau, à qui de droit, l'opportunité et l'excellence.

On exige des gens qui veulent exercer l'art difficile de guérir, des garanties nombreuses qui puissent rassurer l'humanité malade : de longues études, des veilles sérieuses, une aptitude spéciale, une vocation ; on leur demande, avant de les autoriser à circuler dans la vie pour combattre la mort, des brevets de capacité, de savoir et d'expérience, et, s'ils n'arrivent pas à tuer la Mort (comme le héros du récent roman de M. Jules Noriac), c'est que, malgré leur bonne vo-

lonté, ils sont impuissants à *tomber* un ennemi à qui les leçons de quelque diabolique Lecour ont mieux profité qu'à eux les leçons de Malgaigne ou de Piorry. Pourquoi donc n'exigerait-on pas les mêmes garanties, les mêmes études, les mêmes veilles, la même aptitude, la même vocation, le même savoir, la même expérience, la même moralité des gens dont la mission est bien autrement grave, puisque si, dans le premier cas, il s'agit de la santé du corps, il s'agit ici de la santé de l'âme, — beaucoup plus précieuse ?

Cette santé-là est horriblement compromise depuis longtemps, grâce à la tolérance imprudente accordée par le gouvernement (bleu, rouge ou vert) aux charlatans de lettres, qui ont pu ainsi écouler librement, en plein soleil, leur mort-aux-rats intellectuelle. Croyez-vous, Monsieur (je vous le demande, là, honnêtement), que si depuis longtemps la circulaire préfectorale en question, si injustement raillée, avait été mise en vigueur, il eût été permis à MM. Raban, Maximilien Perrin, Lamothe-Langon, Dinocourt, Eugène Sue, Auguste Ricard, — et tous les autres à leur suite, anciens et nouveaux, — de mettre en circulation tant de feuilletons, tant de livres indignes de ce nom, et con-

déclassé, dévoyé par une éducation incomplète, et qui croit au souverain bien de la mort parce qu'il ne peut plus croire au souverain bien de la vie ! C'est vous qui garnissez d'hôtes les dalles de la Morgue, les lits des hôpitaux, les cabanons des prisons ! C'est vous qui pourvoyez de filles les lupanars et de *ci-gît* les cimetières ! Attila a moins broyé d'hommes sous la marche pesante de ses armées barbares que vous n'avez broyé de consciences, écrasé de cœurs, fauché d'intelligences, avec vos armées de livres civilisés !

Mais j'objurgationne là contre des sourds, — c'est-à-dire contre des morts, et j'oublie que c'était hier leur fête : cela n'est ni courtois ni courageux. D'un autre côté, m'adresser aux vivants qui continuent le commerce de ces morts, c'est m'emporter contre des sourds plus sourds encore, — les sourds de l'Évangile : ceux qui ont des oreilles et qui ne veulent pas entendre. Il faut pourtant qu'ils sachent bien que je ne les excepte pas de mon réquisitoire, et que je suis d'avis qu'ils font là un aussi vilain métier que leurs prédécesseurs, — qui ont du moins sur eux l'avantage d'être muets à jamais.

Mais l'heure me presse et je vais être forcé d'inter-

rompre cet article épistolaire juste au point où j'aurais dû le commencer. S'il est trop long, Monsieur, prenez-vous-en au temps qui m'a manqué pour le faire plus court.

Avant de le jeter à la poste, cependant, permettez-moi de vous *observer* (comme disaient les orateurs de la Convention, Français seulement par leur patriotisme), que les œuvres aussi peu morales que peu littéraires dont je demande la suppression, au nom de la morale et de la littérature, ont été et sont encore publiées par des journaux qui se tirent à un nombre inouï, scandaleux, odieux — soixante ou quatre-vingt mille, ce qui suppose deux ou trois millions de lecteurs : le *Constitutionnel*, la *Presse*, la *Patrie*, le *Siècle* (le *Siècle* surtout, le plus abominablement écrit de tous les journaux passés, présents et futurs ; le plus abominablement pensé aussi, quoiqu'il ait la prétention d'avoir étudié Voltaire et commenté Montesquieu ; le *Siècle*, dont chaque rédacteur porte sur son cœur, en médaillon, des cheveux de Sylvain Maréchal, — dans sa tête, vingt arguments contre le dogme, — sur les lèvres, trente-six plaisanteries contre les prêtres, — au bout de sa plume, cinquante antithèses sur la messe).

Cette remarque en vaut la peine, il me semble, car la source, du moins la principale source du mal étant là, dans ces journaux qui devraient être des éducateurs et qui ne sont que des pervertisseurs, ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il serait prudent de leur défendre au plus vite de publier les vilaines choses qu'ils publient dans leur « rez-de-chaussée » — et aussi dans leurs combles ? Il leur resterait les *Nouvelles diverses*, le *Cours de la Bourse*, les *Déclarations de faillites*, les *Mariages* et les *Décès*, ce qui me paraît plus que suffisant pour amuser leurs lecteurs, — puisque les lecteurs veulent être amusés.

Il y a, dans le *Château de Kenilworth*, un montreur d'ours qui se plaint à la reine Élisabeth du tort que font à son spectacle les pièces de Shakespeare, « corrupteur de la jeunesse : » je suis un peu ce montreur d'ours, — avec cette différence, toutefois, que je ne veux pas remplacer les chimères malsaines des romanciers par des monstres de mon invention. Les romans et les journaux ont fait le mal : qu'on supprime les journaux et les romans ! C'est mon *delenda Carthago*, je le jetterai *urbi et orbi* jusqu'à ce qu'on m'ait entendu — et écouté. Les romans et les journaux ont

fait le mal : périssent les romans et les journaux, — et, par la même occasion, les romanciers et les journalistes ! Pourquoi pas ? N'a-t-on pas brûlé des livres et des écrivains qui étaient cent fois plus innocents, ou plutôt cent fois moins coupables ?

Je vous prie de me faire l'honneur de croire que je parle sérieusement.

TROISIÈME LETTRE

Vous avez eu là, Monsieur, une très-ingénieuse idée [1],— si ingénieuse même que j'oublie volontiers de la trouver perfide : quand on prend du Junius, on n'en saurait trop prendre, n'est-ce pas? C'est l'histoire du galon et des licences, poétiques ou prosaïques. Je m'y attendais; mais, comme le dit Mgr l'évêque de Nîmes à M. le ministre des cultes, cela ne m'en a pas moins « causé le saisissement de la surprise. » Il est toujours assez désagréable, en effet, de trouver quelqu'un déjà assis dans votre fauteuil lorsque vous

[1] Voir la note D à la fin du volume.

avez envie de vous asseoir, déjà couché dans votre lit lorsque vous avez envie de dormir, déjà installé dans vos vêtements lorsque vous avez envie de vous habiller ; et c'est précisément cette impression que j'ai ressentie, il y a huit jours, en me voyant entouré de sosies plus ou moins réussis comme ressemblance, comme allures, comme style et comme esprit. Vous représentez-vous l'étonnement d'un homme qui se regarderait dans une glace et qui s'y apercevrait reproduit cinq fois avec le même costume, mais avec cinq visages différents ? Deux frères Lyonnet, c'est déjà beaucoup ; cinq frères Lyonnet, c'est trop (d'au moins cinq) pour chanter la romance satirique et critique au public.

Cela vous a plu ainsi, Monsieur, cela me plaît de même : si cela plaît au public comme à vous et à moi, tout est dit, tout va bien ; il ne nous reste plus qu'à nous embrasser — pour mieux nous étouffer.

Vous comprenez bien, cependant, Monsieur, que ma course se retarde d'autant et que je mettrai, à arriver, plus de lignes que je ne comptais en mettre d'abord. Vous me jetez là, dans les jambes, comme Hippomène à Atalante, des pommes d'or très-savou-

reuses d'aspect, et je suis bien forcé, quoi que j'en aie, de me baisser pour les ramasser. Je me baisse donc, Monsieur, pour examiner les vestes (pardon, les casaques) apportées — je n'oserai jamais écrire remportées — par quatre de vos collaborateurs : ce n'est pas sale, assurément, mais cela va tenir de la place.

Quatre et un font cinq en arithmétique ordinaire ; il y a donc eu cinq gentlemen-riders distancés — moi compris. Cela vous a dû prouver, Monsieur, comme à moi, qu'il n'était pas « si facile que ça » de s'improviser pamphlétaire du jour au lendemain, et qu'il fallait, au contraire, pour faire bonne contenance sous cette illustre défroque, plusieurs jours et plusieurs lendemains, beaucoup de jours et beaucoup de lendemains. L'excuse que je vous ai donnée pour sauver ma réputation d'inconnu, si fortement compromise par votre empressement à la grandir, vaut quelque chose comme excuse, mais je ne m'en contente pas plus que vous ne vous en contentez vous-même, j'en suis sûr, à cette heure où l'on vous redemande le Junius de la première lettre (qui, à mon estime, ne valait pas les fanfares fanfarées autour d'elle).

Ne vous récriez pas à ce propos, Monsieur. J'ai eu

l'honneur de vous dire que je savais ce que je valais ; avais-je besoin d'ajouter que, par la même raison, je savais aussi ce que je ne valais pas ? Personne ne me connaît, excepté moi : je me suis élu — à ma propre unanimité — l'un des *substituts de la littérature* (expression très-juste de Sébastien Mercier), et j'ai mis au service de cette fonction la passion qu'on doit apporter en toute chose, lorsque, comme moi, on a l'intention bien arrêtée d'être partial dans ses jugements sur les événements et sur les gens de la société parisienne. Si j'ai parlé, si je parle un peu fort, c'est que je tiens à être entendu dans cette halle aux clameurs furieuses ; est-ce pour cela, Monsieur, que vous avez prié quatre faux Junius de parler aussi fort que moi, à mes côtés ? Mes allures ne sont pas celles d'un capitan, mais d'un capitaine d'aventure. J'ai la folie de Don Quichotte, je n'ai pas celle de Cyrano de Bergerac qui, en sortant un soir du cabaret de Renard, et faisant sonner sa longue rapière (moins longue encore que son nez) sur le pavé du roi, envoyait un cartel au genre humain, avec défense d'être vivant dans trois jours sous peine d'avoir affaire à lui. Je n'entends pas ferrailler de la plume — ou de l'épée — avec tant de

monde : j'ai moins d'appétit et d'outrecuidance. Je ne suis pas séduit par le nombre, mais par la qualité, et si je me suis « empoigné » l'autre jour avec toute une classe de citoyens (la classe des empoisonneurs littéraires), c'était pour me faire la plume : je tirais au mur. Après m'être battu contre des moulins, je m'escrimerai contre leurs meuniers.

Les meuniers d'aujourd'hui seront, s'il vous plaît, les faux Junius et l'Anti-Junius que vous avez si spirituellement et si adroitement placés en travers de ma route pour m'embarrasser et me gêner dans ma marche. Ils ne me gênent ni ne m'embarrassent, Monsieur, ils ne m'offusquent ni ne me blessent, — quoiqu'ils m'aient touché plusieurs fois ; seulement, ils m'obligent ainsi à faire avec eux, à propos d'eux et contre eux, la lettre buissonnière. Lettre buissonnière soit ! Je ne suis pas si pressé, et le vice a la vie dure : nous le retrouverons encore debout à notre prochaine causerie.

La casaque orange et la veste écarlate, la première lettre et la dernière, sont signées et désignées suffisamment pour moi, qui ai l'honneur de connaître mes contemporains (ceux qui ont un style à eux comme

ceux qui ont un style à d'autres). La première est du Saint-Amand, la seconde du Voiture de ce siècle; l'une d'un joyeux esprit, l'autre d'un bel esprit; celle-ci d'un lettré gourmet, celle-là d'un gourmet littéraire; toutes les deux, précieuses — sans être ridicules. Il est regrettable qu'ils se soient crus invisibles derrière leur pseudonyme comme derrière une muraille — transparente — et que, pour mieux jouir des bénéfices réels de l'incognito (réel), ils n'aient pas pris la peine de faire faire un bout de toilette à leur prose, d'ordinaire plus richement vêtue et plus galamment troussée. « Bast ! (s'est dit Saint-Amand) la nuit tous les articles sont gris : on ne regardera pas trop sous le nez du mien — ce que, du reste, je ne permettrais pas — et il pourra impunément courir le guilledou avec ses phrases blondes et ses phrases brunes, sans oublier les phrases rousses et les phrases cendrées. » Voiture s'en est dit autant pour les mêmes raisons (ou pour des raisons différentes), et voilà pourquoi votre fille est muette, messieurs de la veste orange et de la casaque écarlate !

Tout le monde a regretté ce mutisme intellectuel, et j'ai fait comme tout le monde. Parlons franc, Mon-

sieur : si vous ne l'aviez su d'avance, auriez-vous reconnu dans l'un l'auteur humoristique des *Oubliés et Dédaignés du treizième siècle*, et, dans l'autre, l'auteur délicat du *Dandysme*? C'est eux, pourtant; ou, si ce n'est pas eux, ce sont donc leurs frères? Je n'en connaissais pas, jusqu'ici, à M. Charles Monselet et à M. J. Barbey d'Aurevilly [1]. Si je me suis trompé, j'en serai bien aise.

Voilà pour deux styles ayant leur marque de fabrique; il est fâcheux qu'un peu de coton se soit introduit — involontairement — dans leur laine, un peu de zinc dans leur platine. A cela près, ce sont des articles comme des autres.

Le style de la casaque verte et celui de la veste blanche sont un peu moins caractéristiques, et, partant, un peu plus méconnaissables. Je les ai lus attentivement, à plusieurs reprises (comme me l'ordonnaient mon devoir — et ma curiosité), et je n'y ai rien surpris qui décelât sûrement, irréfragablement, leur auteur.

La casaque blanche parle d'elle-même avec une complaisance que je mettrais à parler de moi-même,

[1] Junius a touché juste.

H. DE V. (Note du *Figaro*.)

et, à cause de cela, je ne saurais l'en blâmer ni l'en féliciter : si j'avais à me prononcer, cependant, je l'en féliciterais — pour m'être agréable. C'est, comme la mienne, une mauvaise seconde lettre de Junius ; mais cela ferait peut-être un excellent chapitre d'autobiographie. C'est le fourreau d'un article, ce n'en est pas la lame. Il y a là dedans une âpreté, une quasi-sauvagerie qui ne me déplaît pas et que j'ai déjà eu occasion de remarquer dans un article d'un de vos collaborateurs, récemment publié [1] : il y a un homme derrière cet écrivain, un cœur derrière ce style, un homme ennuyé et un cœur mélancolique. Eh ! Monsieur, nous croyez-vous donc sur des roses, nous tous tant que nous sommes ? Rappelez-vous ce que disait l'acteur Potier dans je ne sais plus quel rôle de chiffonnier : « Quand on n'est pas content, faut être philosophe. » Soyez philosophe et faites autant de lettres de Junius qu'il vous plaira, — pourvu qu'elles ne ressemblent pas à celle du 7 novembre 1861.

[1] En effet, la casaque blanche avait été endossée par notre collaborateur M. Jules Vallès, l'auteur de l'article très-remarqué : *les Morts*.

H. DE V. (Note du *Figaro*.)

Je ne suis pas, non plus, parvenu à placer un nom plausible sur le collet de la veste verte (ou de la verte veste) qui, en tout cas, est une casaque retournée [1]. Ce n'est pas là, Monsieur, ce qu'on pensait et surtout ce qu'on écrivait dans votre journal il y a un an bientôt. Un aimable esprit, Henry Mürger, était à peine mort, que déjà vous lui donniez l'immortalité — sous bénéfice d'inventaire, à ce qu'il paraît. Il était alors trop votre héros pour ne pas devenir votre victime, et les ronces dont on cherche à couvrir son nom, pour l'effacer de la mémoire contemporaine, sont le pendant naturel des lauriers qu'on s'est empressé (trop empressé) de jeter sur sa tombe. Cela ne me surprend pas. Ce qui m'étonne seulement, c'est que ce soit sur le même autel qu'aient eu lieu le triomphe et le sacrifice. Je savais bien que la Roche Tarpéienne était près du Capitole (on l'a assez imprimée, celle-là), mais j'ignorais que l'abattoir fût si près du temple.

Je comprends que l'on ait jeté Marat à l'égout : on lui avait trop vite creusé une niche au Panthéon. Mais

[1] A la fin d'un bal travesti, les gens de bonne compagnie ôtent leur masque. — Allons, mon cher Duchesne, exécutez-vous!

H. DE V. (Note du *Figaro*.)

si Marat n'avait pas mérité l'une, il avait du moins mérité l'autre, et la réaction n'avait rien que de légitime ; tandis que, pour Mürger, s'il n'a pas complétement mérité le Panthéon, il a encore moins mérité l'égout, et je trouve que votre collaborateur a été un peu trop loin dans sa colère contre l'honnête écrivain de la malhonnête *Vie de Bohême*. J'ai, comme lui, un mépris vrai de ces indigents d'esprit et de probité qui se drapent dans leur gueuserie et dans leurs ficelles, montrant le poing aux dieux, aux hommes et aux colonnes, qui ne peuvent leur pardonner leur médiocrité et leur cynisme. J'ai, comme lui, un dégoût sincère de ces amants platoniques de la gloire, qui s'en prennent de leur impuissance à ceux qui épousent et fécondent cette veuve de la grande armée des lettres. J'ai, comme lui, l'impitoyabilité la plus grande au sujet de ces mauvais soldats qui se sont enrôlés sans savoir ni vouloir faire le coup de plume, par peur du péril et par amour de la fainéantise, oubliant qu'il y a quelque honneur à mourir, lorsqu'il y a quelque honte à vivre. Mais ma colère ni mon dégoût ne vont pas jusqu'à confondre l'auteur de l'épopée de la Bohême avec les héros de cette épopée, et je me garderais bien de le rendre res-

ponsable de la démoralisation à laquelle est en proie une partie de la génération littéraire actuelle, et qui serait exactement la même si Mürger n'avait pas existé. M. Théodore Pelloquet avait déjà dit cela au lendemain de la mort de Mürger, ce qui était au moins un mérite (le seul, il est vrai); pourquoi répéter M. Théodore Pelloquet ? Votre collaborateur ne pouvait-il s'inspirer d'autres maîtres ?

Les mauvais livres sont les livres mal écrits, parce qu'ils s'adressent aux cerveaux mal bâtis, comme les romans contre lesquels je me suis si fort insurgé l'autre jour : les *Scènes de la vie de Bohême* sont très-pittoresquement tracées, dans un style qui a sa valeur, et je suis convaincu qu'elles ont été lues sans danger par les esprits bien faits et par les cœurs bien placés, comme une curiosité littéraire. Et puis, à ce qu'il me semble, le bagage d'Henry Mürger ne se compose pas uniquement de cette œuvre tant applaudie hier et tant conspuée aujourd'hui ; il y a deux ou trois autres livres auxquels on ne saurait adresser le reproche que la casaque verte lance si vertement (pardon !) aux *Scènes de la vie de Bohême :* il y a *les Vacances de Camille*, *les Buveurs d'eau* et *le Dernier rendez-vous*. Soyons

injustes, Monsieur, — l'injustice a du bon, parfois, comme la cruauté ; — mais ne soyons pas trop sévères, de peur d'être trop ennuyeux. La catilinaire de la casaque verte a le grave défaut de la sévérité outrée, de l'exagération du jugement doublée de l'exagération du style, *caterva verborum* (le défaut de ma précédente lettre, si bien que j'ai cru un moment que c'était moi qui l'avais écrite et envoyée à la place de la mienne).

Lequel de vos collaborateurs a accepté la responsabilité de cet *éreintement*, — comme on dit chez vous, Monsieur ? J'ai cherché et je n'ai rien trouvé que trois ou quatre noms : c'est trop, puisqu'il n'en faut qu'un. Je ne chercherai pas davantage, afin de trouver à mon aise.

Lequel de vos collaborateurs, aussi, a accepté le rôle étrange de *Junior* [1] ? Qui est-ce que l'*Anti-Junius* (qui n'est *anti* que parce qu'il n'est pas *ante)* ? Comment a-t-il pu songer à s'imposer sa délicate et périlleuse besogne ? Comment avez-vous pu songer à la lui imposer vous-même, Monsieur ? Votre idée de-

[1] Je ne connais pas plus *Junior* que *Junius*. H. DE V. (Note du *Figaro*.)
(Voir la note E à la fin du volume.)

vient de plus en plus ingénieuse, vraiment. Il ne vous suffisait pas, à ce qu'il paraît, d'avoir fait tirer quatre épreuves de mon portrait : voilà que vous en faites tirer une contre-épreuve et que vous annoncez le *négatif* de mon *positif !* Ce n'était pas assez d'avoir assis quelqu'un dans mon fauteuil, couché quelqu'un dans mes draps (je ne les vois pas blancs si cela continue), fourré quelqu'un dans mon habit : voilà que vous faites marcher quelqu'un dans mon mur, comme le Conseil des Dix dans celui d'Angelo, tyran de Padoue ! Vous aviez Junius, vous avez voulu avoir Junior. Junior de quoi ? Junior pourquoi ? Je ne vois pas bien, à dire vrai, l'utilité de ce nouveau rôle, malgré la très-claire définition qu'en a donnée son auteur. Prenez-vous donc votre journal pour le bois de justice, et Junius pour l'exécuteur des hautes-œuvres littéraires et sociales, que vous voulez faire guillotiner le bourreau par un autre bourreau ? Les exécutions vous réjouissent-elles à ce point, Monsieur ? Si vous riez, je vais sourire, afin de me tenir en joie et en santé comme vous ; mais cela ne m'empêchera nullement de trouver votre nouvelle idée perfide — pour votre nouveau collaborateur, mon ennemi intime.

Car enfin, Monsieur, entre nous (j'y reviens malgré moi et bien à tort, puisque ce ne sont pas là mes affaires) vous allez lui confier la tâche la plus ingrate, la plus scabreuse, la plus difficile qu'il soit; il s'en tirera sans doute — ayant assez de talent pour cela — mais aux dépens de qui et de quoi ? Suppose-t-il donc, supposez-vous vous-même, Monsieur, que, nouveau Priolo de quelque Mazarin ou de quelque Mazarine, j'ai l'intention d'abattre toutes les statues, celles de bronze comme celles d'argile ? de cingler tous les visages, ceux des honnêtes gens comme ceux des gredins ? de nier toutes les réputations, les vraies comme les fausses ? de souffler sur toutes les lumières, les soleils comme les lampions ? Il se tromperait et vous vous tromperiez. Tâche ardue et perdue, labeur ingrat et impossible, je le répète — un labeur encore plus impossible que le mien; il ne me faut à moi que la verve de Rabelais, l'esprit de Voltaire, l'éloquence de Diderot, l'ironie de Henri Heine, le bon sens de Paul-Louis Courier : à lui, à cet anti-Junius, qui entend défendre ceux que j'accuserai, relever ceux que j'abaisserai, consoler ceux que j'affligerai, raccommoder ceux que je casserai, il faut davantage, puisqu'il ne faut

pas de conscience — et son accès de chevaleresque générosité prouve qu'il en a une.

Junior est trop jeune (comme l'indique le pseudonyme qu'il a choisi et qui n'a pas été placé sous l'invocation du dieu Cautius) : il ne sait pas à quoi il s'engage là ! Quoi qu'il en soit, j'accepte le duel qu'il me propose, — ayant l'habitude de ne jamais rien refuser de ce qui est courtoisement offert, — pour lui montrer que, quoique caché dans l'ombre, je ne redoute pas l'affrontement du soleil, et que, lorsque je joue au domino, je ne boude jamais.

La lutte est donc engagée. Mon honorable adversaire, c'est affaire convenue, m'attend, le syllogisme en arrêt, disposé à soutenir contre moi, comme Pic de la Mirandole, une thèse *de omni re scibili* (je vous demande pardon, Monsieur, de parler si souvent latin, mais cela me paraît à peu près indispensable lorsqu'on veut parler français). Si, par hasard, j'attaque un de ses ennemis, il le défendra donc, par esprit de contradiction ? Très-bien ! Mais lorsque je défendrai, toujours par hasard, un de ses amis, il l'attaquera donc pour me faire pièce ? Ce sera un peu moins bien. Après tout, cela ne me regarde pas : il sait ce qu'il fait,

j'imagine, et s'il ne le savait pas, d'aventure, vous le sauriez certainement pour lui.

Ma prochaine lettre sera consacrée à l'éreintement de Jean Hiroux et à la glorification de la vierge Marie : n'êtes-vous pas curieux comme moi, Monsieur, de savoir par quel bout Junior s'y prendra pour innocenter ce scélérat et incriminer cette sainte ?

QUATRIÈME LETTRE

Il s'est produit cette semaine, Monsieur, dans le petit monde où vous avez l'épineux bonheur de vivre, une agitation « en sens contraires, » comme disaient les sténographes, et presque un « mouvement prolongé, » auxquels nous n'étions plus guère accoutumés. Faut-il en conclure que le goût des choses de l'esprit nous revient, et que l'homérique somnolence de la littérature française va cesser? N'est-ce que l'action passagère de la décharge électrique d'une pile bien combinée, ou ce, qui vaudrait mieux, est-ce un franc réveil, plus durable que celui de ce même Estudier qui, nous apprend-on, reste attaché au *Pays*

— par ses sympathies ? C'est ce que nous verrons — la semaine prochaine.

Quoi qu'il en soit, on s'est depuis quelques jours beaucoup entretenu de littérature et de finance mêlées, — mêlées pour la première fois. Les questions économiques étant trop vertes pour moi, je m'éloigne au plus vite de la treille dorée où elles mûrissent. Ne fais-je pas mieux que de me plaindre ? D'autant plus que je puis me hausser jusqu'à la grappe littéraire et y mordre à belles dents.

Deux beaux-esprits, deux maîtres du fin langage, deux jurés-peseurs de petites idées et de grands mots, deux critiques enfin — puisqu'il faut les appeler par leur titre — se sont inscrits, de façon bien différente, à l'ordre du jour des conversations chez Arthénice et dans les ruelles. Il a été fort question des nouvelles *Causeries du lundi*, de M. de Sainte-Beuve, et de la *Fin du neveu de Rameau*, de M. Jules Janin. Ces deux critiques, et les autres, jugent tant de monde, et si lestement, qu'ils trouveront sans doute tout naturel que nous les jugions un peu à notre tour. Nous leur devons bien cette politesse du talion.

(Mais d'abord, permettez-moi, Monsieur, d'ouvrir

une parenthèse et de vous demander la parole pour un fait personnel. Je ne m'écarte pas du sujet de cette lettre, car c'est à un critique fraîchement éclos que je réponds. Il paraît que, en écrivant, je l'ai échappée belle, et le bruit de ma mort aurait couru la ville. J'en tiens la nouvelle de M. Feyrnet, rédacteur assermenté près l'*Illustration,* un Feyrnet, du reste, dont l'esprit n'a rien de commun — avec celui de Voltaire, — et qui, par une modestie aussi rare que juste, fait précéder son nom d'un X. Que mes amis inconnus — si j'en ai — se rassurent, et que les crocodiles ne se hâtent pas de verser quelques pleurs sur ma tombe; qu'on m'épargne surtout le traditionnel et agaçant *lugete, veneres*, etc. Hélas! je ne suis plus d'âge à faire gémir d'envie ou de regrets les Amours et les Grâces. — Mais je suis vivant, et si le fait, malheureusement pour moi, n'est pas neuf, je le trouve consolant. J'ai beau jouer à l'Ombre, mon ombre marche, parle, agit aussi réellement que celle du père d'Hamlet — quoique avec moins de solennité. De quoi serais-je mort, s'il vous plaît, ô chroniqueurs aux abois? Des tartines vénéneuses qu'on a jetées sous mes pas? J'ai flairé ces puanteurs, et j'ai passé. Je crois, d'ailleurs,

que je descends en droite ligne de Mithridate — par les femmes. Cet immortel roi de Pont aurait pu lire tous les journaux de son temps et ne pas s'en trouver plus mal. De même les articles les plus empoisonnés ne m'empoisonnent pas : ils me — purgent : voilà tout.)

Ici, je clos la parenthèse et reviens à mes critiques, ce qui n'est pas précisément revenir à des moutons.

Mais où sont-ils, les critiques ? J'entends ceux qui sont vraiment dignes d'exercer cette magistrature intellectuelle, — ceux qui joignent l'esprit au bon sens, le style au savoir, le charme à la force et doublent de la dignité de leur caractère l'autorité de leur jugement : où sont-ils ? Je vois bien, parmi les écrivains de ce temps, d'estimables et plaisants *essayists*, connaisseurs en jolies fanfreluches, experts en l'art de dire agréablement les choses, et capables de distinguer, à première vue, les livres bons à mettre au salon de ceux qu'il faut mettre au cabinet ; mais je ne crois pas que nous possédions beaucoup de ces critiques de la vieille roche dont le cerveau encyclopédique contenait, sans éclater, la somme des connaissances de leur temps, et qui, prononçant des arrêts

savamment motivés, imposaient à leurs contemporains le respect de leur dictature littéraire.

Mais peut-être qu'en battant tous les buissons et en cherchant dans tous les nids, découvrirons-nous ce merle blanc, ce chastre, cet oiseau rare, qu'on n'a pas entendu chanter depuis tantôt cent ans : on a bien découvert un abonné à la..... [1].

Souffrez donc, Monsieur, que j'entreprenne le dénombrement sommaire des forces de la Critique, m'en rapportant aux hasards de ma mémoire pour l'ordre du défilé.

M. Paul de Saint-Victor. — Plus d'imagination que de sens critique, plus de brillant que de solide, plus de surface que de profondeurs plus de boutons que d'habit. De grandes et belles phrases fièrement campées, poudrées, mouchetées, vêtues de brocart, de pourpre, d'étoffes lamées d'or, à traînes brodées, — avec très-peu de chose dessous : les robes de la reine de Saba sur le dos d'une planche ou de mademoiselle

1 Ici un titre que nous remplaçons par des points, ne sachant pas si le journal existe.

(Note du *Figaro*.)

Lia Félix. Un parlage ravissant — qui n'apprend rien. De la peinture, de la peinture, du paradoxe, de la fantaisie, — mais peu d'idées. Il chatouille les sens et laisse l'esprit froid. Du champagne peut-être ; du clos-vougeot, jamais. Enlumineur, artificier, guitariste, oui ; critique? non.

M. Théophile Gautier. — Un sentiment très-élevé de l'art, une connaissance profonde de la langue. Soleil dont M. Paul de Saint-Victor est le clair de lune. Éprouve une répugnance bien naturelle pour la tâche ingrate que les exigences de la vie lui imposent. Son goût et son tempérament le portent plus volontiers vers les choses ailées que vers les vaudevilles aptères de M. Delacour et les *Études* de son ami M. Feydeau. C'est un poëte égaré parmi les critiques, un rossignol dépaysé au milieu des merles : un très-grand poëte, le plus grand peut-être après Victor Hugo et Alfred de Musset. Ses contemporains ne l'ont pas placé à son rang : la postérité se chargera de redresser leur tort.

M. Arsène Houssaye. — Historien en pantoufles,

critique en mules — à talons roses. Enrubanne sa plume comme une houlette et mène paître les adjectifs tirebouchonnés dans les prés fleuris qu'arrose le Lignon, une rivière de limonade. Suit avec grâce les moissonneuses du dix-huitième siècle, glane instinctivement la paille et l'épi, et, ne faisant que marauder, s'imagine qu'il marivaude. Quand il a écrit une phrase parfaitement inintelligible, il en admire naïvement le tour et en sonde la profondeur avec orgueil. C'est la nymphe Écho faite homme, — transformation opérée sans témoins. Quoique blond, il a lui-même des secrétaires — et rien dedans.

M. Saint-Marc-Girardin. — Beaucoup de finesse, — mais trop de finesse. Devrait parler ses articles, non les écrire. L'amour du sous-entendu l'induit en d'opaques obscurités, et le parti pris l'égare souvent — dans son propre labyrinthe. Trop professeur pour un journaliste, trop journaliste pour un professeur.

M. Cuvillier-Fleury. — Une forme aisée ; sous une apparente bonhomie beaucoup de malice ; de la sagacité dans l'analyse ; mais une vue courte devant

des horizons étroits. Critique estimable, et qui le serait plus encore, si la passion politique ne faisait quelquefois dévier son sens littéraire. C'est un Caleb lettré.

M. Philarète Chasles. — Nourri de faits, de dates, de noms propres, de particularités historiques, biographiques, anecdotiques — et chaotiques. Une mémoire mal rangée : la bibliothèque de l'Arsenal, dans laquelle sauteraient pêle-mêle les livres, comme goujons en poêle. Il y a certes de l'esprit, du savoir, et—même de la jeunesse chez M. Chasles. Il n'en est pas moins un bénédictin superficiel, qui connaît passablement toutes les littératures étrangères — à notre littérature nationale.

M. Prévost-Paradol. — N'a dit encore que son premier mot, et il l'a bien dit. A l'étoffe d'un vrai critique ; mais que taillera-t-il dans cette bonne étoffe ?

M. Émile Deschanel. — Littérature proprette, bourgeoise et nullement tapageuse. Mosaïste patient, il a recueilli le mal qu'on dit des femmes — ce qui lui

a fait du bien. A fait jadis des conférences, fait aujourd'hui des conférences, fera toute sa vie des conférences, — ce qui me paraît assez normal. C'est M. Legouvé se mettant à son aise.

M. de Biéville. — Trop d'ignorance, beaucoup de présomption et pas de sel, — voilà la maigre soupe dont les abonnés du *Siècle* font leurs choux-gras.

M. Taxile Delord. — Du talent, de la modestie, de l'honnêteté. Une fécondité remarquable, méridionale ; mais qui s'en plaindrait ? Esprit droit, — trop accessible aux considérations de parti, d'amitié, d'alliance intellectuelle. Ensemence un champ où fleurit naturellement la réclame.

M. Jules Barbey d'Aurevilly. — Plus heureux que Bastien, qui n'avait que des bottes, ce critique a un plumet — et il le porte crânement. Il espadonne furieusement, souvent dans le vide, mais non sans grâce. J'ai dit l'autre jour de lui qu'il était Voiture ; je n'ai pas dit assez ; c'est le d'Artagnan de la littérature moderne. Il a des qualités de premier ordre et des

défauts — de première qualité ; mais il réussit mieux par ces derniers que par les premières. Son mauvais goût plaît, son pathos est charmant, son déhanché est adorable. C'est un délicat à qui les crudités ne font pas peur, un puritain que séduisent tous les raffinements. Somme toute, — et quoiqu'il ait voulu se moquer de moi, — c'est un de ces mauvais garçons qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, et dont la vie, toute de passion, de lutte, de talent follement dépensé, fournira une page très-curieuse au dictionnaire Vapereau — de l'avenir. Critique, il est exécrable quelquefois, — quelquefois aussi excellent.

M. Édouard Fournier. — Tout à la fois érudit croque-notes et critique dramatique, est très-gêné de cette dualité et ne comprend rien à sa propre existence. Il ne sait jamais au juste s'il se trouve dans la salle des Globes ou au foyer du Gymnase, à la *Patrie* ou chez Dentu, s'il parle à M. Rathery ou à mademoiselle Fix, s'il doit présenter un *exeat* au contrôle du Vaudeville ou un coupon de loge au portier de la Bibliothèque impériale. Il critique passablement, il compile parfaitement, il cumule admirablement, et fait en

conscience tout ce qui concerne son état — et celui des autres.

M. Frédéric Morin. — Honnête pédagogue qui pave d'excellentes intentions les colonnes du *Courrier du Dimanche*. Il ne manque ni de *barocco* ni de *baralipton;* mais, comme *arbiter elegantiarum*, il est un peu lourd. Lourd, — mais vigoureux.

M. de Vailly. — Puise discrètement dans le dictionnaire de la famille pour exprimer dans le langage de la conversation polie des expressions modérées qui n'ont rien de particulièrement déraisonnable.

M. Louis Ulbach. — Beaucoup de talent comme romancier. Beaucoup d'esprit comme causeur. Beaucoup d'eau de rose et d'encens, de myrrhe et de cinnamome comme critique.

M. Francisque Sarcey. — La grammaire française est l'art de parler et d'écrire correctement. Les verbes déponents se conjuguent comme les verbes passifs. *In* gouverne l'accusatif quand il y a mouvement. *Puer,*

abige muscas. Λαζω, j'exhale et j'aspire. Τυπτω, je frappe. — « Mademoiselle Thuillier ? un bon point. Monsieur Belot ? tendez la main. »

M. Jules Levallois. — A été longtemps le secrétaire de M. de Sainte-Beuve et son collaborateur « dans ses bonnes » — et aussi dans « ses mauvaises. » A emprunté au patron une de ses vieilles plumes, et jamais ne pourra se servir d'une autre. Tapi au rez-de-chaussée de l'*Opinion nationale*, ce critique triste jappe à la lune si lamentablement que les voisins en frissonnent. C'est à vous fendre l'âme, et M. Guéroult est toujours tenté de croire qu'il y a un mort dans la maison [1].

M. Gustave Chadeuil. — On le connaissait comme critique, et quel critique ! Pour apprécier la diversité de ses mérites, demandez à la Bibliothèque impériale — ou sur les quais (boîte à 20 centimes) — un su-

[1] Les pressentiments du jeune et mélancolique M. Levallois n'avaient point trompé sa sagacité. Il déplorait sans doute par anticipation la perte douloureuse que vient de faire l'*Opinion nationale* en la personne de son *bon jeune homme.*

perbe volume de poésies in-8°, intitulé les *Djinns*. C'est élégiaque, mais épique ; tendre, mais renversant. Il n'y a pas, dans ces *Djinns* étonnants, un seul vers qui ne vous fasse éternuer. J'aimerais mieux, pour ma part, souscrire à une seconde édition de ces vers phénoménaux qu'à la statue de M. Havin.

*
* *

Passons aux *Revues*, s'il vous plaît, Monsieur. Si la critique ne s'est pas réfugiée dans ces arches saintes de la littérature grave, où la trouverons-nous ?

M. Ch. de Mazade. — Écrit à la place même où Gustave Planche fulminait ses brefs d'excommunication. Est à ce grand critique ce que le marquis de Foudras est à George Sand, et *Risette* à *Mercadet*.

M. Scudo. — Gluck par-ci, Gluck par-là, Gluck *for ever*. Pour ceux qui aiment cette note-là... Aujourd'hui même, comme le mois dernier, comme le

mois prochain, M. Scudo s'abandonne à un accès de gluckisme — qui touche au *delirium tremens*. « Alceste, dit-il, une des œuvres les plus sévères (en voilà une sévère, en effet) de ce sublime génie, a été représentée avec succès devant un public intelligent et respectueux. » — Respectueux est joli ! Respectueux, je le crois. Le moyen de ne pas être respectueux, c'est-à-dire immobile et glacé, sous une pareille douche d'ennui ? Qu'on me ramène au *Fil de la Vierge :* c'est bien vieux, mais au moins c'est plus court, — et j'aime mieux ça.

M. Émile Montégut. — Un esprit fin et délié, un penseur qui sait écrire ; un discoureur qui ne livre rien au hasard, possède toujours son sujet, et serait complet — s'il se possédait toujours bien lui-même.

M. Anatole Claveau. — Enseveli dans les cryptes de la *Revue contemporaine*, il mérite d'être plus connu — que certains cryptogames poussés on ne sait comment au pied de certains recueils.

M. Hippolyte Babou. — Une des quatre ou cinq

plumes de Tolède engagées au service de la littérature militante. M. Babou est un écrivain, dans la haute et bonne acception du mot, — un écrivain de bonne souche. Interrogez cent personnes, prises au hasard : toutes connaîtront M. Ponson du Terrail, aucune d'elles peut-être ne saura le nom de l'auteur des *Lettres satiriques et critiques*. Ceux qui sont fiers d'être Français ont tort, car il n'y a vraiment pas de quoi.

M. Xavier Aubryet. — Images, mirages, ramages. Feuilletons si patiemment. travaillés qu'on pourrait croire qu'ils sont l'ouvrage d'un prisonnier. Si jamais l'auteur des *Jugements nouveaux* tombe entre les mains des sauvages, il peut être assuré qu'ils ne le mangeront pas : il aura toujours, pour les séduire, une pacotille de verroteries.

M. Taine. — Serait le phénix que nous cherchons, c'est-à-dire un critique parfait — au delà du pont de Kehl.

*
* *

Et après, que reste-t-il?

M. Jules Janin et M. de Sainte-Beuve; celui-ci n'est pas plus le modèle des critiques que celui-là n'en est le prince, c'est-à-dire qu'aucun d'eux, comblant le grand desideratum de ces dernières années, n'est, à proprement parler, le *Critique*. Mais ils sont tous deux des écrivains considérables, destinés à occuper une large place dans l'histoire de notre littérature, et, au moment où ils semblent reparaître sur la scène avec plus d'éclat, il n'est peut-être pas inutile de préciser leurs rôles et de comparer leurs mérites. Ils nous offrent l'un et l'autre aujourd'hui deux spectacles curieux, intéressants au plus haut degré, mais qui produisent « sur la galerie » des impressions bien opposées.

M. Jules Janin, — et c'est en quoi il est pour les jeunes écrivains un grand exemple, — glorifie le pur amour des lettres, sans mélange adultère, sans alliage frauduleux, sain au cœur et à l'esprit. Après plus de trente années données à l'étude, à la recherche du bien penser et du bien écrire, il est resté ce qu'il était à ses débuts, un simple homme de lettres

épris des grâces latines et françaises. Trente années, qu'on y songe! c'est presque toute la vie intellectuelle d'une créature humaine, — un bien long espace de temps, dirait-il lui-même (en latin) dans le paisible Tibur où il s'est réfugié comme dans un Paraclet!

Et pourtant, le voilà qui reparaît, ni las ni rassasié; mais au contraire leste, pimpant, joyeux, ragaillardi, tout verdoyant des lauriers d'une sereine, d'une éternelle jeunesse : « Tenez, enfants, voici quelques feuillets que, sous les ombrages touffus, j'ai couverts de mes mélodies! Puissiez-vous trouver, à les lire, le plaisir que j'ai éprouvé à les écrire! »

Et il nous donne *la Fin d'un monde et du neveu de Rameau*, — un livre vif, entraînant, d'un attrait irrésistible, d'une saveur provocante, d'une griserie d'esprit charmante, d'une débauche d'idées inouïe. Certes, c'était là un projet bien hardi, bien aventureux, et (pourquoi ne pas le dire?) bien outrecuidant, de faire parler, non-seulement Rameau, ce grand artiste, mais encore Diderot, ce grand philosophe, deux bohêmes du grand siècle! C'était difficile et c'était périlleux d'endosser la houppelande de l'un et les guenilles de l'autre, d'emprunter à celui-ci son cynisme,

sa gueuserie, ses libres propos et ses propos libres, ses amertumes vitrioliques et ses éloquences crapuleuses, et à celui-là sa haute raison et son évangélique morale — qui se passait d'évangile !

Et, dans ce labeur au-dessus des forces de plus d'un écrivain bien doué, lui, l'improvisateur merveilleux, le Paganini de la phrase, il a complétement réussi. Et ni Diderot, ni Rameau, ni l'illustre honnête homme, ni l'illustre farceur, n'ont à lui reprocher de les avoir pris pour collaborateurs dans la peinture de ce vaste et mouvant tableau où le dix-huitième siècle se déroule tout entier, avec ses infamies et ses grandeurs, ses blasphèmes et ses priapées, ses orgies et ses dévouements, ses renommées sinistres et ses gloires soleillantes, sa boue et son sang.

Eh bien ! je dis que c'est chose consolante, vraiment, et bonne à montrer à la génération nouvelle, un homme qui, en ces temps de misérables cupidités et d'ambitions misérables, ne se laisse entraîner hors du cercle étroit de ses études par aucun alléchement vulgaire, par aucune distraction banale, par aucune sollicitation honteuse, et qui ne veut point sacrifier la gloire à la vanité. M. Jules Janin, pour avoir été jusqu'à la fin le

fidèle et très-dévoué serviteur des lettres françaises, a bien mérité d'elles. Il faut le lui dire, Monsieur, et le lui dire très haut, — non pour qu'il l'entende, mais pour que les autres le sachent, qui ont besoin de le savoir. C'est s'honorer soi-même et honorer grandement la noble carrière d'écrivain, que de n'en pas désespérer, et, par son exemple, encourager les efforts souvent si douloureux de ceux qui s'y engagent.

M. de Sainte-Beuve, — lui, a continué aussi à labourer le champ littéraire; mais il y a tracé des sillons qui, quoique parallèles, sont bien loin les uns des autres. Ce n'est pas seulement le goût des choses de l'esprit qui lui a conservé la plume à la main ; ce n'est pas seulement le désir de remuer des idées — ou plutôt des mots — qui l'a tenu courbé si longtemps sur le papier, confident secret de ses desseins. Et pourtant, lui aussi était un lettré, un chercheur, un poëte! Mais il a voulu marier aux intérêts de sa réputation littéraire des intérêts mondains et domestiques, et, de simple écrivain qu'est resté M. Jules Janin, lui, le Joseph Delorme d'autrefois, s'est fait le sceptique et le

cruel exécuteur de consignes qui ne sauraient personnellement ni l'intéresser ni l'émouvoir.

M. de Sainte-Beuve est, selon moi, un corrupteur de la langue et du goût, et son influence est mauvaise, — à tous égards. Je n'essayerai pas de prouver qu'il n'est un grand homme que pour les gens qui ne l'ont ni lu ni étudié — ni compris, bien entendu. Il ne s'est pas encore guéri de la magistrale volée de bois vert que lui administra Balzac en 1840 : or, on ne recommence pas une besogne si bien faite.

Mais ce que je ne puis pardonner à M. de Sainte-Beuve, devenu vieux et raisonnable (il appelle cela devenir raisonnable !), c'est qu'il prêche aux jeunes gens les défaillances du cœur et les souplesses d'esprit, c'est qu'il insulte à la fidélité des sentiments, à la sincérité de la passion, à la durée de la croyance, à la persévérance de l'effort, à l'entêtement du dévouement, et qu'il ose blâmer, en certaines intelligences, moins oscillantes que la sienne, « une idée exagérée de dignité et d'honneur ! »

Je n'invente pas : je transcris exactement le *Constitutionnel*, — et je vais de ce pas m'en laver les mains.

*
* *

Eh ! quoi, Monsieur, l'auriez-vous imaginé, que l'on pût dans notre société, où le désintéressement est si rare, pousser à outrance l'honneur et la dignité ? Et surtout auriez-vous pensé que cette flétrissure de ce que l'homme a de plus pur et de plus élevé tombât jamais de la plume d'un académicien, d'un critique célèbre et investi d'une autorité suprême ?

Belle leçon, en vérité, donnée là aux générations nouvelles par ce vieillard désabusé « très-revenu, qui sait faire céder ses théories d'autrefois à l'évidence, à la toute-puissance des faits. »

Ah ! l'histoire que vous nous avez racontée, monsieur Janin, était bien la Fin d'un monde, — mais ce n'était pas encore la Fin du neveu de Rameau !

CINQUIÈME LETTRE

Toutes les fois, Monsieur, que je lis sur l'affiche d'un théâtre ou à la devanture d'un libraire un nom de femme mis en vedette, j'éprouve un involontaire sentiment de tristesse mêlé de colère, parce que je songe que, tout naturellement, cette femme qui s'offre ainsi en pâture à la curiosité publique, a quelque part, près ou loin, un amant, un mari, un fils, un frère, un ami, que son exhibition de chaque jour ou de chaque soir doit faire rougir ou trembler.

Malgré les subtilités qu'on a pu imaginer à ce propos, une femme qui consent ainsi à se mettre en montre sur les planches d'un théâtre ou sur la couverture

d'un livre, appartient — dans l'acception la plus brutale du mot — au public qui regarde ou qui lit, c'est-à-dire au premier libertin et au premier goujat venus, auxquels elle permet de la déshabiller comme comédienne ou comme écrivain. Rappelons-nous tous le temps où, adolescents, nous allions « à la comédie, » et où nos désirs, plus audacieux encore que nos regards, soulevaient, arrachaient la guimpe de dentelle qui recouvrait — si mal — une poitrine bondissante sous une émotion réelle ou fausse : il n'est pas de jeune homme pauvre qui n'ait pu se meubler ainsi un sérail varié, plus riche peut-être que celui de n'importe quel pacha.

N'en est-il pas de même, Monsieur, de la femme de lettres, dont on ne voit pas le visage, mais dont on peut, à l'aise, contempler le cœur mis à nu par elle-même dans un livre — qui est l'alcôve de ses sentiments ouverte à deux battants à la foule des adorateurs, jeunes ou vieux, laids ou beaux, délicats ou grossiers? Je comprends le poëte comme je comprends le cabotin, mais je me refuse à admettre le *bas-bleu* comme à admettre la cabotine, et la presque horreur que ces dernières me causent vient précisément du profond respect

que j'ai pour elles : on n'est difficile qu'avec les gens qu'on aime.

Le devoir de la femme est de cacher sa vie, de vivre et de mourir inconnue. Elle est un parfum, un éclair, un son; elle s'exhale, elle brille, elle résonne, pour s'évaporer, pour s'éteindre, pour disparaître aussitôt. L'éloge suprême qu'elle doit rechercher — et auquel, par malheur, elle se soustrait trop souvent — est le fameux *domi mansit, lanam fecit.* Enfant, elle doit obéir à sa mère, jeune fille à son père, femme à son mari, maîtresse à son amant. L'obéissance n'est pas un joug, comme quelques-uns voudraient le faire croire, c'est l'oreiller le plus doux pour une tête aussi fragile que celle de la femme; elle la fait irresponsable.

Les femmes ne cachent pas assez leur vie de notre temps ; elles sont, à leur tour, dévorées de l'âpre soif de renommée qui nous consume, nous, depuis tant de siècles : elles veulent faire parler d'elles, en mal ou en bien, — en mal surtout. Hélas ! elles ne savent pas quel lourd fardeau est la gloire ! Le jour où madame George Sand, oubliant son titre de femme et son titre de mère, a cru devoir raconter, dans *Elle et Lui*, de

lamentables histoires d'amours personnelles, le scandale s'est fait autour de son nom jusque-là honoré, et, à côté d'amis imprudents qui osaient élever la voix pour glorifier cette inqualifiable perversion du sens moral, il y a eu les railleries furieuses d'ennemis implacables, contenues jusque-là par la toute-puissance de son merveilleux génie d'écrivain, et déchaînées en ce moment par son impardonnable légèreté de femme. Ici, en effet, l'abstraction de la personnalité de l'auteur n'était plus permise, comme dans *Lélia* : ce n'étaient pas les sentiments, les passions, les ardeurs, les défaillances, les combats, les défaites de madame Sand dissimulés sous le nom d'une héroïne qui, à tout prendre, pouvait n'être pas elle ; c'étaient bel et bien les passions, les faiblesses, les ardeurs, les défaillances, les luttes intimes de madame Sand racontées sans voile par elle-même. Il faudra un long temps avant que l'apaisement de ce scandale se soit fait : il faudra quelques chefs-d'œuvre.

Mais si madame Sand a, pour faire oublier son oubli d'une heure et d'un livre, l'inépuisable ressource de son génie, combien d'autres femmes, qui se lancent imprudemment sur la scène littéraire, n'ont pas cette glorieuse excuse ! Elles sont nombreuses, trop nom-

breuses, par malheur, les *blue-stockings* qui consentent ainsi à jouer en public, non pas de la prunelle et de la hanche, comme les baladines des théâtres de vaudeville, mais — ce qui ne vaut guère mieux — du sentiment, du cœur et de l'esprit. Chaque jour en voit tomber une et chaque jour en voit apparaître une autre, malgré les rougeurs, malgré les humiliations, malgré les épines dont ce rôle de bas-bleu est rempli. J'en ai connu une — et vous la connaissez sans doute aussi, Monsieur, — qui, victime inconsciente de sa vanité, est devenue la chèvre-émissaire du journalisme parisien ; on l'a huée, on l'a bernée, on l'a conspuée, on l'a outragée, en la promenant d'espérance en espérance, de bureau en bureau, en la renvoyant de Caïphe à Pilate, du rédacteur en chef au colleur de bandes, sans parvenir à lui ouvrir les yeux, à la corriger de sa manie, à la guérir de sa folie — qui est la pire des folies. Je ne vous étonnerai pas, Monsieur, en vous avouant que si cette malheureuse m'intéresse comme folle, elle ne m'intéresse pas du tout comme femme ; car elle n'est plus femme pour moi depuis qu'elle a changé de sexe et qu'elle a consenti à se faire l'apôtre de sa vanité et la missionnaire de sa sottise. Je ne

l'eusse certainement pas insultée, parce que je n'insulte pas plus les femmes que les enfants, mais je n'ai pas été surpris de la voir insultée par d'autres : elle méritait peut-être ce châtiment. C'est l'histoire d'Hypathie, la disciple de Proclus, la dernière représentante de l'École d'Alexandrie, qu'on lapida, non parce que femme — mais parce que philosophe.

Je n'entends pas parler plus longtemps de ce pauvre bas-bleu de tout à l'heure, quoique son souvenir plane involontairement sur cette Lettre, consacrée à l'examen de cinq ou six livres nouveaux, dus à des plumes féminines : *Un Amour vrai*, de madame Louise Vallory ; *Comment aiment les Hommes*, de madame Olympe Audouard ; *Jeanne de Flers*, de madame Mie d'Aghonne ; *Réfutation des Idées proudhonniennes*, de madame Juliette Lamber ; *l'Amour*, de madame Adèle Esquiros, et les *Fleurs d'Italie*, de madame de Solms. Examen rigoureux, je le déclare d'avance, tout en déclarant aussi que je me suis rappelé, avant de le commencer, la recommandation expresse de Denis Diderot : « Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur ses lignes la poussière des ailes du papillon ; comme le

petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles. »

Il ne tombera rien de ma patte : ni perles — ni boue.

*
* *

Un Amour vrai, de Mme Louise Vallory, est l'histoire d'un jeune employé au ministère des finances, qui aime — d'amour — un jeune peintre de talent. Ne vous récriez pas encore, Monsieur, nous ne sommes pas au bout. D'ailleurs, comme je hais les équivoques, je m'empresse de vous apprendre que ce jeune bureaucrate est une femme qui s'habille en homme pour obéir à un testament ; il y a des mères qui vouent leurs filles au bleu ou au blanc ; Marcelle a été vouée au pantalon ; c'est invraisemblable, sans doute, mais le roman de Mme Vallory n'est pas autre chose qu'une invraisemblance, de la première page à la dernière : il faut en prendre notre parti !

Marcel aime donc Lucien, qui ne l'aime pas — d'abord — ne se doutant pas que, sous la redingote (ou

sous l'habit) de son ami l'employé aux finances, bat un cœur de femme tendre et passionnée, très-passionnée. Lucien, n'aimant pas Marcel, aime Mme Jeanne de Berthel, une femme qui « essaye des amants » et qui ne peut parvenir à mettre la main sur celui qui doit la « compléter. » *Compléter* est du dernier galant, n'est-ce pas, Monsieur, et je ne répondrais pas que ce verbe expressif ne fît fortune d'ici à très-peu de temps : verbe expressif et — actif.

Mme Jeanne — ou plutôt Mme Lovelace — n'ayant pas trouvé en Lucien son « compléteur, » veut *essayer* Marcel (page 59) ; pour cela faire, notre « essayeuse » « s'abandonne dans les bras » du jeune employé aux finances, puis, aussitôt, « se redressant toute pâle, elle pousse un cri et s'éloigne en disant : je comprends tout ! » Je comprends très-bien qu'elle comprenne, parce qu'il n'y a pas moyen de ne pas comprendre ; mais je ne comprends pas du tout qu'elle n'ait pas compris plus tôt, parce qu'une jeune fille a beau avoir été vouée au pantalon par sa mère, elle n'en reste pas moins jeune fille de la tête aux pieds : il n'y a que les aveugles qui ne s'aperçoivent pas de cela.

Il est convenu, Monsieur, que je n'insisterai pas

sur les invraisemblances dont foisonne ce roman; je me permettrai seulement de vous en signaler les inconvenances — tout aussi foisonnantes.

La première inconvenance est de mettre dans la bouche d'une mère mourante l'étrange confession que reçoit Marcelle, et la non moins étrange recommandation qui lui est faite de s'habiller en garçon pour éviter la séduction des hommes : jamais une mère n'a eu cette pensée-là — qui ne vient ordinairement qu'aux *filles*.

La seconde inconvenance, c'est de faire de cet hermaphrodite un employé, c'est-à-dire de placer cette enfant si chaste dans un milieu déflorant : pourquoi ne l'avoir pas faite soldat? La voyez-vous d'ici, Monsieur, dans ce bureau d'où le sous-chef est absent, écoutant — pardon! entendant — les gaudrioles érotiques de ses compagnons, et forcée même de prendre part, en apparence, à leurs plaisanteries salées? Le moyen est un peu risqué, et je n'hésite pas à le proclamer parent de celui d'Ugolin « qui mangeait ses enfants pour leur conserver un père. »

La troisième inconvenance, c'est ce rôle d'essayeuse d'hommes que l'auteur fait jouer si crûment à Mme Ber-

thel, qu'elle appelle l'*inassouvie*, et à laquelle il faut donner un nom moins poétique et plus exact : — celui a propos duquel les femmes de la cour voulurent fouetter Jean de Meung. — Mme Vallory dit « inassouvie, » parce qu'elle a entendu parler du vers de Juvénal concernant la femme de l'empereur Claude : *Lassata, sed non satiata ;* il faut laisser Messaline à Juvénal, et ne pas nous l'offrir, comme un sujet intéressant, dans un roman qui peut être lu par des personnes délicates. Ce n'est pas M. Dentu qui aurait dû éditer le livre de Mme Louise Vallory : c'est M. Baillière, le libraire de la Faculté de médecine.

La quatrième inconvenance... Mais pourquoi les signaler toutes ? La plus grosse, à mon avis, Monsieur, est la publication même de ce roman hystérique. Je dois cet aveu au respect de moi-même, d'abord, et ensuite au respect que j'ai, profond, sincère, immuable, de la femme et des femmes. Lorsque l'une d'elles s'oublie à ce point, cela me cause autant de tristesse que d'indignation, et je ne crains pas de dire hautement l'une et l'autre.

*
* *

Si au moins ce livre, mauvais comme doctrine, était bon comme langage, si le pavillon couvrait la marchandise, si le style sauvait l'idée, je n'oserais pas trop protester et je laisserais peut-être circuler ce livre-sirène qui m'aurait séduit par la grâce de sa forme et par la beauté de sa voix. Malheureusement, le roman de Mme Vallory n'a d'autres séductions que ses dangers, et la forme en est aussi regrettable et aussi condamnable que le fond.

Il y a de tout là-dedans, des phrases précieuses et des phrases réalistes, des expressions nuageuses et des expressions triviales, des choses incongrues et des choses incompréhensibles, de vieux mots et des mots trop jeunes, de l'ithos et du pathos, du faux français et du véritable argot.

Je vais citer, Monsieur, afin que vous ne m'accusiez pas d'exagération et d'injustice.

Parmi les phrases précieuses, j'ai remarqué : « L'a-

genda du cœur, où les hommes inscrivent tant de noms de femmes. — La jalousie n'est jamais le gui parasite de la fantaisie. — Un traité écrit sur la feuille volante d'un baiser. — Être le dernier numéro des amours d'une femme. — Les sanglants duels à la griffe des chats. — Un esprit qui se hérisse à tout crin. — Les ravissants lointains du que sais-je. — Faire faillite au sentiment sérieux. — Sertir son amour de diamants et de perles. — S'acharner à trouver l'oasis (de l'amour) au milieu du sable violemment remué par le sirocco (de la passion). — Cultiver les steppes de son intelligence, » etc. Ou il faut siffler ces phrases biscornues, ou il faut applaudir les expressions si justement ridiculisées par Molière, telles que : « Un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visible. — Venez nous tendre ici le conseiller des grâces. — Imprimer ses souliers en boue. — Donner de son sérieux dans le doux de la flatterie. — Voiturez-nous ici les commodités de la conversation. » Etc., etc. — Comme je ne suis pas un *alcoviste*, je siffle ces préciosités qui n'ont pas même pour elles l'excuse de l'esprit.

Parmi les phrases triviales dont Mme Vallory a cru devoir émailler son roman, j'ai remarqué : « Je la

voyais (une femme !) se planter en saule-pleureur dans ma vie. — Ces femmes à grands sentiments qui placent leur cœur à fonds perdus. — Nous sommes tous de pauvres saltimbanques dont le cœur grelotte sous de brillants costumes. — La femme est dominée par un besoin vague de souffrir et de jouir. — Les humiliantes servitudes (qu'un vieux libertin exige de la jeune libertine qu'il paye pour cela), » etc., etc., etc.

Parmi les phrases incompréhensibles : « La bouche de madame Berthel était plus voluptueuse que sensuelle. —C'était une âme oubliée au temps joyeux des petits soupers, et que le souffle inquiet du dix-neuvième siècle achevait d'épanouir. Les rêves d'amour sont toujours unicolores : ils se résument dans un baiser.— Ce sont parfois les souffrances les moins palpables qui sont les plus aiguës, » etc., etc., etc. Tout cela manque de clarté, et, vous le savez, Monsieur, ce qui n'est pas clair n'est pas français.

Les mots surannés abondent, et ce n'est pas la chose la moins choquante de ce livre — si choquant — de lire à chaque page, au milieu d'une phraséologie toute moderne, ces archaïsmes : *Simplesse*, *froidure*, *nouvelleté*, *renouveau*, *doutance*, *remembrance*, *souve-*

nance, *oubliance*, *désespérance*, etc., etc., etc., etc.

Il y a aussi des expressions affectionnées par l'auteur, on ne sait pas pourquoi, et qu'on rencontre beaucoup plus souvent qu'à leur tour, — *morbide* et *surface*, par exemple : « Un froid *morbide*, une *morbide* souplesse, un *morbide* opium, des découragements *morbides*, etc.; un sourire de *surface*, des qualités de *surface*, des tranquillités de *surface*, des inégalités de *surface*, » etc.

Je ne parle que pour mémoire des pensées *empruntées* à d'autres écrivains et dénaturées fâcheusement, comme : « L'amour, c'est tout simplement l'entente cordiale de deux fantaisies. » Pourquoi n'avoir pas dit — tout simplement — avec Chamfort : « L'amour n'est que l'échange de deux fantaisies ? »

Enfin, Monsieur, on trouve dans ce roman de Mme Vallory des « opinions qui pénètrent en nous comme des brumes de novembre » ; des « seigneurs d'autrefois qui faisaient saigner leur protection sur le front des artistes de leur temps » ; des » existences sphinxales » ; des « êtres étranges ensevelis dans la tombe d'un premier rêve » ; une nature qui « fait casser ses vieux os de rochers » (ma parole !); des « rivières

qui cascadent » (pourquoi pas des cascades qui rivièrent?); des « chèvres barbues » (il y a donc des chèvres glabres?); des « brumes bleuâtres qui noient toute chose dans le flou de la jeunesse » (la rivière du Flou? Pays de Tendre, sans doute!); un « tout elle » de femme; un « tout lui » d'homme; un « cœur en suspens qui frissonne comme des ailes de mouche »; une « éducation brillantée par de nombreuses inutilités qui reluisent comme des paillettes au soleil »; un « visage soucieux qui ne porte pas l'empreinte du bonheur » (naturellement); un « air de bonhomie égoïstique »; un « cœur vide qui frôle l'amour d'autrui », et cent autres choses aussi jolies, auxquelles on est tenté de dire à chaque instant, comme le bonhomme Gorgibus à ses deux péronnelles Cathos et Madelon : « Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais! »

Je crois en avoir assez dit, Monsieur, sur le roman de Mme Vallory, pour démontrer — la supériorité de ceux de Mme Sand.

*
* *

Me voilà maintenant, faute de place, empêché d'entreprendre l'appréciation détaillée des livres de MMmes Olympe Audouard, de Solms, Mie d'Aghonne, Juliette Lamber et Adèle Esquiros. Je m'en réjouis, à vous l'avouer, plus que je ne m'en afflige; car tout cela, « romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, » — comme dit le même bonhomme Gorgibus, — tout cela ne m'intéresse qu'à moitié.

Ce que j'y vois de plus clair, c'est que les femmes — de lettres — accusent les hommes d'accaparer pour eux seuls les sept péchés capitaux et quelques autres avec, et de ne pas leur en laisser un seul. « L'homme est l'égoïsme personnifié, affirme sérieusement Mme Olympe Audouard. La vanité est son plus grand mobile. L'homme le plus amoureux devient ingrat et cruel envers la femme dès que son amour est assouvi. La vertu, la beauté même, attirent moins les hommes que le vice effronté et impudique. Tromper,

mentir est un besoin chez l'homme. Les hommes, et les meilleurs, n'ont qu'une bien petite dose de tact et de délicatesse dans les sentiments. A vingt-cinq ans, l'homme commence à calculer en tout, même en amour. L'homme nous est absolument inférieur en fait de délicatesse, de dévouement, d'abnégation, de pitié, de charité, de promptitude aux sacrifices, même les plus pénibles, ceux de la réputation, de l'honneur, de la vie même.... Quant à l'*intelligence*... qui donc a donné la supériorité à l'homme, si ce n'est lui-même, qui se l'est abusivement décernée dans ses écrits et par les lois sociales sous lesquelles il nous asservit ? »

Vous vous attendiez à celle-là, n'est-ce pas, Monsieur, et ce n'est pas un air absolument neuf que nous chante ici la jolie Mme Olympe Audouard ? Alfred de Musset avait déjà dit quelque chose comme cela dans *On ne badine pas avec l'amour*, — et il me semble qu'il l'avait mieux dit ; car, après « tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels, » il ajoutait aussitôt : « Toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond, où les

phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime : c'est l'union de ces deux êtres si imparfaits et si affreux. »

La cause est entendue. — Ces dames — de lettres — ont raison, et nous n'avons pas tort. Ce n'est pas pour des livres comme ceux-là que nous regrettons d'avoir appris à lire et à écrire aux femmes. Ces protestations isolées ne nous empêcheront pas de continuer à passer notre vie aux pieds et dans les bras de ce prétendu « sexe faible. » L'amour est amer, mais c'est un adorable poison — pris à petites doses.

C'est égal : le bonhomme Gorgibus était dans le vrai, et Cathos et Madelon sont deux bien insupportables pécores [1].

[1] Voir la note F à la fin du volume.

SIXIÈME LETTRE

Puisque mes lettres, Monsieur, doivent vivre surtout de l'actualité littéraire, permettez-moi de causer un peu, après boire, de l'excellent dîner où vous venez de convier la presse, le théâtre et la finance. Et d'abord, veuillez recevoir mes félicitations : votre petite fête, toute flatterie à part, était vraiment charmante. Quoiqu'un peu gêné pour y assister sans violer mon incognito, je n'en ai cependant perdu aucun détail.

Sous quel nom, sous quelle forme, sous quel prétexte je me suis hasardé dans les salons de conversation et dans la salle du banquet, voilà ce que vous n'aurez pas, j'en suis sûr, l'indiscrétion de me demander et ce

que j'aurai, moi, la discrétion de vous taire. Je laisse le champ libre aux suppositions les plus invraisemblables; elles le seront toutes beaucoup moins que la vérité. Peut-être m'étais-je blotti sous la table ovale où, placé, je crois, entre M. Hostein et M. Marc Fournier, et faisant face à votre ancien compère Pierre, vous présidiez ces assises de l'esprit français. Peut-être vous ai-je contemplé à loisir à travers l'hiatus complaisant d'une porte entrebâillée ou du fond d'une de ces romantiques armoires où ne dédaignent pas de se cacher les rois d'Espagne eux-mêmes — dans les comédies de cape et d'épée. Peut-être ai-je librement circulé autour des tables, déguisé en maître d'hôtel, en garçon de service, en *officier* — de bouche ; me voyez-vous d'ici, moi, Junius, en habit noir, en cravate blanche, orné de la traditionnelle chaîne d'acier et décoré des insignes de grand-commandeur de l'ordre du Tire-Bouchon ? Rappelez-vous, Monsieur, le muet — aussi peu du sérail que possible — qui vous a humblement présenté le sorbet au marasquin !

Je n'ai à ma disposition, malheureusement, ni l'anneau de Gygès, ni le tricorne enchanté, et je ne veux pas me faire plus sorcier que je ne suis. Mais tenez

pour certain, Monsieur, que j'ai eu l'honneur de vous voir et de vous entendre hier, pour la première fois, à l'hôtel du Louvre. Je vous ai vingt fois coudoyé sans que vous pussiez vous douter que ce Junius, dont le nom a été tant de fois prononcé par vos convives, fût à la fois si loin et si près de vous. Il m'a paru que vous êtes petit mangeur et buveur médiocre; mais quelle verve à jet continu ! quelle gaieté contagieuse ! quel épanouissement pantagruélique ! et avec quel art profond vous avez su, au rôti, faire participer toutes les tables à vos aménités d'hôte courtois, distribuant à tous des mots affables, juste dans la proportion de leur importance relative ! C'est là la diplomatie du monde, science difficile à acquérir, — quand on ne la possède pas naturellement.

Je vous dois, Monsieur, une des meilleures soirées que j'aie passées depuis le jour où, ayant perdu un chien que j'adorais, je suis devenu misanthrope. Jamais le bal masqué ne m'avait donné cette acuité de jouissance. Entendre les libres propos tenus sur, pour ou contre Junius, quand on est Junius lui-même, n'est-ce pas un plaisir que tous les raffinés m'eussent envié ? Certains buveurs très-précieux m'ont arrangé de la

belle manière, et d'autres m'ont éloquemment défendu. J'écoutais tout et je demeurais impassible dans mon nuage.

Mais comme j'ai ri de bon cœur, Monsieur, quand, après avoir affublé d'un loup de satin noir un de vos convives, vous nous l'avez présenté comme le vrai — mais toujours mystérieux Junius! Comme l'excellent jeune homme, votre obligeant compère en cette excellente facétie, semblait embarrassé de son personnage! Il a eu hâte, et je le comprends, de déposer le masque — complément de toilette qui l'eût fort gêné pour savourer convenablement son potage à la bisque et ses asperges en branches!

Avant que vous n'accueillissiez ma prose, Monsieur, je n'étais point, à proprement parler, un homme de lettres, — et je ne crois pas que les gens qui ont l'épigramme facile se hâtent d'ajouter que cela se voit bien. J'aimais à me trouver avec les hommes d'esprit, avec les journalistes, avec les rois — et les roitelets — de la *blague* parisienne. J'en connaissais beaucoup — qui ne me connaissaient guère. Mais jamais je n'en avais vu tant à la fois, et je me suis plu à me les présenter: les noms et les physionomies de la plupart de

vos convives sont donc restés fidèlement dans ma mémoire. Souffrez que j'en reproduise ici la liste — alphabétique par politesse — et que j'y note en marge de chaque nom quelques observations critiques. Je serai doux pour cette fois, et personne, je l'espère, ne s'étonnera de ma modération. Comme je ne festinerai point samedi à l'hôtel du Louvre, il est très-probable que je serai très-féroce la semaine prochaine.

Désarmé — pour vingt-quatre heures — par la bonne humeur de mes nouveaux confrères, je constate avec plaisir sur mes tablettes que j'ai vu de près les gloires et les célébrités dont suit la nomenclature :

M. Brainne. — De même qu'il y a des timbres-poste, des bateaux-poste et des wagons-poste, il y a des journalistes-poste, variété amusante dont M. Brainne est le plus remarquable échantillon. Ce nouvelliste voyageur cause beaucoup, et pas toujours mal, écrit énormément, et pas toujours bien ; mais sa prose courante est utile aux grands papiers qui la reçoivent. Toutefois — et sauf meilleur avis, — il me semble qu'il ne faudrait pas abuser du *brainnage* en littérature.

M. Briguiboul. — Propriétaire d'établissements thermaux en Allemagne, et dont l'eau de Schwalleim a eu un honnête succès d'estime. C'est plus nature[1] que les feuilletons de M. About, plus sain que ceux de M. de Biéville, et plus ferrugineux que ceux de M. Hippolyte Lucas — et ça coûte moins cher.

M. Bourdin. — L'image la plus parfaite du bonheur — et de l'Occasion ; épanoui, souriant, frétillant ; heureux de parler, heureux de rire, heureux d'agir, heureux de vivre, — et peut-être un jour heureux de mourir. Homme-bibliothèque, dont le savoir s'est mis dans ses meubles ; riche de souvenirs, et prêtant libéralement. On ne lui connaît qu'un défaut, mais il en vaut dix : son goût trop prononcé pour la *Revue britannique*, sa tendresse trop vive pour M. Amédée Pichot.

M. Carraby, — avocat disert, chroniqueur spirituel et très-homme du monde, a tous les succès qu'il faut pour rendre jaloux ses confrères — Stéphen excepté.

M. Carjat. — « *Tu sais*, ma vieille, les bons petits

camarades, moi, je les connais; j'ai cru longtemps a leurs protestations, mais, *tu sais*, on se lasse de tout. Aussi, je ne compte plus que sur moi, *tu sais*, et si on ne me fait pas de réclames dans les journaux, j'aurai un journal à moi, et, *tu sais*, mon vieux Junius, ça n'est pas une charge. Ah! les bons petits camarades!... »

M. Hector Crémieux. — Élève de l'École normale : n'en est pas plus fier pour cela. Est arrivé, malgré de fortes études, à faire tout comme un autre d'amusantes petites machines pour le théâtre des Bouffes. Il y a perdu son latin, non sa gaieté.

M. Dupeuty, — dont les articles consciencieux et pleins d'une louable recherche seraient un ragoût parfait — avec un peu plus d'épices.

M. Gustave Doré. — Le Marceau de l'art; général à vingt ans, chargé déjà de plus de lauriers qu'il n'en croît dans les jardins de l'Institut, et comptant ses années par ses victoires. Organisation merveilleuse, presque effrayante. Si jeune et déjà si célèbre!

M. Alcide Dusollier. — Un grand nez qui a du flair, — ce que n'ont pas toujours les grands nez. J'ai lu de ce jeune homme un volume qui est presque un livre, — malgré son titre. Vous auriez pu choisir plus mal pour jouer le rôle de Junius, et si cela ne m'a pas flatté exagérément, cela ne m'a pas précisément déplu.

M. Z. Dollingen. — Joyeux et bruyant convive, qui paraît ne regretter que médiocrement les rives du Jourdain. Fondateur de la *Gazette de Paris*, une feuille honnête fille qui n'a jamais voulu faire parler d'elle durant sa vie ni à sa mort. Il a prouvé que, pour créer un journal, le bien diriger, en être l'âme, il ne suffit pas d'imiter « dans la perfection » le chant du coq, même avec la collaboration de M. Philibert Audebrand, — qui, lui, sait imiter bien d'autres choses.

M. Eugène Déjazet. — L'homme de France qui doit vénérer le plus la mémoire de M. Legouvé — père.

M. Nérée Desarbres. — Sans fruits.

M. Alphonse Duchesne. — Autrefois une lyre, aujourd'hui une férule; autrefois un poëte, aujourd'hui un critique. Il y a perdu — et les lecteurs y ont gagné. J'ai bien envie de regretter le poëte.

M. d'Ennery. — A qui la postérité, justement sévère, ne pardonnera pas d'avoir barré le chemin des théâtres à MM. Paul Mahalin, Jules Prével, Koning et Abraham, lesquels, sans la voracité de cet ogre dramatique, auraient déjà doté de tant de chefs-d'œuvre les scènes du boulevard.

M. Marc Fournier. — Un directeur qui a plus fait pour la marine que pour la littérature, et qui préfère Victor Séjour à Victor Hugo.

M. Théophile Gautier. — Charmante fée, divine fée, la poésie, si c'est elle qui conserve aux poëtes cette inépuisable jeunesse, cette inaltérable verdeur! Je m'émerveillais de ce prodige en regardant l'auteur d'*Albertus*, sur qui les années tombent sans le toucher de leur neige ni de leur glace. Ce n'est pas M. Laferrière qui a retrouvé l'élixir de Cagliostro, ce n'est pas

mademoiselle Déjazet qui a retrouvé le secret de Ninon de Lenclos : c'est Théophile Gautier. Ah! que, décidément, elle était plus vigoureuse et mieux trempée que ses chétifs rejetons, cette étrange génération de 1830 qui domine encore partout, et partout s'impose aux admirations les plus réfractaires !

Un peu sceptique en toutes choses, et toujours l'homme sensuel et indolent de la préface de *Mademoiselle de Maupin*, M. Théophile Gautier ne sort, m'a-t-on dit, de son indifférence d'épicurien que lorsqu'il parle de Victor Hugo. Alors son regard s'enflamme, sa lèvre frémit, toute l'ardeur de la vingtième année lui fouette le sang, et il vous dit les vers des *Contemplations* avec l'enthousiasme du plus fervent des disciples. Il n'est pas rare même que des larmes, — de vraies larmes, — viennent attester la profondeur et la sincérité de ces impressions toutes juvéniles. N'est-il pas intéressant, Monsieur, de remarquer qu'il n'y a plus que ces grands et royaux alexandrins qui existent pour ce délicat appréciateur des choses de l'esprit? Et, à côté des jalousies mesquines et des honteuses petitesses dont nous sommes entourés, n'est-ce pas un noble et beau spectacle que celui d'un

poëte de ce talent rendant un si loyal hommage à un poëte de ce génie?

(Est-ce pour faire une délicate allusion à la bienveillance qui caractérise le critique du *Moniteur*, que vous l'aviez placé entre M. Albéric Second, qui est tout miel, et M. Siraudin, qui est tout sucre?)

M. Gaiffe. — Un homme du dix-huitième siècle égaré dans le dix-neuvième; un rêveur égaré dans la politique. A une autre époque, il eût été ou Leicester, ou Guiche, ou Lauzun, ou Casanova, ou le chevalier d'Eon. En 1861, il ne peut être que le rédacteur des bulletins que signe M. Jules Mahias. Triste temps que le nôtre!

M. Hostein. — Intelligent directeur et très-habile metteur en scène; voilà ce que tout le monde sait. Ce que presque tout le monde ignore, c'est que M. Hostein est l'auteur d'un grand nombre de livres à images qui se publient rue Saint-Jacques, et se donnent en étrennes aux petits garçons et aux petites filles. Tant il est vrai qu'il n'y a pas de sots métiers.

M. Koning. — Un des rédacteurs des journaux de l'avenir. *God save the Koning!* Mais que Dieu protége la France !

M. Lachaud. — Dans un entretien brillamment paradoxal, dont quelques échos me sont arrivés, M. Théophile Gautier soutenait, avec plus d'esprit que de raison, que les orateurs n'existent pas. M. Gautier n'a donc jamais entendu plaider Me Lachaud ?

Je n'aime pas les avocats, mais j'aime la vérité.

M. Léo Lespès. — Un prince (le Commandeur !) de la grande Bohême, apte aux affaires de toutes sortes, — même à la littérature. Journaliculteur plutôt que journaliste, bien qu'il ait à se reprocher bon nombre de pittoresques articles de genre et de pages très-réussies. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il ressemble beaucoup à Balzac, — *Comédie humaine* à part ?

M. Lemercier de Neuville. — Un gaillard qui doit avoir sur sa table de nuit un exemplaire du *Moyen de parvenir* — annoté. Il y a des écrivains qui tien-

nent du loup, d'autres du lion, ceux-ci du bœuf, ceux-là du singe, — quelques-uns même de l'âne : le futur auteur des *Tourniquets* a quelque parenté avec le renard, par la finesse malicieuse de son visage et de son esprit. Il a chansonné assez agréablement quelques-uns de ses contemporains : aussi paraissait-il inquiet du voisinage de M. Siraudin, le *beau confiseur*.

M. Charles Monselet. — Fourchette d'or, plume de diamant. Grosse somme d'esprit, qui se dépense en menue monnaie; billet de banque divisé en trop petits morceaux — qui sont bons, d'ailleurs. Fantaisiste, dans le sens louable du mot; ferait d'excellents livres s'il avait le temps de ne pas faire de trop courts articles. Sera de l'Académie — quand les ducs n'en seront plus.

M. Offenbach. — Le plus bouffe des compositeurs, le plus compositeur des Bouffes. Très-coquet de sa main — assez jolie du reste — il a, pour la mieux montrer, inventé le violoncelle. Bien plus et bien mieux, il s'est mis un théâtre au doigt en guise de bague; mais c'est lourd. Il est bien entendu qu'il est

le plus grand musicien des temps modernes et que Meyerbeer et Rossini ne lui vont pas à la cheville.

M. Prévet. — Un financier. Je lui conseille, lorsqu'il aura le million en horreur et la vie en dégoût, d'aller faire un tour dans les Calabres : nul doute que Borgès, s'il le rencontre, ne le prenne pour Victor-Emmanuel et ne le fusille incontinent.

M. Alfred Quidant. — Un pianiste qui laisse de temps en temps tomber des mots ; je n'ai vu personne se baisser pour les ramasser.

M. Sari, — directeur des Délassements-Comiques, homme aimable d'ailleurs, est atteint d'une hallucination très-singulière, digne de l'attention et des soins des médecins spécialistes ; il se figure que la prose de M. Alexandre Flan est en français, et que les couplets de M. Ernest Blum sont en vers. Comprenez-vous cela, Monsieur ?

M. Albéric Second. — Esprit fin, bienveillant et toujours de bonne compagnie ; a été sous-préfet en

1848 et a eu de l'avancement ; il est aujourd'hui préfet, — dans la république des lettres.

M. Séguy. — L'annonce faite homme. Il s'annoncerait lui-même plutôt que de n'annoncer personne.

M. Jean Rousseau. — Un peintre devenu écrivain; un artiste devenu critique d'art, — et bon critique d'art. Chose singulière ! il professe un profond dédain pour le réalisme en peinture, et c'est lui qui, au *Figaro*, a introduit le réalisme dans l'article de genre. Il faudrait pourtant bien qu'il s'entendît avec lui-même.

M. Aurélien Scholl — aura beau coulisser, et coulisser spirituellement, je n'oublierai pas *Denise*, un tout petit bouquet de vers frais et parfumés — cueilli dans le jardin d'Alfred de Musset. Faites-nous des *Denise*, M. Scholl, faites-nous des *Denise !*

M. Siraudin — prouve des choses qu'il n'était pas absolument inutile de démontrer, à savoir : que les hommes qui ont de l'esprit ne sont pas plus idiots que ceux qui n'en ont pas ; — qu'il est plus aisé à un au-

teur de devenir commerçant qu'à un commerçant de devenir journaliste ; — que qui peut le plus peut le moins, — toutes vérités élémentaires, qui n'en seront pas moins éternellement contestées en Béotie — et ailleurs.

M. Jules Vallès. — Il y a beaucoup de gens de lettres, mais en revanche il y a très-peu d'écrivains. L'auteur anonyme de *l'Argent* est un écrivain. Il paraît qu'il a beaucoup d'ennemis parmi les grimauds de lettres : je lui en fais mon sincère compliment.

J'en passe, Monsieur, peut-être des meilleurs, peut-être des pires. Ma mémoire n'est pas un agenda infaillible. Il n'est qu'un nom que j'omets à dessein, celui que le hasard de l'alphabet — conforme à la lettre ainsi qu'à l'esprit évangélique — aurait ici placé le dernier. Mais que pourrais-je, Monsieur, dire de M. de Villemessant, parlant à sa personne, comme un simple huissier ? Rien de ce que je dirais si volontiers dans un autre endroit. D'ailleurs, il me faudrait cinq cents lignes pour exprimer mon opinion complète sur

le directeur du *Figaro :* On ne saurait peindre Protée d'un seul trait.

A une autre séance donc, Monsieur, et ne me reprochez pas trop ma douceur d'aujourd'hui. Je le répète, les bons vins et la chère-lie rendent l'homme pacifique : j'en suis furieux !

SEPTIÈME LETTRE

La mort de M. Scribe et celle du révérend Père Lacordaire laissent vacants deux fauteuils des Quarante — qui ne se trouvent plus que trente-huit.

A ne vous rien céler, Monsieur, je ne verrais pour ma part aucun inconvénient à ce que ce chiffre se réduisît indéfiniment jusqu'à zéro, afin qu'il ne fût plus jamais question de l'Académie ni des académiciens. Ce n'est pas, à vrai dire, que je souhaite la mort du prochain, non ; mais puisque l'Académie s'obstine à ne pas être l'aréopage illustre, le sénat des grands hommes, qu'elle devait être dans la pensée de son fondateur, j'appelle de tous mes vœux le jour où quelque

décret impérial en ordonnera l'expropriation pour cause de gloire publique.

Voilà plus de deux siècles, Monsieur, que l'Académie est instituée pour « établir des règles certaines de la langue et rendre le langage français non-seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences. » Voilà plus de deux siècles qu'elle se dit « un conseil souverain et perpétuel dont le crédit, établi sur l'approbation publique, peut réprimer les bizarreries de l'usage et tempérer les dérèglements de cet empire trop populaire. » Voilà plus de deux siècles que les académiciens ont succédé aux académiciens et se sont appelés à tour de rôle « les ouvriers en parole travaillant à l'exaltation de la France, » et la France a été exaltée par des écrivains qui n'ont jamais été académiciens, — et (l'expression est de M. Villemain, un des Quarante) « pendant que l'Académie faisait son dictionnaire, tout le monde faisait la langue. »

Je ne veux pas renouveler ici, Monsieur, les plaisanteries faciles qui ont été imaginées à ce propos (le sottisier est un arbre aux fruits éternels); mais n'est-il pas désagréable pour notre amour-propre national —

quelque pachydermique qu'il soit — de voir le jugement sérieux des étrangers confirmer les jugements frivoles de nos concitoyens à l'endroit de l'Académie? Au temps des Scipions, on aurait sifflé un sénateur qui aurait prononcé un solécisme; il n'est pas de discours de réception à l'Académie qui ne prouve que M. les académiciens ont une vingtaine de manières de s'exprimer incorrectement et inintelligiblement. — C'est dix-huit manières de plus que les vaudevillistes.

Comment en serait-il autrement? Notre langue, au dire de Voltaire, est une gueuse fière, à qui il faut faire l'aumône malgré elle; mais il m'avait semblé jusqu'ici que, pour donner, il fallait avoir, et je ne trouve qu'une litanie de pauvres diables, depuis Godeau jusqu'à M. Brifaut. Vous connaissez, Monsieur, la légende de la goutte d'eau, qui, se plaignant d'être confondue et ignorée dans l'Océan, fut entendue et prise en pitié par le génie qui la fit avaler par une huître — où elle devint perle; les perles littéraires et philosophiques de l'Académie sont autant de gouttes d'eau qui n'ont dû leur bonne fortune qu'au génie — de la légende : sans cette intervention du hasard, tous ces académiciens du passé, compilateurs, commentateurs,

imitateurs, éplucheurs de phrases, rataconniculeurs d'idées, critiques à la petite semaine, seraient restés toujours gouttes d'eau. Quel concours efficace a pu être apporté aux lettres françaises par les quatre cents académiciens qui se sont succédé depuis 1635, Danchet et Girard, Millot et Châteaubrun, Fabet et Nicolaï, Habert et Sirmond, Laloubère et Sallier, Clérambault et Massieu, Bourzeys et Gallois, Méziriac et Valincour, Foncemagne et Chabanon, Cassagne et Vauréal, Mesnardière et Crécy, Baudouin et Chamillart, Mongault et Villayer, Boissat et du Resnel, Priezac et Boismon? Pensez-vous, Monsieur, que la langue française, cette merveilleuse langue, si souple et si énergique, si fière et si caressante, si hautaine et si humble, si noble et si peuple,

> Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines,

ait eu beaucoup d'obligation à ces illustres inconnus? Si vous le pensez, moi, je ne le pense pas; je crois, au contraire, que tous ces académiciens, — vestales mâles chargés d'entretenir le feu sacré, — l'eussent volon-

tiers laissé éteindre s'il ne s'était pas trouvé çà et là, et toujours à temps, de courageux porte-lumière, des Descartes et des Pascal, des Diderot et des Jean-Jacques Rousseau, des Senancour et des Stendhal, des Honoré de Balzac et des George Sand, des Gustave Planche et des Gérard de Nerval, des Michelet et des Gautier.

Il faut supposer, Monsieur, que, de même que tous les chiens ne sentent pas le gibier, tous les lecteurs ne sentent pas les écrivains que l'Académie appelle dans son sein pour représenter la littérature française; car, pour ne parler ici que des trente-huit immortels veufs de leurs deux compagnons de gloire, je vous avoue ne sentir que modérément :

MM. Ponsard, un bâtard de Campistron, condamné à jouer de l'alexandrin comme d'une serinette, à son bénéfice, — non à celui de la langue;

Jules Sandeau, un romancier élégiaque, larmoyant, vertueux, fils de Mme de Genlis et de M. Bouilly;

Pongerville qui, parce qu'il a traduit Lucrèce,

s'imagine sans doute connaître la *Nature des Choses* — de l'esprit ;

Guizot, un protestant en religion, un doctrinaire en politique, un classique en littérature, que le malheur des temps a réduit à se faire traducteur d'anglais, comme Denys le Jeune à se faire maître d'école ;

Victor de Laprade, un ancien panthéiste devenu catholique ; — il sait pourquoi, si nous ne le savons pas ;

Sainte-Beuve, une sainte qu'on ne chôme plus aujourd'hui, et dont l'apport au Dictionnaire de la langue française consiste en une centaine de « parfaits modèles de galimatias, » — pour employer sa propre expression à propos de l'abbé de Saint-Cyran ;

Alphonse de Lamartine, un poëte devenu tribun, un royaliste devenu républicain, un lis devenu pivoine, et *vice versa* — pour le plus grand esbaudissement des curieux et le plus grand chagrin des braves gens qui, comme moi, ont eu la maladie de l'enthousiasme ;

Empis, un Collin d'Harleville — que n'aurait pas voulu être Collin d'Harleville ;

Ernest Legouvé, un homme politique de la force de M. Havin, qui passe pour un grand écrivain — en Italie — et qui doit ses succès littéraires au mérite des femmes qui ont joué dans ses pièces, à Mlle Rachel dans *Adrienne Lecouvreur*, à Mme Ristori dans la *Madone de l'Art ;*

Viennet, un fabuliste inférieur à M. Boyer-Nicoche, qui est inférieur à Lachambaudie, qui est inférieur à... qui est inférieur à... qui est inférieur à... ;

Ségur, un historien de la *Campagne de Russie*, — un livre qui vous met l'onglée à l'esprit ;

Patin, un professeur de grec comme Montmaur, et qui, comme Montmaur, n'a pas eu d'autre titre pour être de l'Académie, — ce qui est cependant déjà un titre dans un lieu comme celui-là, où tout le monde ne parle pas français

Pasquier, un duc et pair, s'il vous plaît !

De Broglie, un duc et pair aussi ;

De Noailles, un duc encore, — des ducs partout, des ducs toujours !

De Barante, un baron qui a fait l'histoire des ducs — de Bourgogne ;

Berryer, un orateur très-éloquent, qui manque d'éloquence — en écrivant — et qui oublie trop que *verba volant, scripta manent* [1] ;

Flourens, un savant qui s'occupe de la longévité humaine et des rhumatismes des canards ;

[1] Ces attaques contre MM. Berryer et Guizot, deux hommes dont je respecte profondément l'immense talent et l'admirable caractère, prouveront à ceux qui en doutent encore, que je ne connais nullement Junius ; car, si j'étais en rapport direct avec lui, je lui aurais demandé et il n'aurait pu me refuser la suppression de critiques souverainement injustes — suivant moi.

H. de V. (Note du *Figaro*.)

Biot, un savant aussi, qui travaille dans les logarithmes et cultive les racines — cubiques ;

Thiers, un ministre qui s'est fait historien, et dont les fortifications dureront plus que *le Consulat et l'Empire.*

Je ne poursuis pas plus loin ma nomenclature, Monsieur, par respect pour Victor Hugo et pour Alfred de Vigny, deux écrivains nobles aussi — qui sont deux nobles écrivains. De ce que je ne sens pas les beautés des œuvres de la plupart des membres de l'Académie, il ne s'ensuit pas forcément que je n'aie pas pour les œuvres vraiment grandes, ou seulement estimables de quelques-uns d'entre eux, l'admiration que je dois avoir. Je me souviens à temps des bons livres que j'ai lus et des excellents cours auxquels j'ai assisté ; j'ai trop à remercier MM. Émile Augier, Mérimée, Cousin, Villemain, Nisard, Saint-Marc-Girardin, Mignet, Rémusat et Sylvestre de Sacy, pour songer à leur chicaner leurs droits à l'immortalité ; j'aime à croire que s'ils sont de l'Académie, ce n'est ni de leur faute ni de la mienne. Quant à Victor Hugo et à Al-

fred de Vigny, ils étaient dignes de n'en pas être, comme George Sand, comme Honoré de Balzac, comme Théophile Gautier, comme Jules Michelet, comme Proudhon, comme Edgar Quinet, comme Jules Janin, comme Léon Gozlan, comme Alexandre Dumas père, comme Paul de Saint-Victor, — comme tous les écrivains, enfin, qui ont une physionomie à eux, une originalité à eux, un style à eux, un génie à eux, et qui parlent si bien cette noble langue française qu'on parle si mal sous le dôme de l'Institut.

L'Académie n'a plus sa raison d'être depuis longtemps ; c'est un temple au sens aboli, — du moins pour moi qui ne m'explique pas sa persistance à demeurer debout quand tant de choses, qui valaient cependant mieux qu'elle, sont aujourd'hui détruites. L'Académie n'a rien à voir avec la littérature française, qui a ses représentants en dehors d'elle, — c'est-à-dire ses gloires. Ce n'est pas elle qui a fait Corneille, Molière, Racine, Montaigne, Charron, Rabelais, Ronsard, Régnier, tous nos grands prosateurs et tous nos grands poëtes du passé : ce n'est pas elle, non plus, qui fera nos grands poëtes et nos grands prosateurs de l'avenir. Quant à son fameux Dictionnaire, ai-je besoin de vous

dire, Monsieur, que lorsqu'il s'agit de le consulter, c'est ou celui de Louis Barré, ou celui de Bescherelle, ou celui de Poitevin, ou tout autre, qu'on ouvre ?

Il en est un peu de l'Académie comme de la maison de santé de Charenton : dans l'une on enferme quelques fous pour faire croire que le reste du monde est sage ; dans l'autre on enferme quelques sages pour faire croire que le reste du monde est fou — ce qui n'est pas précisément vrai, car il y a plus de fous dans les rues qu'à Charenton et plus de grands écrivains dans les livres qu'à l'Institut. Tout cela est banal comme la vérité, et j'ai quelque honte à le répéter.

Vous rappelez-vous, Monsieur, l'excellent article publié chez vous par l'un des vôtres, vers la fin de l'année dernière ou au commencement de celle-ci, dans lequel votre collaborateur, en vue d'une élection prochaine, avait imaginé deux listes des fauteuils académiques : l'une était la liste officielle, la liste véritable — et c'était naturellement la fausse ; l'autre liste était fausse — et c'était naturellement la vraie liste ; l'Anglais qu'il mettait en scène, appelé à se prononcer, et connaissant ses auteurs français mieux que nous ne connaissons nos auteurs anglais, s'était — naturelle-

ment — prononcé pour la fausse qui était la vraie, et tout le monde (je parle du monde qui lit et pense) en eût fait autant.

Ainsi en sera-t-il cette fois-ci encore, — comme les autres.

Parmi les candidats *sérieux*, on cite MM. de Carné, Dufaure, Émile Deschamps, Mazères, Cuvillier-Fleury, Alfred Nettement, Louis Véron, Buloz, — et aussi, je crois, un monsieur Drouin (de Vaugirard ou de Montrouge).

M. Dufaure. Il a été ministre, n'est-ce pas ? Et puis ? Il est avocat, et puis ?... Ce n'est pas assez — ou c'est trop. Je m'explique très-bien que les ministres siégent au Corps législatif et les avocats à la Cour royale ; mais à l'Académie ? Est-ce pour purger le Dictionnaire de cet abominable jargon juridique qui le déshonore, ou est-ce pour l'augmenter de termes barbares comme ceux qu'on persiste à employer au Palais ? Dans le premier cas, c'est inutile ; le Dictionnaire se purgera tout seul. Dans le second cas, c'est encore plus inutile, — et alors...

M. de Carné n'a-t-il pas fait un livre ? Est-ce un chef-d'œuvre ou seulement la monnaie d'un chef-d'œuvre ? Si chef-d'œuvre, très-bien, je ne m'oppose pas à ce qu'il succède à M. Eugène Scribe, — un grand homme « qui sculptait des bas-reliefs sur des noyaux de cerises. » Mais, par le temps de publicité qui court et que l'on court, il est bien difficile aux chefs-d'œuvre de garder le huis-clos, et si le livre de M. de Carné en était un, l'Europe lettrée le saurait.

M. Mazères n'est-il pas déjà académicien — sous le nom de M. Empis ? N'a-t-il pas commis les mêmes comédies (*comédies*, ô Molière !) de complicité avec lui ? Que réclame-t-il alors, puisqu'il a donné sa procuration à son collaborateur ? On ne peut pas s'asseoir deux dans le même fauteuil, que diable !

M. Émile Deschamps. Encore lui ! toujours lui ! l'homme aux deux voix, le candidat perpétuel à l'Académie, — comme M. Watebled à la présidence de la République !... Je ne puis que m'attrister de cette obstination toujours couronnée d'insuccès. M. Émile Deschamps devait, selon moi, s'en tenir au culte dis-

cret des Muses et ne pas ainsi briguer — en vain — les honneurs académiques. Les poëtes sont des rossignols (de l'avis des libraires, du moins); ils ne doivent donc chanter que dans l'obscurité.

M. Cuvillier-Fleury a plus de titres que MM. Deschamps, de Carné et Dufaure à l'attention des archontes de l'Institut. C'est un écrivain aimable, qui en sait autant et plus que d'autres, et qui, s'il ne fait pas de bien à la langue par ses livres, ne lui a pas encore fait de mal. Ensuite, — et ceci mérite considération, en ces temps de défaillances, — c'est un homme fidèle à ses dieux d'autrefois, qui sont encore pour lui ceux d'aujourd'hui et seront encore ceux de demain; il sait les faire respecter, s'il ne sait pas aussi bien les faire aimer, et M. Sainte-Beuve a dû tressaillir l'autre jour en lisant le *Journal des Débats*. J'ai, Monsieur, la naïveté de tirer mon chapeau, le plus bas possible, à ces honnêtetés courageuses-là.

M. Alfred Nettement, qui se met aussi sur les rangs, a autant le droit de le faire que le premier venu, et ce n'est pas moi qui l'en empêcherai.

M. Buloz... Mais si nous parlions tout de suite de M. Louis Véron?

Les prétentions de M. Véron n'ont rien qui m'attristent comme celles de M. Deschamps; car si celui-ci n'est pas un écrivain de génie, il est du moins un écrivain, et, à cause de cela, je m'intéresse à ses mécomptes comme je m'intéresse aux chutes des gens; mais M. Véron, c'est une autre affaire, et sa candidature ne m'étonne pas trop : je l'attendais! Il y a là-dedans un côté badin fort agréable, comme dans tout ce que fait M. Véron, du reste (rapprochements ingénieux récents entre la mort d'une *Revue* et celle d'un chimpanzé, etc.). M. Véron a été pharmacien, il a été directeur de journal, il a été directeur de théâtre, il a été tout ce qu'on peut être quand on a une fortune adéquate à une vanité babylonienne. Il s'est dit, après avoir été tant de choses, qu'il était bon d'être encore autre chose, et il veut succéder au révérend Père Lacordaire ou à M. Eugène Scribe, peu lui chaut, pourvu qu'il succède! D'accord; mais si, comme pharmacien, M. Véron était un homme compétent, comme écrivain il ne l'est plus du tout : *ne sutor ultrà crepi-*

dam! que l'apothicaire ne s'élève pas au-dessus du — soulier. Après cela, je ne vois pas pourquoi M. Véron, qui fait de la prose sans le savoir, ne tâterait pas un peu de l'Académie : il pense et écrit comme M. Jourdain, — et M. Jourdain aurait des chances.

Des chances? Non, car voici un concurrent formidable pour M. Louis Véron : c'est M. Drouin, ancien parfumeur, membre actuel de la Société des gens de lettres, auteur d'une grande — trop grande — quantité de comédies en prose et en vers, complétement inédites, ou à peu près. Qui l'emportera de M. Véron ou de M. Drouin? Ce sera sans doute M. de Carné, — à moins que ce ne soit M. Dufaure.

D'autres candidats se sont encore présentés. On parle de MM. Leconte-Delisle, Octave Feuillet, Charles Baudelaire, Alexandre Dumas fils, Edmond About et Camille Doucet.

M. Leconte-Delisle est un poëte qui parle à merveille la grande et difficile langue, et qui n'est connu que d'un petit nombre, trop petit nombre de lecteurs, — comme tous les écrivains de talent, en ce siècle voué aux mauvais alexandrins et aux mauvais ro-

mans : Que diable irait-il faire « en cette galère ? »

M. Octave Feuillet. — N'est-ce pas le clair de lune d'Alfred de Musset ? J'aime assez les clairs de lune, l'été, dans les grands bois endormis, rêvant à *elle*, qui pense à *lui* — qui n'est pas moi ; ou bien, à l'automne, le fusil sur l'épaule, braconnant sur les terres du bon Dieu avec un permis de chasse de M. le maire ; mais je n'aime pas les clairs de lune en art ou en littérature, l'été pas plus que l'hiver, au printemps non plus qu'à l'automne. Et puis (je vous demande pardon, Monsieur, de cette bizarrerie), je ne puis parvenir à oublier la réclame que j'ai lue il y a deux ans dans un journal belge : « *Sous le titre* LA PETITE COMTESSE, *M. Octave Feuillet vient de publier un livre d'une délicatesse de touche et d'une finesse d'étude remarquables. Au moment où la mort moissonne nos auteurs favoris, cet élégant écrivain veut adoucir nos regrets par des productions qui répandent le charme parmi ses lecteurs intelligents et surtout de bonne compagnie.* » Il est des huiles qui vous gâtent les meilleures salades.

M. Charles Baudelaire. — Encore un poëte ; mais un poëte nerveux, qui a l'âpreté d'Agrippa d'Aubigné et la crudité de Mathurin Régnier ; si le mot n'avait pas déjà servi, trop souvent servi, je dirais qu'il a des truculences de langage qui sentent l'abattoir d'une lieue : il faut lire ses *Fleurs du mal* d'une main — et se boucher le nez de l'autre. Les Caprices de Goya ne sont pas plus funèbres ! Et cependant je donnerais soixante Arsène Houssaye pour un Baudelaire.

M. Alexandre Dumas fils. — Comme Christophe Colomb, a découvert un nouveau monde — le Demi-Monde : je préfère l'autre. Pourquoi refaire, d'ailleurs, ce que l'abbé Prévost a si bien fait ? On oubliera vite la baronne d'Ange ; a-t-on oublié Manon Lescaut ? Et puis, s'il fallait absolument que les Dumas fussent représentés à l'Académie, il me paraît qu'on devrait commencer par le père, non parce qu'il est le père, — mais parce qu'il n'est pas le fils. Ne soyons ingrats envers personne, et souvenons-nous de ce qu'a accompli l'auteur de *Monte-Cristo*, si nous nous souvenons de ce qu'a fait l'auteur de *Diane de Lys*.

M. Edmond About is a genuine satirist employing satire for a genuine purpose. You laugh with him very much; but the laughter is fruity and ripe in thought. His style is playful, and his cast of mind severe. The author has a merriment akin to that of Commerson and that of Cormenin, — *id est* a small money of Voltaire.

M. Camille Doucet...

J'ai fini, Monsieur. Le sujet, vous l'avouerez, ne prêtait guère; mais cela ne m'a pas arrêté, — mes recherches, comme celles du père de Tristram Shandy, étant de nature à récolter même dans un désert. D'ailleurs, il m'a semblé que les Immortels, qui d'ordinaire entre eux engendrent la mélancolie, n'étaient pas absolument fâchés de ces occasions de distraction, — comme les cardinaux lorsqu'il s'agit d'élire un pape : ils prouvent ainsi qu'ils existent.

Je ne sais pas, Monsieur, si j'ai réussi à vous prouver quelque chose; ce que je sais seulement, c'est que ce voyage à l'Académie m'a troublé l'entendement

pour huit jours au moins, et que je suis capable, malade comme je le suis, de vous envoyer ma prochaine lettre — en vers !

HUITIÈME LETTRE

Il est, Monsieur, un écrivain nerveux, un ardent polémiste, un poëte en prose, dont je voudrais parler librement chez vous aujourd'hui, avec la respectueuse déférence, toutefois, que commande un grand talent mis au service d'un honorable caractère.

Jugeant le moment opportun pour la réimpression de son fameux livre : *Le Prêtre, la Femme et la Famille*, M. Michelet vient d'en donner une *septième* édition, accompagnée d'une Préface nouvelle, morceau d'éloquence à la fois onctueux et acidulé, qui, par la singularité du style et l'ingénuité des idées, se recommande à l'attention des gens sérieux, et, pareil-

lement, à celle des gens qui ne le sont pas. Mais avant de pénétrer dans ce livre où s'ébat le génie du trouble et de la confusion, avant d'aborder cette Préface, — liminaire en tout point digne du monument, — permettez-moi de hasarder quelques réflexions nées du sujet même, et de parcourir les rangs de l'orgueilleuse milice dont M. Michelet est le capitaine.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que nous soyons revenus au temps, — trop vanté des uns, trop honni des autres, — où florissait la scholastique, où la théologie suffisait aux besoins de l'esprit, où le *sic et non* enflammait les cerveaux et divisait les intelligences en deux grandes armées également dévorées de la soif des disputes? N'est-il pas bizarre que, dans le siècle de madame Lafarge, de mademoiselle Rigolboche et des romans à quatre sous, le feu assoupi des controverses religieuses se soit ranimé aussi vif, aussi petillant qu'au moyen âge, — que l'on fourbisse, en 1861, les armes rouillées de la vieille dialectique, — et qu'en dépit de leur proverbiale frivolité, les Parisiens d'aujourd'hui soient encore ceux qui se passionnaient si étrangement jadis pour ou contre la bulle *unigenitus?*

C'est là une des plus curieuses particularités de ce temps. On syllogise partout, dans les salons et dans les ateliers, dans les bureaux d'esprit et dans les autres, dans la rue et dans la chambre à coucher. Les querelles philosophico-religieuses, si elles n'étaient un impérieux besoin de notre tempérament, seraient peut-être aujourd'hui affaire de mode : il n'est pas jusqu'aux élégants cafés du boulevard des Italiens où les cigares ne s'éteignent, tant les discussions s'y allument.

Les livres, les revues, les brochures, et quelques journaux rédigés avec art, sont les arsenaux où les lettrés s'approvisionnent d'arguments et d'idées. La foule, moins dégoûtée, emprunte au *Siècle* et à quelques autres feuilles sérieusement bouffonnes, leurs éléments de conviction et de raisonnement. « Histoire de politiquer, » disait Gavarni : c'est maintenant histoire de philosopher.

Il ne m'est point permis d'entrer ici au cœur de la grande question qui occupe les grandes intelligences et tient le monde en suspens. Je n'ai donc pas à exprimer sur ce point mes sentiments personnels ; mais ne puis-je pas dire, sans faire de profession de foi, que,

vers quelque croyance qu'on incline, il est vraiment décourageant, humiliant, écœurant, de se trouver secrètement d'accord avec certaines gens, et qu'il suffirait presque, pour abandonner une opinion, de voir qu'on la partage avec des imbéciles ou de malhonnêtes esprits? Comme la fleur des pois du plus pur dandysme, l'intelligence n'aime point à se commettre avec un voisinage fâcheux et a horreur de la mauvaise compagnie.

Goutât-il médiocrement l'ascétisme, fît-il partie, — pour parler le singulier langage de M. Michelet, — de « ce peuple de France, prudent, au fond rieur, voltairien depuis dix mille ans, » j'imagine qu'un délicat prouverait quelque répugnance à s'asseoir aux banquets peu alléchants où ce même peuple de France apprend à manger du prêtre et de la sœur de charité. Il est des appétits qu'un homme bien élevé n'a jamais à satisfaire, et il laisse de si tristes, de si maigres régals aux Helvétius de cabaret et aux barons d'Holbach de brasserie.

Il me semble que M. Michelet s'empresserait moins de rééditer ses déclamations oubliées s'il voyait de près et touchait du doigt les infirmes qui s'en repais-

sent ; s'il savait à quels jugements malsains il donne occasion de se produire et combien de sottises se débitent en son nom. Lui, un homme d'étude et de goût, un gourmet littéraire, nourri de science et de poésie, ne prendrait-il pas son œuvre en dégoût s'il assistait aux orgies de blasphème et de bêtise que célèbrent ses lecteurs d'un certain ordre en remâchant ses diatribes enfilées ? C'est toujours un rôle déplaisant pour un écrivain de race que de fournir la réplique aux ignorants, aux dupes, aux esprits cagneux, et une terrible punition que de mériter leurs louanges. « J'écris de Dieu, disait Diderot ; mon livre est bon s'il plaît à quelques-uns, il est mauvais s'il plaît à tout le monde. » Diderot avait raison, et j'ose affirmer que, par contre, M. Michelet a tort de faire ainsi de son cerveau une sorte de marmite des Invalides destinée à fournir la pâtée à la multitude, — une triste pâtée.

Encore si M. Michelet était le seul, parmi les sophistes, qui, sous prétexte d'orthopédie intellectuelle, fît incurablement dévier la raison des simples. Peut-être ses prédications n'arrivent-elles pas aux masses et le livre est moins dangereux que le journal qui répand l'erreur comme froment quotidien. Mais il a,

dans cette fatale besogne, des aides nombreux, de prétendus philosophes de moins haute extraction que lui, qui grisent à chaque instant la foule de leurs paradoxes insalubres et ne lui répètent de l'enseignement du maître que ce qu'il a de plus dangereux, — c'est-à-dire de moins élevé.

Où sont-ils, je vous prie, Monsieur, ces grands philosophes de notre temps, ces hardis négateurs, ces éducateurs dévoués de la bourgeoisie et du peuple? Ils ont vingt tribunes, — je dirais vingt chaires, si je ne craignais de les offenser; ils ont surtout les colonnes, — vespasiennes, — du *Siècle* et de *l'Opinion Nationale*.

Chaque matin, les artilleurs du *Siècle* chargent de cendrée leurs pièces de siége, et les pointent sur le Pape, sur le clergé français, et — pourquoi ne pas en convenir? — sur la religion elle-même. Et chacun de ces acharnés destructeurs de superstitions se croit d'Alembert et Diderot. Qui sont-ils, en effet? Tout simplement :

M. Léonor Havin, qui ne saurait être complétement irréligieux, puisqu'il se croit un dieu lui-même,

— un dieu qui ne consentira jamais à l'abolition du budget de son propre culte.

M. Émile de Labédollière, qui donnerait la *Somme* de saint Thomas d'Aquin pour une chanson à boire, le *Discours sur l'histoire universelle* pour une pipe de tabac, toutes les *Confessions* de saint Augustin pour une seule page de celles de Jean-Jacques, — la page des *cerises*, par exemple, — ce qui ne l'empêche pas de donner régulièrement des conseils aux puissances européennes et de régler les destinées de l'Église

En jouant du mirlitir,
En jouant du mirliton.

M. Léon Plée, un logicien sec et froid, qui serait un parfait régent de seconde — dans un collége des régions polaires.

M. Louis Jourdan, naïf Josué, qui embouche une petite trompette d'un sou devant les murailles de Jéricho et s'étonne de ne pas les voir s'écrouler ; d'Holbach du Danube, qui met à ses phrases de gros clous comme

à des souliers de porteur d'eau, et dont les articles, pleins de vent, ne produisent que le ronflement monotone des toupies d'Allemagne. Quand il croit avoir suffisamment terrassé l'hydre de l'ultramontanisme, il se repose volontiers de ses burlesques triomphes et de ses fatigues vaines — du moins des fatigues qu'il a causées aux lecteurs — en filant aux pieds de la Muse légère ; il mêle agréablement à la tartine indigeste la petite oie libertine, et de petits livres, qui sont de grosses gaudrioles, à de gros plaidoyers, qui sont de petites inepties. Charmant homme, d'ailleurs, et bien fait pour son siècle. Il ne ferait pas de mal à un enfant ; — mais il empoisonne tranquillement, tous les matins, avant son déjeuner, cent mille adultes, mâles et femelles.

A l'*Opinion nationale*, même philosophie et même tactique : M. Guéroult y excommunie infatigablement le Pape, les cardinaux et les monsignori, — au grand contentement du zélé Bonneau et du farouche Sauvestre. Ce dernier ne vous semble-t-il pas être, Monsieur, la dernière incarnation de Sylvain Maréchal ?

A la *Presse*, les docteurs sont plus rares. Nous n'y

voyons guère briller que M. Peyrat, un habile rhéteur à qui je conseille de relire un peu l'*Histoire des Variations*, et le jeune Mahias, — modeste abstracteur de quintessence. On dit que ce modèle des secrétaires de rédaction, dont la signature est douée d'une si surprenante ubiquité, est catholique absolument comme les rédacteurs du *Siècle* ne le sont point, — c'est-à-dire sans savoir pourquoi.

L'abeille a le thym, le lièvre a le serpolet, la chèvre a le cytise, l'hirondelle a l'espace, la fleur a la rosée, la femme a l'amour, et le *Constitutionnel* a M. Limayrac, — un comte ! Il a aussi M. About, et ce n'est pas ce chroniqueur qui oubliera les vieilles traditions voltairiennes du journal où il siffle. Je plains ces pauvres jésuites ; la place où parut le *Juif errant* est dignement occupée. M. About ne vient-il pas de déclarer, — avec cette aimable étourderie qui fait le fond de son caractère, — qu'il est de la religion de Stendhal ? Et n'est-ce pas un de ces penseurs exempts de préjugés qui a formulé l'axiome fameux : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas ? » Avis aux jeunes demoiselles qui dérobent le *Constitutionnel* à leurs parents pour en lire le feuilleton. Si, pour le plus

grand bien de leurs futurs maris, elles désirent prendre quelques leçons d'athéisme, elles auront le professeur sous la main.

Est-ce assez de philosophes? Non; il nous en reste encore — et beaucoup. Dans une région plus élevée, nous rencontrons :

M. Cousin qui, des doctrines de tous les temps et de tous les pays, a fait une sorte d'Arlequin où chacun peut piquer un petit système au hasard de la fourchette. M. Cousin a traduit Platon, et il a bien fait : mais qui traduira M. Cousin?

M. Renan, un bénédictin, un véritable érudit, un vrai philosophe — s'il en existe — et qui, justifiant le mot de Bacon, se rapproche insensiblement du Christianisme à mesure qu'il acquiert plus de science.

M. Littré, qui professe, d'après M. Auguste Comte, — lequel fut bien moins amusant que son homonyme du passage Choiseul, — une philosophie dite positive, parce qu'elle est positivement incompréhensible.

M. Jules Simon, un honnête homme, un honnête écrivain, dont les livres, honnêtement médiocres, ne méritaient pas tout le bruit qu'on a fait autour d'eux. M. Simon a su se débarrasser de la phraséologie de l'école et renoncer au prestige des grands mots : il faut l'en louer ; mais la clarté de la forme n'en laisse que mieux voir la pauvreté du fond. Il écrit pour les gens du monde et ne cherche point à les éblouir : il ne les éblouit point, en effet. Philosophie pratique, dit-on. Pratique en quoi, s'il vous plaît ? L'Évangile aussi est pratique, et je ne sache pas que l'auteur du *Devoir* y ait rien ajouté d'essentiel.

M. Caro a prouvé que *les Contemplations* sont un livre à peu près sans valeur, le pénible effort d'un poëte de troisième ordre. Dites-moi après cela, Monsieur, ce qu'un philosophe n'entreprendrait pas de prouver ?

M. Taine, la seule tête encyclopédique parmi les philosophes du dix-neuvième siècle. Il a plongé, et très-au fond, dans l'abîme de la science universelle. Quelle perle en a-t-il rapportée ? Il sait ses auteurs :

et après ? O philosophes, il n'y a pas de philosophie !

M. Quinet, un rêveur, parfois éloquent, souvent insupportable, qui a élevé en l'honneur de l'humanité un immense catafalque et y a enfermé — un nuage. Il a écrit *le Génie des Religions*, un livre d'une profondeur ! C'est le galimatias le plus pompeux, c'est le pathos le plus sublime qui se puisse donner en étrennes aux amateurs de casse-tête chinois.

M. Proudhon, grand logicien, merveilleux styliste, qu'on ne peut juger encore au point de vue religieux, car il n'a pas dit son dernier mot. Pourquoi abuse-t-il de la technologie scientifique, et pourquoi ses adeptes dépassent-ils toute mesure et se soûlent-ils de mots ? Infortunés ! Quand on pense que pour eux l'amour n'est qu'une entéléchie !

Les voilà tous, ou à peu près, nos philosophes, Monsieur : eh bien ! quelle bonne nouvelle ont-ils apportée dans le monde ? Et eux-mêmes, leurs devanciers, Spinosa, Hégel, Fuerbach, chez nos voisins, qui en disputent jour et nuit, et chez nous, les Jouffroy

et les Royer-Collard, dont nous sommes si fiers, de quelle lumière jusqu'alors inconnue ont-ils éclairé les consciences ? Sommes-nous vraiment plus philosophes depuis que nous sommes moins religieux, et meilleurs depuis que nous sommes moins croyants ? Je n'oserais l'affirmer.

M. Michelet, lui, en ce livre « modéré, faible, doux, » comme il l'appelle — et qui est en réalité un haineux et violent réquisitoire contre le prêtre — dit qu'il faut au plat roman des vieilles sociétés substituer l'éternelle poésie de la nature, la simplicité sainte. Très-bien ; mais l'amour, le rayonnement de l'âme, la sérénité de l'esprit, exigent-ils donc que le prêtre soit sacrifié ? Oui, répond l'auteur de ce « livre d'art » qui « n'est pas assez une œuvre polémique ; » oui, il faut immoler ces héros, ces saints, ces martyrs « qui préparent pour Toulon la nouvelle légende dorée. » O Voragine !

Le Prêtre, la Femme et la Famille, je n'hésite point à le dire, Monsieur, est un mauvais livre et un livre mal fait, — malgré l'excellente opinion contraire

qu'en a son auteur. — « Tel il parut d'abord, dit-il en sa préface, tel il revient, décent et grave, lisible à tous. Nos dames, qui, si curieusement, suivent tous les procès d'aujourd'hui, si elles lisent *le Prêtre*, n'auront point à baisser les yeux. » Hélas ! Monsieur, j'ai grand'peur que les femmes qui se complaisent dans ces lectures funestes, ne sachent plus ni baisser les yeux ni rougir. M. Michelet, et tous ceux qui comme lui entreprennent de guérir l'humanité du mal de la foi, en faisant des femmes de libres penseuses, les ont dépouillées de toute pudeur. Ils ont détruit le dogme et s'imaginent naïvement qu'ils conserveront la morale : espérance illusoire ! Sur qui veulent-ils que la femme s'appuie, et, le ciel ôté, que lui restera-t-il ? qui sera son guide, l'amant, l'époux ? L'homme ; mais lui-même marche à tâtons dans la vie.

Ah ! Monsieur, pour la première fois de ma vie peut-être, je regrette d'être un inconnu sans autorité, parceque si ma parole avait l'éloquence de celle des écrivains que je veux combattre comme perturbateurs de la conscience publique, j'essayerais d'atténuer le mal causé par eux, d'arrêter les ravages faits par eux, d'éteindre les incendies allumés par eux dans les cœurs

irrésolus et dans les esprits inquiets. Cela m'attriste, je vous le dis, Monsieur, d'être si faible devant eux qui sont si forts ! Songez-y ; ils ont fait le vide dans le cœur et dans l'esprit des jeunes filles et des jeunes femmes : il faudra bien pourtant que ce vide soit comblé. Par quoi ? Qui remplacera ce qu'ils ont détruit ? Ils suppriment le prêtre qui, prétendent-ils, apporte le trouble au foyer domestique et rompt les liens les plus solides. Eh bien ! si les ravages de leur littérature dissolvante continuent dans les mêmes proportions, vous verrez ce que sera, vers la fin de ce siècle, la société française : l'honneur ne sera plus qu'un mot et la famille une fiction ; et elles ne connaîtront plus que le désespoir morne ou les étourdissements de la débauche, les orphelines et les veuves, les mères abandonnées et les filles séduites, les victimes de l'amour et les hosties de la douleur, qui, jadis, se prosternaient, les yeux noyés de larmes, le cœur noyé de sanglots, aux pieds d'un confident sacré, et se relevaient calmes, purifiées, consolées, résignées, espérantes !

Considéré comme système politique, a écrit Balzac, — qui n'était pas plus insensé que M. Michelet, —

le catholicisme est complet. Ne pourrait-on pas ajouter que, considéré comme philosophie, le christianisme est complet aussi ?

N'en déplaise aux libres esprits du *Siècle* et de l'*Opinion*, je crois l'influence religieuse plus salutaire à nos femmes et à nos filles que la lecture de livres comme ceux de M. Michelet. C'est un grand séducteur, l'auteur de l'*Amour* et de la *Femme*, et nul doute qu'il n'ensorcelle merveilleusement la créature intelligente qu'il sait si bien attirer. Il combat le mysticisme, et lui-même est un mystique ; sa prose est pleine d'ineffables tendresses et de langueurs énervantes : il n'en est que plus dangereux. Aussi, dans un pays où l'on tiendrait avant tout à sauvegarder les mœurs, faudrait-il le couronner des roses d'Anacréon et le bannir de la république — des lettres.

NEUVIÈME LETTRE

On a beau se boucher les oreilles, Monsieur, on est bien forcé d'y recevoir les éclaboussures des conversations qui s'échangent, comme indispensable monnaie, entre les gens de tous les étages sociaux. Parmi les phrases inutiles que j'ai le plus fréquemment entendues, il en est une que l'on semble se plaire à répéter, — le fameux : « *Si jeunesse savait... si vieillesse pouvait !...* » Et là-dessus, les vieux de soupirer et les jeunes de rêver.

On n'est pas plus absurde. Si les vieux *pouvaient*, ils ne seraient pas des vieux ; si les jeunes *savaient*, ils ne seraient pas des jeunes. C'est la loi fatale et

charmante que nous allions à vingt ans dans la vie comme des grives dans une vigne, picorant avidement de ceps en ceps, de grappes en grappes, sans souci des indigestions et des coups de fusil qui en peuvent résulter. C'est la loi fatale et mélancolique qu'à soixante ans nous n'ayons plus de dents, puisque nous n'avons plus de pommes à croquer, plus de forces puisque nous n'avons plus de travaux d'aucune nature à accomplir. Vous imaginez-vous, Monsieur, un adolescent qui aurait la sagesse de Socrate et un invalide qui aurait les cheveux frisés de Cupidon? Quels monstres ils feraient l'un et l'autre! — le premier surtout; car le second étant un peu moins rare, est un peu moins monstrueux, et nous avons presque pris notre parti des galantins surannés.

Laissons faire sa besogne à la vie : elle s'en acquitte mieux que nous ne saurions nous en acquitter nous-mêmes. Elle grise la jeunesse et dégrise la vieillesse. Elle fait des uns des fous, et des autres des sages. L'homme est un végétal pensant — ou non pensant : il a sa frondaison et sa déflorescence; il porte des fleurs au printemps et des fruits à l'automne, et ces derniers sont aussi savoureux que les premières sont

odorantes. Chaque chose a son heure, et il ne serait ni bon, ni honnête, ni prudent d'intervertir l'ordre des quotients.

Pour moi, Monsieur (puisqu'aussi bien il faut toujours en revenir à soi pour mieux prouver son dire), je ne suis pas de ceux qui, comme Pélias, voudraient rajeunir; non parce que le moyen employé par Médée pour arriver à ce rajeunissement me paraît trop scabreux, mais parce que je ne tiens pas à retourner en arrière.

Le devoir de l'homme est d'aller sans cesse devant lui d'un pas plus ou moins agile, d'une façon plus ou moins régulière, guidé par son étoile vers la tombe, qui est le berceau de l'âme, comme les mages d'Orient vers le berceau du Christ, qui était le tombeau de la matière : il n'a pas le droit de faire un seul pas à reculons. L'espérance lui est permise, mais défendu le regret.

Quoi! je repasserais, voyageur fatigué d'une longue route, dans les chemins déjà parcourus, pour y retrouver les mêmes hochets, les mêmes distractions, les mêmes joies, les mêmes spectacles dont j'ai à cette heure le cœur et l'esprit soûlés? Je ne suis pas un

ange, puisque je suis un homme ; mais je ne suis pas non plus un gredin pour que vous me condamniez à remâcher ainsi la vie, dont mes lèvres ont conservé une amertume que le suaire seul pourra essuyer à jamais.

Le lait dont on nourrit les enfants est une liqueur affadissante que je ne saurais plus boire à même la bouteille maternelle sans avoir des nausées. L'amour dont on nourrit les adolescents est un poison terrible, que je ne saurais plus cueillir sur place sans tomber foudroyé. La gloire dont on nourrit les hommes est une fumée infecte, que je ne saurais plus respirer sans être asphyxié. J'ai joué aux billes, au soldat, aux rêves, à la femme, aux vers, au duel, à la vanité, à l'ambition, et je me suis retiré du jeu au moment où l'on doit s'en retirer honnêtement, sans faire charlemagne ni sans être décavé, sans avoir trop gagné ni trop perdu ; aujourd'hui, comme j'ai acquis, à mes frais, l'incurable conviction que le jeu n'en vaut pas la chandelle, je ne joue plus, — je regarde les autres jouer. Cela ne m'amuse pas énormément, mais cela ne m'ennuie pas non plus. Je suis un curieux à qui l'on n'a rien dit à l'oreille avant sa naissance, et qui cher-

chera ainsi à savoir jusqu'à sa mort, — sans trouver, probablement.

Ce rôle de curieux, Monsieur, a ses heures de dégoût comme il a ses minutes de gaieté, parce que, quoi qu'on affiche de sérénité et d'indifférence à l'endroit des aventures et des mésaventures humaines, il arrive parfois, comme aujourd'hui, qu'on se sent redevenir homme par quelque côté, qu'on se sent rattaché à l'humanité par une sorte de cordon ombilical insécable ce sont les victimes qui vous intéressent au bourreaux, les honnêtes aux coquins, les agneaux aux loups. D'où il résultera, Monsieur, que ma lettre d'aujourd'hui, au lieu d'avoir la gouaillerie des précédentes, sera condamnée, par le fait d'une impression récente, à une raillerie noire, — *black joke*, disent les Anglais, — qui ne savent guère railler autrement et dont la gaieté a toujours des notes tristes.

Car il n'y a pas que les choses littéraires qui me passionnent, quoi que j'en dise. J'ai beau bouder la vie, j'ai beau vivre en marge de la société, je me sens empoigné, remué, indigné par certains spectacles qu'elles m'offrent malgré moi et qui viennent me troubler dans le Paraclet où je me suis réfugié — précisé-

ment contre eux. Je ne lis pas que les livres, je lis aussi les journaux, et c'est d'un simple *fait divers* recueilli dans la *Gazette des Tribunaux* que je vous demande la permission de vous entretenir.

Il s'agit d'une femme et d'un homme, — comme toujours. Elle avait l'âge où l'on dit que le cœur parle, — et où l'on devrait dire qu'il écoute, plutôt ; il avait, lui, l'âge où l'on cherche à s'apparier avec n'importe qui. Ils s'étaient rencontrés comme on se rencontre toujours, et ils avaient lié leur destinée avec ce fil d'or qu'on appelle l'amour, et qui se casse au moment le plus inattendu. Leur union, pour valoir quelque chose aux yeux du cœur, ne valait rien aux yeux de la loi — qui est implacable pour ceux qui se passent d'elle. C'est vous dire, Monsieur, que ce mariage n'en était pas un, et que ces jeunes époux étaient de simples amants.

Ces commerces illégaux sont communs à Paris plus qu'ailleurs, à cause de l'indulgence qui les protége. On peut vivre ainsi de longues années, à deux, tranquilles et respectés, quand on vit tranquillement et respectablement. Je ne jetterai jamais la pierre aux femmes qui ont failli, de peur de me blesser ; non plus

que je ne cracherai jamais dans un puits, de peur d'avoir un jour à en boire l'eau. Laissons l'impitoyabilité à la loi, parce qu'elle a l'infaillibilité.

Ce couple morganatique ne faisait point parler de lui dans le voisinage. L'amant ne battait pas sa maîtresse, et la maîtresse ne trompait pas son amant : elle travaillait comme il convient à une brave fille qui veut faire excuser une faute par une vertu. D'ailleurs, elle songeait que l'instant de la réhabilitation viendrait tôt ou tard, et que, tôt ou tard, elle pourrait marcher sans rougir au bras de l'homme qu'elle avait choisi pour son compagnon de route, et qui, lui, l'avait seulement choisie pour sa compagne de plaisir. Cette arrière-pensée, il ne l'avait jamais témoignée, il l'avait au contraire soigneusement dissimulée, et, sachant par expérience personnelle que si on ne nourrit pas les rossignols avec des contes, on peut nourrir les femmes avec des promesses, il avait traîné sa maîtresse d'espérance en espérance : il avait lâché le grand mot, le mot magique de mariage ! Et le mariage est, pour les jeunes filles, comme le beurre qu'on met sur le nez des chiens pour leur faire avaler un maigre morceau de pain sec au lieu d'une bonne tartine bien grasse en dessus et en dessous.

Cela durait depuis longtemps, l'homme promettant toujours, la femme espérant toujours. Cela durerait encore, sans doute, si l'homme ayant trouvé ailleurs « chaussure plus à son pied, » — c'est-à-dire une dot aimable et bien faite, — n'avait résolu de rompre avec sa maîtresse pour conduire sa femme à la mairie de son arrondissement.

Avait-il donc à se plaindre d'elle ? L'avait-elle trompé ? L'avait-elle seulement compromis ? Nullement : il voulait se marier avec une autre, voilà tout. Il y a ainsi, en grand nombre, de pauvres diablesses de femmes que les hasards de l'amour ou que les amours de hasard ont jetées dans les bras de petits êtres méprisables, lâches et cruels, qui jouent avec leur cœur comme avec un volant, et qui ne s'inquiètent point s'il retombe sur une autre raquette digne de lui — ou dans le ruisseau.

Il y a quelques mois (vous voyez que l'histoire est récente, Monsieur), l'amant s'en vint un soir chez sa maîtresse pour lui faire ses adieux — ainsi qu'à la vie de garçon. Il n'était ni triste, ni gai : il avait l'air indifférent qu'on a lorsqu'on est indifférent, et il se coucha comme à l'ordinaire. Quand il fut couché, il s'en-

dormit, ayant sommeil ; mais, avant de s'endormir, comme il voulait se débarrasser de la mauvaise nouvelle qu'il avait apportée avec lui, il s'en débarrassa tranquillement.

Sa maîtresse resta d'abord foudroyée sous cette révélation qui cassait brutalement les ailes à ses plus chères, à ses plus légitimes espérances. Tout était fini pour elle, tout ! Que lui restait-il après cela ? Dieu ? Mais comment croire à Dieu lorsqu'on est repoussé par les hommes ? D'ailleurs, Dieu est trop loin et trop haut pour qu'elle songeât à s'adresser à lui, à cette heure lugubre où elle sentait sa raison s'abîmer dans le désespoir et dans la folie. Elle se leva, prit un couteau qui était sur la table, revint vers le lit où son amant dormait du « sommeil du juste, » et l'envoya, d'un seul coup, dormir de l'éternel sommeil.

C'est là, si je me souviens bien, le dénouement de l'*Ane mort*, — ce qui prouve que les romans ne sont pas toujours de pures imaginations. Il y a cette différence, toutefois, que l'héroïne de Jules Janin avait sali ses pieds dans bien des fanges avant d'en arriver à cette terrible vengeance — à ce juste châtiment, devrais-je écrire, — et que l'héroïne de la *Gazette des*

Tribunaux en était à sa première honte comme à son premier crime : aussi l'une a-t-elle été guillotinée, et l'autre condamnée à dix années de réclusion.

Dix années de réclusion! La loi est dure, mais c'est la loi; c'est la loi, mais elle est dure : je m'incline, respectueux, devant ses arrêts; mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'elle est bien douce pour les hommes qui trompent, si elle est sévère pour les femmes qui sont trompées. Ne serait-il pas temps, enfin, de traiter moins légèrement l'honneur des filles, qui vaut bien l'honneur des garçons, et de montrer du doigt ceux qui se font un jeu de séduire, comme on montre du doigt celles qui se font une habitude d'être séduites? L'amour a eu son carnaval : quand il aurait son carême!

Je ne suis pas un puritain, tant s'en faut, Monsieur, pas plus que je ne suis un cagot (car j'aime encore mieux écrire un prêche que d'en entendre); mais, dussé-je prêter à rire, je déclare odieuse l'intolérance que l'on a pour les « fredaines » des unes, et non moins odieuse la tolérance qu'on accorde aux « fredaines » des autres. Il y a une solidarité sociale; s'il ne vous plaît pas que mes fils déshonorent vos filles,

il ne me plaît pas davantage que mes filles soient déshonorées par vos fils.

J'ai entendu souvent des pères égrillards dire avec de gros rires idiots, en parlant de leur progéniture mâle : « Mon coq est lâché, gare à vos poules !... » Ou bien : « Il faut bien que jeunesse s'amuse !... » Pardieu ! Messieurs, laissons les poules sur leur fumier, et songeons à nos femmes, je vous prie, en votre nom comme au mien, pour l'honneur de tous et pour l'honneur de chacun. Ou alors, s'il faut que votre jeunesse s'amuse de cette façon-là, n'ayez pas l'hypocrisie de proclamer sainte l'institution du mariage, sainte non plus la famille ; — car vous admettrez bien que les *filles* en ont une et qu'il n'est pas honnête de les en détourner, puisqu'elles ne doivent sortir de la leur que pour entrer dans une autre, de celle du père dans celle de l'époux. Ou gémissez sur l'immoralité, ne l'encouragez pas, ou si vous l'encouragez, ne la punissez pas de votre mépris. Ou fouettez de verges les courtisanes, comme on faisait au moyen âge, ou, comme les Romains, brûlez tous les parfums de l'Arabie aux funérailles de Poppée !

Cela me poigne violemment, Monsieur, je vous

l'avoue, de rencontrer sur mon chemin tant de créatures affolées qui vont au plaisir comme les brebis à l'abattoir, par troupeaux! Elles s'y précipitent tête baissée, aveuglément, bêtement, sans passion, sans amour, sans joie, insouciantes du lendemain comme de la veille, et ne croyant qu'à l'éternité de l'heure présente; c'est la plaie d'une civilisation, c'est sa honte, c'est son remords. Lorsque, dans le poëme de l'Arioste, Mandricard contemple, après un combat, les énormes blessures dont les morts sont couverts, il reconnaît l'ouvrier de cette œuvre sanglante, et s'écrie avec admiration : « C'est du Roland! » Ainsi du moraliste qui assiste à la bataille de la vie et compte les victimes du vice abattues et foulées aux pieds par milliers; il reconnaît l'ouvrier de cette œuvre honteuse, et s'écrie avec tristesse : « C'est du libertin! » Riez, après cela, si vous en avez le courage : moi, je ne l'ai pas, je ne le veux pas avoir.

J'ai grand'peur, Monsieur, de vous avoir ennuyé avec cette homélie *de fœminis* — qui ne vaut pas même les dernières de l'archevêque de Grenade, qui ne valaient rien. Je le regretterais sincèrement, et telle 'était pas mon intention à mon début, que j'ai, petit

à petit, perdu de vue. Cette discussion, comme la montagne du château de Robert le Diable, a une herbe qui égare : il est trop tard, à ce qu'il me semble, pour essayer de retrouver mon chemin. Si quelque chose pouvait m'excuser en cette occurrence, ce serait d'avoir eu l'honneur de plaider la même cause que Diderot, qui disait, à propos de la juste vengeance de madame de la Pommeraye : « J'approuverais fort une loi qui condamnerait aux courtisanes celui qui aurait séduit et abandonné une honnête fille, l'homme commun aux femmes communes. »

Maintenant, Monsieur, que me voici rassuré par le glorieux voisinage du père de *Jacques le fataliste*, je prends congé de vous jusqu'à la prochaine occasion, — où je vous promets d'avoir une rigidité de mœurs un peu moins grande : il y a des jours, il y a des semaines où l'on est vertueux malgré soi, sans savoir pourquoi, comme lorsqu'on est enrhumé.

DIXIÈME LETTRE

Ce n'est pas sans quelque surprise, Monsieur, que je lis la lettre de M. Philarète Chasles insérée dans le dernier numéro du *Figaro ;* non pas que le motif de cette réclamation ne soit parfaitement légitime, mais la forme m'en paraît moins acceptable. Si quelques personnes ont attribué à M. Philarète Chasles les *Lettres de Junius*, M. Philarète Chasles, que Junius n'a pas l'honneur de connaître, a raison de déclarer qu'il n'en est pas l'auteur ; mais là pouvait se borner sa protestation. Si vraiment la critique dont le célèbre professeur de littérature a été l'objet de ma part était aussi « cavalière » qu'il le dit, ne pouvait-il se contenter

d'y répondre cavalièrement ? A quoi bon laisser percer l'aigreur sous quelques lignes où l'esprit aurait suffi ?

« Attaquer sous l'anonyme, vous écrit M. Philarète Chasles, soit des amis intimes, soit des hommes dont je sollicite le suffrage comme candidat à l'Académie, serait une lâcheté dont ceux qui me connaissent me savent incapable. » M. Chasles trouve ici un moyen tout naturel de faire à sa candidature académique une innocente *réclame*, et je ne l'en blâme pas. En pareille occurrence, — j'allais dire concurrence, — il n'est si petite aide qui ne fasse grand bien. M. Philarète Chasles est impatient, et je le comprends ; depuis longues années, il frappe avec un louable entêtement aux portes de l'Institut, et j'ai bien peur que sa candidature, déjà vieillotte, n'atteigne une trop respectable longévité. Mais est-ce une raison pour que l'héritier de M. Casimir Bonjour ou de M. Bignan s'emporte contre moi, et faut-il que la brûlante envie qu'il a de pouvoir appeler M. Villemain *mon cher collègue*, le rende à ce point oublieux et injuste ?

Oublieux, je vais le prouver. Injuste, je le maintiens. Car enfin « lâcheté » est un bien gros mot et qui ne vient guère ici en sa place. Il est de mode, depuis

quelques années seulement, de prendre des airs pudibonds et scandalisés toutes les fois qu'un auteur emprunte une signature au calendrier de la fantaisie, et en voile sa personnalité. Ce n'est pourtant point chose nouvelle que l'usage de l'anonyme ou du pseudonyme, et je ne vois pas qu'il y ait là de quoi crier au guet-apens ; car, enfin, derrière la plume qui écrit un article, il y a toujours une main, comme derrière le masque un visage, et, au lieu de traiter de lâcheté cet effacement volontaire de soi-même, si j'avais à lui donner son vrai nom, je l'appellerais tout simplement de la modestie, — vertu peu commune, sans doute, parmi les gens de lettres de ce temps-ci, et qui semble étonner particulièrement M. Philarète Chasles. Était-ce donc de lâcheté qu'ont fait preuve tant d'écrivains discrets, dont les noms ne sont plus un mystère pour personne, et, entre autres, l'auteur des *Portraits contemporains*, publiés ici même sous la signature imaginaire de Jacques Reynaud ?

C'est là, en somme, une question qui vaut la peine qu'on l'agite, et je suis bien aise, Monsieur, que votre honorable correspondant me fournisse l'occasion de m'y arrêter.

Incriminer l'anonyme, y voir toutes sortes d'intentions mauvaises, c'est se fâcher d'une pratique qui remonte aux plus anciens temps de notre littérature ; bien plus, c'est pécher par un étrange oubli de nos coutumes les plus récentes.

Il y a quelques années, aucun article — même de critique la plus « cavalière, » même de polémique la plus enflammée — n'était revêtu d'une signature. Personne alors ne songeait à s'en blesser ni à s'en plaindre. On n'accusait pas de lâcheté l'auteur qui dérobait son nom à la curiosité publique, — tout en acceptant la responsabilité sérieuse de son opinion écrite. Le journaliste y perdait en futiles satisfactions de gloriole ce que le journal y gagnait en accord de vues, en unité de direction, en autorité. Il serait donc à souhaiter que les feuilles publiques, j'entends dans leur partie littéraire, — la seule dont j'aie le droit de m'occuper, — revinssent au salutaire usage de l'anonyme. Les journaux anglais l'ont conservé, et ils s'en trouvent bien. Qu'importe après cela que quelques vanités s'insurgent ? Les talents dignes de soleiller émergent toujours de la foule obscure ; les grandes œuvres finissent toujours par faire de grands noms, et si l'on mettait par hasard

un génie sous le boisseau, ce génie mettrait le feu au boisseau et n'en rayonnerait que mieux ainsi.

Ne nous reste-t-il pas, Monsieur, le souvenir de journalistes éminents qui, au bas de leurs pages les plus brûlantes, n'imprimaient pas leur nom ? Qui eût osé accuser de lâcheté Armand Marrast ou Godefroy Cavaignac ? Armand Carrel n'a signé que de son sang son dernier article !

Que M. Philarète Chasles — qui condamne si sévèrement l'anonyme — n'ait jamais attaqué des hommes dont il sollicite une faveur, c'est de l'intérêt bien entendu, et il n'exigera pas que je l'en remercie. Qu'il n'ait jamais attaqué, non plus, des amis intimes, c'est une délicatesse élémentaire à propos de laquelle, non plus, il n'exigera pas que je tire le canon, — bien que tous les gens de lettres ne l'observent pas, et, qu'à cause de cela, on lui doive quelques félicitations. Soit à l'étranger, soit en France, il a signé de ses *deux noms* toutes les lignes qui lui sont échappées : j'en demeure d'accord, puisqu'il vous en donne l'assurance. Une seule observation, cependant. M. Philarète Chasles a, dans un journal étranger, violemment attaqué M. Buloz, qui, si je ne me trompe, fut son ami,

— sinon un ami intime, du moins un ami serviable. Je ne pense pas que M. Buloz sache un gré énorme à M. Chasles d'avoir illustré ces virulentes critiques d'une signature qui avait si souvent brillé dans sa *Revue*. Je suis persuadé qu'il en conserve un souvenir au moins aussi désagréable que si ces petits pamphlets eussent été anonymes : en certains cas la signature est une cruauté de plus.

M. Philarète Chasles se défend d'être Junius, et c'est tout simple, — puisqu'en effet il n'est pas Junius; mais ce qui me rend perplexe, Monsieur, c'est votre regret qu'il ne le soit pas. S'il n'y avait pas d'indiscrétion à vous demander pourquoi, j'avoue qu'il me serait agréable de le savoir. Les deux lignes d'en-tête dont vous avez gracieusement accompagné la lettre de samedi, se dressent devant mes yeux et devant mon esprit comme un formidable problème. Car si elles intéressent M. Chasles, elles m'intéressent bien autant que lui ; elles sont grosses de réticence et de sous-entendu : songez donc à tout ce qu'elles peuvent signifier pour moi ! Regretter qu'un autre ne soit pas moi, n'est-ce pas me le proposer indirectement pour modèle ? Or, comme je ne connais pas de meilleur moyen

de plaire à vos lecteurs que de me conformer à vos goûts, voilà deux jours que je passe à me remémorer ce que je sais de ce Mentor si bon à imiter; je l'examine sous toutes ses faces, dans toutes ses œuvres, et j'ai beau m'exhorter à suivre un si utile exemple, j'éprouve, j'en conviens, toutes les peines du monde à me dire : *tu Philarète Chasles eris!* Ce mélange de grec, de français et de latin m'indispose.

N'importe, Monsieur ! il n'est rien que je ne fasse pour profiter de vos leçons — même à demi-mot — et, puisqu'il faut étudier le modèle, étudions le modèle. J'ai toujours eu, moi aussi, du penchant pour l'Académie.

Qu'est M. Philarète Chasles ? Un compilateur aimable, un Trublet réussi : j'aurai de la mémoire, Monsieur, j'en aurai, je vous le promets. Qu'est-il encore ? Un discoureur *de omni re scibili :* je discourrai *de quibusdam aliis.* Qu'est-il toujours ? Un éplucheur de langues étrangères : j'en éplucherai aussi. Un improvisateur avec variations et fioritures sur tous les sujets que lui fournissent *livres nouveaulx, livres vieils et anticques :* je tâcherai, à son exemple, de faire, au peu d'esprit que j'aurai, abondamment servir

l'esprit d'autrui. Je me suis toujours imaginé que M. Chasles se servait d'une sorte de machine à composer, quelque chose comme le piano-Delcambre appliqué à la confection des livres : ne me refusant à votre intention aucune dépense — excepté toutefois une dépense d'imagination — je me ferai fabriquer aussi un petit instrument à citations toutes faites. Ce n'est pas malpropre, et les résultats tiennent de la place — chez les libraires et sur les quais.

Si l'on entend par littérateur un homme qui tire de son propre fond des idées neuves ou à qui son imagination suggère de poétiques fictions, M. Chasles n'est pas un littérateur, il n'est qu'un lettré — qui écrit ses Mémoires. C'est déjà quelque chose, sans doute ; mais croyez-vous, Monsieur, que ce soit assez ? Un homme du monde se contenterait de ce rôle et s'en trouverait honoré, assurément ; mais un journaliste a le devoir d'exiger de lui-même et ses lecteurs ont le droit d'exiger de lui un peu plus que cela.

Verbeux plutôt qu'éloquent, M. Philarète Chasles manie cependant la parole avec un certain talent. Il plaît à la jeunesse, dont il a fait brillamment partie, et la jeunesse lui rend en sympathies les bonnes grâces

qu'il en reçoit. C'est un professeur estimable, mais qui a, comme tous les professeurs, le grave tort de l'être partout : il l'est dans le livre comme dans la chaire, et dans le journal comme dans le livre. Ah! Monsieur, s'il faut, pour me régler sur ce parangon, lui ressembler jusque-là, ma foi, j'y renonce!

Car, franchement, si la France ne s'ennuie plus comme au temps où M. de Lamartine l'ennuyait, ce n'est pas la faute des professeurs, que nous retrouvons partout, dans les premiers-Paris, dans les variétés, dans les feuilletons, et jusque sur les scènes de genre. L'enseignement nous envahit de tous côtés, et, sous prétexte de redresser les abus, de châtier les mœurs et de nous rappeler notre rudiment, il chasse de chez nous le sourire et les grâces, l'esprit et la gaieté, Lyœus vainqueur et Vénus décente elle-même.

Et moi je répète avec Frédéric Bérat : Au diable les leçons!

Un de ces déserteurs de l'Université nous disait l'autre jour, en un aveu dépouillé d'artifice — et d'esprit, — qu'un journaliste pouvait aisément se passer de talent, de vivacité, de style et à peu près de tout, et même d'autre chose, pourvu qu'il fût professeur.

Celui-là, sans doute, avait ses raisons pour soutenir semblable thèse ; mais vous, Monsieur, vous, grands Dieux ! comment pouvez-vous déplorer l'absence d'un professeur dans votre rédaction ?

Je le confesse, plus je songe au regret que vous avez exprimé, — et qui, après tout, n'était peut-être que poli, — moins j'en approfondis les causes. Par quoi vous pourrait séduire M. Philarète Chasles ?

Serait-ce par sa quadruple qualité d'universitaire, de candidat obstiné à l'Académie, d'auteur de livres sérieux, — c'est-à-dire peu divertissants, — et de rédacteur au *Journal des Débats ?*

Rédacteur au *Journal des Débats*. Ah ! certes, voilà un beau titre, qui résonne gravement et impose à la foule. Mais vous n'êtes pas de la foule, vous, Monsieur, et vous ne sauriez subir aveuglément les préjugés auxquels elle est soumise. Il est tout naturel que l'éclat du voisinage rehausse un homme et qu'il emprunte une certaine importance personnelle à celle du milieu où il écrit ; mais vous, qui avez voué votre existence au petit journal et en avez assuré le triomphe, vous qui lui devez tout et à qui il doit plus encore, vous ne sauriez, dans un parallèle de la petite

presse et de la grande, donner à celle-ci la supériorité sur celle-là. Vous savez mieux que personne combien un petit journal est difficile à faire, combien d'ingrédients précieux il faut enfermer dans cette boîte de Pandore, combien de talents jeunes et frais il faut user, de plumes fines émousser, de luttes soutenir, de difficultés surmonter, pour gagner la difficile gageure de plaire aux délicats, d'amuser les blasés et de faire rire les honnêtes gens.

Vous avez établi un concours pour faire converger vers vous tous les rayons épars de l'esprit français, sachant très-bien que, directeur d'un grand journal, vous n'auriez pas besoin de la collaboration du public : il s'y fait toujours, à l'heure et à la minute, plus de tartines que les lecteurs n'en peuvent consommer, et je crois qu'au besoin les articles y naîtraient d'eux-mêmes, — comme les vers de la pourriture.

Vous êtes bien convaincu, Monsieur, qu'il est plus aisé d'écrire trois cents lignes sur les houilles, sur les cotons, sur les sécessionnistes, sur l'abolition de l'esclavage ou sur le percement de l'isthme de Darien, que de tourner galamment une Nouvelle à la main? Vous n'avez point remplacé M. Villemot, et je doute

fort que M. Grenier ou M. Dréolle, traîtreusement substitué à M. Monselet, fît bonne figure sur le théâtre du *Figaro*. En revanche, je suis certain qu'après un mois d'une lecture attentive — ce serait dur ! — beaucoup d'abonnés du *Siècle* et du *Pays* arriveraient à doubler très-joliment M. Jourdan et M. Grandguillot.

Permettez-moi, Monsieur, une supposition bouffonne. Imaginez que dans un cauchemar, dans une féerie, dans tout ce que vous trouverez de plus inouï et de plus fou, vous soyez condamné par quelque malin génie à recruter la rédaction entière du *Figaro* dans le personnel des grands journaux parisiens, — exclusivement. Je vois d'ici votre embarras — et votre désolation.

M. Paulin Limayrac vous donnerait de sincères coups de plume — dans l'eau.

Au lieu d'Échos, vous auriez des œufs de canards, — durs, — que s'évertuerait à faire éclore M. Boniface.

M. de Sacy vous ferait du jansénisme, ce qui serait prodigieusement réjouissant, et M. Alloury vous ferait — de l'allourisme.

Je ne sais si, par quelques quatrains guillerets et par quelques pichenettes adroitement distribuées,

M. Camus égaierait la situation ; mais je me figure qu'avec ses filandreux cours, — pas assez courts, — d'économie et de guillauminisme, le jeune et élégant Baudrillard jetterait quelque froideur dans vos colonnes.

M. Guéroult ferait du Saint-Simon, — du dernier, car si c'était de l'ancien, du premier, du seul, vous auriez là un chroniqueur passable ; mais il est probable que M. Guéroult dit le *grand* Saint-Simon en parlant de l'utopiste, comme les bibliophiles osent écrire le *grand* Balzac en parlant de l'épistolier.

Ah ! mon cher directeur, quel drôle de journal vous dirigeriez-là [1] !

M. Labédollière, il est vrai, vous roucoulerait quelques agréables flons flons, en ramenant sur ses tempes une mèche de cheveux rebelle depuis vingt ans, l'in-

[1] Je ne suis pas de l'avis de mon collaborateur, et je crois que je ferais un *Figaro* assez supportable avec MM. Veuillot, Proudhon, Prevost-Paradol, Taine, Sainte-Beuve, Renan, Philarète Chasles, Gautier et John Lemoine. Il est vrai que je serais encore plus sûr de mon affaire si, tout en conservant ma spirituelle et légère artillerie d'à présent, je pouvais, dans chaque numéro, publier à la place d'honneur un article de l'un de ces écrivains.

H. DE V. (Note du *Figaro*.)

surgée! A l'extrait de Portugal et de lavande, M. Mahias ajouterait, pour parfumer la rédaction, le simple extrait de correspondance. M. Gaiffe, le plus Campéador des Cids littéraires, vous consolerait de la perte du rutilant Aubryet, en écrivant que « l'éternité est un grand mouchoir dans lequel éternue l'humanité. » Et tout cela serait peut-être récréatif, — un instant, — pour vos lecteurs.

Mais, hélas! à moins que vous n'inventiez quelque remède ou quelque préservatif contre les éphémérides, M. d'Auriac vous en communiquerait; M. Charles-Louis Chassin, — l'inventeur de Quinet et de la Hongrie, vous inonderait de réclames; M. Havin adresserait des harangues au peuple de Meaux; M. Esparbié, M. Grosselin, M. Gullaud représenteraient chez vous la gaieté française;

Et, — pour de bon cette fois, — M. Philarète Chasles serait votre Junius.

ONZIÈME LETTRE

Je me disposais, Monsieur, à vous envoyer la lettre qui n'a pas paru dans le numéro de mercredi, lorsque j'en ai été empêché le plus fâcheusement du monde par la lecture d'une violente attaque dirigée contre vous, contre vos lecteurs et contre moi, par un journaliste et par un journal qui devraient être tenus à plus de prudence, — sinon à plus de loyauté.

Vous défendre, ainsi que vos lecteurs, Monsieur ? Je me garderais bien d'y songer ; vous vous défendez et vous les défendez trop bien vous-même. Une seule personne m'intéresse vivement en cette occasion, c'est moi, et c'est pour cela que je prends aujourd'hui la

parole pour un fait personnel. Je le veux, et voici pourquoi :

L'attaque, Monsieur, sort du *Siècle*, un journal qui s'est montré récemment trop sensible à la philippique de M. Eugène Pelletan pour s'étonner qu'à mon tour je me montre sensible à l'inconvenante sortie de M. C.-H.-Edmond Desnoyers, dit *de Biéville*.

J'aurais pu, certes, imitant la sainte et légitime fureur de M. Léonor Havin, intenter une action en diffamation à son collaborateur, qui m'accuse devant 70 ou 80,000 abonnés, — c'est-à-dire devant plus d'un million de lecteurs, — d'avoir, par mes Lettres, offensé, *injurié*, *outragé*, DIFFAMÉ. Comme je n'ai pas le bonheur d'être Normand, ainsi que la plupart des rédacteurs du *Siècle*, je n'ai pas l'humeur processive, — et, — n'ayant pas l'humeur processive, je ne ferai pas de procès à M. C.-H.-E.-D. *de Biéville*. — Mais si je ne lui fais pas de procès, je lui ferai autre chose, — qui est une réponse très-nette, très-précise, très-catégorique, très-définitive ; car je n'entends pas laisser passer, sans les relever comme il convient, les insinuations *injurieuses*, *outrageantes*, *offensantes*, *nuisibles* et *diffamatoires* qui lui sont échappées dans

sa *Revue des théâtres* de lundi. D'autant plus que ce sera une occasion d'expliquer très-nettement aussi, à ceux qui feignent de l'ignorer, le rôle que j'ai consenti à jouer depuis tantôt trois mois, — non pas *sans danger*, comme l'écrit si légèrement M. C.-H.-E.-D. *de Biéville*, mais bien à mes risques et périls comme homme et comme écrivain, — et que je continuerai à jouer jusqu'à ce que vos lecteurs et vous, Monsieur, soyez fatigués : alors je me reposerai.

Je ne réclame pas aujourd'hui, je ne réclamerai jamais au nom de ma vanité blessée ; les écrivains qui font ce que je fais ignorent cette défaillance de l'esprit, ils n'ont pas de vanité, — ils n'ont qu'une conscience. M. C.-H.-E.-D. *de Biéville* eût parlé seulement de la platitude de mon style, de mon ignorance des lois de la syntaxe, de mon mépris pour la langue française et de mon goût pour le patois normand ou auvergnat, que je l'eusse très-volontiers laissé dire, — me contentant d'en penser juste autant que lui — de lui-même. Mais il lui plaît de mettre en doute mon honorabilité, et cela ne me plaît pas. « Noblesse oblige : » nom oblige également. Ce n'est pas seulement par dignité personnelle que je réclame, c'est

encore pour sauvegarder, autant qu'il est en moi, la dignité du noble inconnu dont j'ai l'honneur de porter le pseudonyme immaculé.

En vérité, j'ai quelque honte d'avoir à entrer, non pas dans ma justification (je dédaigne de me justifier), mais dans une explication quelconque au sujet du rôle que je me suis imposé : il y a des choses qui, me semble-t-il, devraient s'expliquer d'elles-mêmes. Mais il paraît que mes nombreux détracteurs, faiseurs ou rédacteurs de *Revues*, ont quelque obturation à l'entendement, ou plutôt je les soupçonne fort d'appartenir à la race des « pires sourds, » — ceux qui ne veulent pas entendre. Tant pis pour eux et pour moi, qu'ils condamnent ainsi à me répéter.

Comme je n'ai pas été élevé à la pension tenue par le respectable docteur Pangloss-Prud'homme, dont il appert que M. C.-H.-E.-D. *de Biéville* est un des plus estimables élèves; comme je me refuse à croire que tout est pour le mieux en ce monde, que l'Europe soit un pays de Cocagne, que la France soit une Bétique, que Paris soit une Salente, que la Bourse soit un temple, que toutes les femmes soient chastes, que tous les hommes soient probes, que tous les romanciers

aient du style, que tous les journalistes aient de la conviction, que tous les critiques de théâtre aient de l'esprit, que tous les académiciens aient du génie, j'ai eu un matin la fantaisie d'écrire loyalement, courtoisement, sincèrement, ma pensée sur les mauvaises mœurs et sur les mauvais écrivains, — en regrettant de ne pouvoir l'écrire sur les mauvais citoyens. Simple passant littéraire, aussi inconnu sous mon vrai nom que sous mon nom d'emprunt, plein d'admiration pour les belles œuvres et les grands caractères, plein de dégoût pour les basses œuvres et les turlupins qui les signent, je n'étais gêné ni influencé par aucune coterie, par aucune envie, par aucune ambition ; je n'avais aucune rancune à exercer, aucun rival à écraser, aucun soleil à éteindre : ma fantaisie était le droit qu'a tout honnête homme de dire tout haut, sur les gens et sur les choses, ce que tant d'autres n'osent dire que tout bas, bien bas, — de peur de se mettre mal avec leurs voisins et avec leurs voisines.

Il n'y avait peut-être pas grand mérite à prendre ce rôle, et vous devinez bien, Monsieur, que je n'ai pas encore sollicité la croix pour l'avoir essayé. Mais, quoi qu'en disent les faiseurs de *Revues*, de théâtres ou

de journaux, il y avait quelque courage à l'oser, et je ne crois pas que ceux-là précisément qui me blâment l'eussent eu à ma place. On n'aime ni la vérité, ni les vérités, en France, et, depuis Fontenelle, et même avant lui, tous ceux qui en ont eu la main pleine ont toujours hésité à l'ouvrir. Mon crime est d'avoir eu cette audace — élémentaire : je ne méritais pas la corde pour cela.

Ni la corde, ni les injures de M. C.-H.-E.-D. *de Biéville*, ni celles des vaudevillistes, ni celles de personne. On me reproche d'insulter les morts et les vivants, d'outrager les femmes, de manger les enfants, de scalper les vieillards, — je ne sais plus quoi, ni plus qui encore. Je me brûlerais le poignet si je savais avoir écrit une seule de ces lâchetés-là. Je laisse les enfants à leurs mères et les roses aux rosiers ; j'aime trop la femme pour ne pas respecter les femmes, et si j'en avais outragé une seule involontairement, j'en demanderais pardon à toutes.

Resteraient les griefs des hommes à mon égard.

Ici commence mon étonnement, un étonnement sérieux, puisqu'à voir la furie des attaques dont je suis l'objet, il paraît que j'ai *insulté* (j'emploie le mot con-

sacré, beaucoup de mes contemporains — en me servant d'un pseudonyme pour dire ma pensée sur eux.

Étranges gens, en vérité, que ceux qui m'imputent à mal précisément ce qu'ils devraient m'imputer à bien, — à savoir le masque dont il m'a plu de recouvrir mon visage ! Étranges gens qui ne comprennent pas que je prenne, pour rester inconnu, autant de peine qu'ils en prennent, eux, les vaniteux et les puérils, pour être connus ! Parce que je suis inaccessible aux envahissements d'une sotte gloire, d'une gloire méprisable, d'une gloriole, il ne s'ensuit pas forcément que je ne sois pas un écrivain tout aussi bien qu'eux. Ils ne peuvent écrire que devant le monde, comme parlent les farceurs et les charlatans, — mâcheurs d'air, ceux-ci, comme ils sont mâcheurs de phrases, ceux-là : moi, Monsieur, je ne travaille librement que sous le masque, comme Henri Beyle, qui, pas plus que moi, n'avait le goût de la popularité, — qui, comme moi, cherchait tous les moyens pour dépister les lecteurs, — qui, comme moi, se refusait à l'honneur équivoque d'être étalé aux vitrines des papetiers, d'être montré du doigt par quelque provincial naïf en quête de collections d'autographes et de physionomies littéraires,

enfin de traîner après soi tout le bagage d'un écrivain en tournée, sa pourpre tachée d'encre, sa lyre incommode, son piédestal chancelant. Il est, en petit nombre, des écrivains comme lui et comme moi, Monsieur, (ne vous scandalisez pas plus du rapprochement que je ne m'en scandalise moi-même), qui peuvent dire d'eux-mêmes ce que disait Montesquieu d'une de ses maîtresses : » Elle marche assez bien, mais elle boite sitôt qu'on la regarde. »

Qu'on ne me chicane donc pas là-dessus, — ni sur autre chose de même puérilité. Mon pseudonyme au bas de mes lettres ne prouve pas plus — ni moins — que le nom véritable de M. de Biéville au bas de ce qu'il appelle « ses articles! » Que M. C.-H.-E.-D. *de Biéville,* continue, sous son nom, à faire des comptes-rendus *impartiaux* (une impartialité qui consiste à éreinter les comédies de M. Amédée Rolland, parce que M. Rolland l'a biographié jadis un peu vertement dans le *Diogène*, et à adresser de continuels éloges aux directeurs de théâtre qui jouent ses petites machines !) : je continuerai, moi, sous mon pseudonyme, à être *partial* dans mes appréciations littéraires, c'est-à-dire à applaudir systématiquement toutes les bon-

nes et belles œuvres et à siffler les inepties et les ineptes.

Ah! s'ils m'avaient reproché cela, je l'aurais compris. S'ils me reprochaient ma critique passionnée! Passionnée? Mais je m'honore de la faire ainsi et d'avoir avoué, dès le premier jour, que je ne la ferais pas autrement! Mais pourquoi, mais comment ne veulent-ils pas que j'aie la passion d'un homme indigné, exaspéré, outragé dans son esprit, dans son cœur, dans sa foi, dans sa conscience, par les honteux spectacles que nous offrent à chaque pas dans la vie tous ces coquins et toutes ces coquines, tous ces traîtres et tous ces hypocrites, tous ces faquins et tous ces cuistres pour lesquels le fouet de mes lanières vengeresses n'aura jamais assez de plomb ni assez d'aiguillons? A cette heure où je m'interroge, où je repasse du regard les diverses évolutions de ma course pamphlétaire, je sens l'amertume me venir du cœur à la plume, et je me reproche d'avoir été si tendre quand j'aurais pu être si cruel, d'avoir fouetté des épaules au lieu de les avoir marquées! Si Dieu me prête vie quelque temps encore, je réparerai ces faiblesses indignes d'un écrivain qui a entrepris de

faire la haute police de la république des lettres.

En attendant, Monsieur;

Comme, malgré l'injustice et la violence de son attaque, j'aime à penser que M. de Biéville est un galant homme et qu'il ne fait partie d'aucune des quatre fâcheuses catégories d'individus qui la terminent, j'ai l'honneur de l'avertir que, dès aujourd'hui, deux de mes amis seront à la disposition de deux des siens [1].

[1] Voir la note G à la fin du volume.

DOUZIÈME LETTRE [1]

Savez-vous, Monsieur, à quels monstrueux excès se serait porté Saturne, ce dieu barbare, — mais original, — s'il n'avait eu à mettre sous sa dent sacrée ses propres rejetons? Savez-vous à quelle extrémité fâcheuse en serait venu le vieil Ugolin si, devinant les procédés commodes que M. Edmond About devait employer plus tard avec tant de succès, il ne se fût fait le servile imitateur de l'époux de Rhée? Moi, je suis persuadé que ces vénérables personnages, en une si affreuse pénurie, se seraient dévorés eux-mêmes.

[1] Voir la note H à la fin du volume.

Réduit à la même disette, je vais, plagiaire à mon tour, user, si vous le permettez, du même expédient. N'ayant aujourd'hui aucun confrère à immoler, aucun enfant perdu de la littérature et de l'art à sacrifier sur l'autel de l'Idée et du Goût, je m'offre humblement en holocauste à moi-même. Ma propre plume devient l'instrument de mon propre supplice. Il est, dans la vie, de ces moments où, plein de tristesse — et d'appétit, — on dépasse en férocité les sujets de Sa Majesté araucanienne, les panthères de Java, les Caraïbes des Antilles, et jusqu'aux critiques de profession : Junius soupera donc ce soir de Junius.

Relevant les acrimonieux reproches qui tombent chaque jour des lèvres de ses ennemis et de ses amis aussi ; s'apostrophant à la façon véhémente de ses détracteurs vertueusement indignés — et pour cause :

— « Ah ! le vilain métier — s'écriera-t-il en son auto-éreintement — que celui qui consiste à rabaisser les œuvres, à semondre les auteurs, à verser l'ironie amère dans la coupe où s'abreuvent les amours-propres, à blesser les vanités altières, à couper l'aile aux ambitions, à scalper les Pawnies-Loups féroces ainsi

que les paisibles Delawares de la littérature, à faire de sa plume un scalpel, de son style un stylet ! Ah ! le vilain métier, et combien il est triste, combien dangereux et rebutant !

« Quoi ! faire sa loi unique d'être toujours mécontent des autres, est-ce un moyen de se contenter soi-même ? Trouver tout mauvais, est-ce une jouissance ? Blâmer le mal sans louer le bien, est-ce une vertu ? Ah ! malheureux qui te condamnes, afin de pouvoir en rire, à n'écouter que les imbéciles, à ne regarder que les nains, à ne lire que les sots ! De quels nobles plaisirs, de quelles saines voluptés tu te prives, et que ton sort est peu digne d'envie, si tu ne marches que dans les sentiers où fleurissent l'ortie et le chardon !

« Sais-tu ce que c'est qu'un pamphlétaire ? C'est un homme qui ne voit des choses que leur mauvais côté, des acteurs de la comédie humaine que leurs vices, des institutions sociales que leurs lacunes, des mœurs que leurs imperfections, de M. Champfleury que ses fautes de français, de M. de Lamartine que son manque de gaieté, de M. Legouvé que son manque de tout. C'est un homme funèbre, qui s'acharne après les cadavres des auteurs morts-nés, des poëtes exsangues,

des romanciers en putréfaction, des journalistes crevés de male-rage. Et lui-même, après quelques années de ces fréquentations morbides, il devient plus à plaindre qu'eux, car il est plus coupable, — coupable de n'avoir pas su admirer.

« Et pourtant, l'admiration est si douce, et si facile, et si salutaire ! N'as-tu pas honte de t'interdire l'éloge comme une peste et, tortionnaire volontaire, de repaître ta vue des grimaces que te font les victimes ?

« Prends-y garde ! On commence par la raillerie : on finit par la haine.

« Nul ne vient en ce monde pour s'y nourrir exclusivement de fiel, et, qui sait ? peut-être n'es-tu pas né méchant. Peut-être étais-tu destiné, au contraire, à suivre la carrière sablée de sable fin et parsemée de roses où marchent d'un pas si égal, avec une si heureuse insouciance, les bibliographes indulgents, comme M. Hippolyte Lucas, et les critiques apprivoisés, comme M. Darthenay. Peut-être, au lieu de jouer à l'ogre, aurais-tu plus d'agrément si tu te contentais d'émietter le pain d'épice de la louange dans les journaux où viennent picorer les petits oiseaux de la littérature. La réclame, à ton sens, est une

chose fade, je le sais : mais qu'importe ! Songe donc, mal avisé que tu es, que c'est par elle qu'on se pousse dans le monde et qu'on arrive à tout. Palsambleu ? demande à M. Gustave Claudin. Il te dira que la recette est merveilleuse, et que, pour faire un chemin rapide, il n'est rien de tel comme l'intelligent emploi de la camaraderie : le talent est chose secondaire et dont, à la rigueur, on peut même se passer.

« Ah ! mon pauvre Junius, tu n'es qu'un niais, et tu n'entends rien au grand art d'être heureux ! Tu n'en pourrais pas même faire un livre, comme feu M. Droz, — à qui ce bonheur-là valut celui d'être académicien. Cesse de batailler et jouis tranquillement de l'heure présente. *Carpe diem*, dirait Jules Janin. *Noctem* aussi, ajouterai-je. Ah ! la belle besogne que de fustiger les écrivains sans style, de corriger les romans cacographiques de M. Ponson du Terrail, de souligner à l'encre peu sympathique les phrases de M. Duranty qui feraient rougir Vaugelas, et de donner le fouet aux enfants indisciplinés ou corrompus du journalisme ! Ne vaudrait-il pas mieux cent fois vivre bourgeoisement, pacifiquement, sans souci, sans rancune, sans colères, loin des polémiques bruyantes et

des querelles envenimées, avec de fidèles amis, avec des enfants blonds et roses, avec une compagne spirituelle qui ne serait pas un bas-bleu, — mais qui aurait d'aussi ravissantes épaules que celles de madame Junia ?

« Ou bien, grand imbécile, si, à la vie bien ordonnée de ménage, tu préfères le guilledou des amours buissonnières, qui t'empêche de madrigaliser auprès des Cydalises et de cueillir les fleurettes éphémères qui naissent sous les pas des Grâces d'occasion? Nul n'y saurait trouver à redire. Mais si tu gourmandes les feuilletonnistes sans vergogne dont les inventions sataniques portent le trouble dans les cervelles de vingt ans; mais si, au nom des intérêts les plus sacrés de la société, au nom de l'honneur des familles, tu stigmatises les livres qui rompent tout frein et détruisent toute croyance, quel bénéfice ta campagne contre la littérature sans pudeur te rapportera-t-elle ? Tu passeras aux yeux de tes lecteurs, et, ce qui est plus grave, aux yeux de tes lectrices, pour un homme vertueux, et, par conséquent, pour un être parfaitement ridicule.

« Laisse donc les vertus publiques et privées s'en

aller par lambeaux au souffle délétère de la romancerie moderne. En quoi la santé des autres t'intéresse-t-elle ? Es-tu prêtre ? es-tu médecin ? Laisse le ver du tombeau s'installer commodément dans les consciences mortes : il accomplit sa besogne, et cela ne te regarde pas. Ne prêche point contre le vice, à moins que tu n'en souffres : d'abord, parce que c'est ennuyeux, et ensuite parce que cela ne sert à rien. Pauvre fou ! tu ne referas pas le monde, — heureusement.

« Écris, Junius, écris, si le démon de l'écritoire te possède. Ce n'est pas plus bête, après tout, que d'enseigner l'orthographe en vingt-cinq leçons, de faire de la photographie, et de jouer du cornet à piston. L'essentiel est de gagner des rentes. Parmi ceux qui s'escriment de la plume, quelques-uns en vivent et beaucoup en meurent : plains ces derniers, — mais imite les autres. Or, je te le répète, le meilleur moyen de faire tintinnabuler les louis dans sa bourse, est de te livrer à la culture bien entendue de la réclame. Dore la pilule à autrui pour qu'il te la dore à toi-même : voilà la loi et les prophètes. Au besoin, risque la réclame en ta propre faveur ; et quelle plus belle occasion auras-tu, par exemple, d'annoncer que Dentu

publiera très-prochainement le premier volume des *Lettres de Junius?* Ajoute carrément, en une parenthèse effrontée, qu'elles formeront un (magnifique volume in-18 de 250 à 300 pages, orné du portrait de l'auteur.)

« A l'aide de ce procédé, il n'est pas de petit auteur qui ne se fasse une réputation égale à celle du célèbre M. Gandon, et ne facilite l'écoulement de sa marchandise sur le marché — ou sur la voie publique. Mais il faut cesser d'être Junius le sincère, l'incorruptible, l'impitoyable; il faut ne pas pécher par excès de délicatesse, ne pas reculer devant un éloge donné adroitement à M. Xavier Forneret, — en un mot, n'être pas dégoûté. Si tu suis l'exemple de M. Dupeuty, tu es perdu.

« Chacun te proclamera l'homme le plus spirituel de Paris, quand tu vanteras, en style cliché, l'esprit de chacun. Quel honneur! — sans compter le profit.

« Est-il donc si malaisé d'être impartial? Il suffit de louer également tout le monde, les méchants auteurs et les bons, les grands et les petits. Corneille comme Lasserre, M. Victor Hugo comme M. Vien-

net, M. Théophile Gautier comme M. Gustave Chadeuil (le poëte des *Djinns*), M. Léon Gozlan comme M. Feydeau, M. Louis Veuillot comme M. Louis Jourdan, et Alexandre Dumas comme tout autre gen de lettres. Loue, te dis-je, loue : il t'en restera toujours quelque chose. Et où sera le mal ? Parce que tu auras affirmé courageusement que M. Bonneau est un grand publiciste, M. John Lemoine en aura-t-il moins d'*humour* et de vivacité ? Parce que tu auras rendu hommage, en une flagornerie intéressée, au style pur de M. Jules Lecomte, le talent de M. Monselet en sera-t-il moins diminué ? Du haut en bas de l'échelle littéraire, de Proudhon à M. Pagès du Tarn, distribue les dragées de la flatterie : elles se changeront pour toi en renommée et en argent.

« Entre dans un couvent, dit Hamlet. Moi je te dis mieux : entre dans la peau d'un mouton — à deux têtes, si tu veux, afin d'en conserver une pour le cas où la si séduisante Mme Junia (peinte par elle-même) viendrait à te faire perdre l'autre. »

Permettez-moi, Monsieur, de me répondre à moi-même, ce qui sera une manière de réfuter brièvement le réquisitoire que je viens de paraphraser, et qui,

vingt fois depuis peu de temps, a été fulminé contre Junius présent — mais ignoré.

Ah ! certes, ils en parlent à leur aise, ceux qui m'accusent d'éreinter toujours, d'éreinter quand même. Et que veulent-ils donc que je loue, en ce temps d'appauvrissement intellectuel et de stérilité littéraire ? Moi, incapable de savourer les délices de l'admiration ! Moi, me refusant à proclamer les mérites réels, à m'incliner devant le véritable esprit, le véritable talent, à saluer les gloires pures, à honorer les maîtres ! Mais c'est précisément parce que j'ai la passion des grandes choses que je dédaigne tant les petites : le dégoût dont je me sens soulevé devant certaines compositions infimes ou infâmes, n'est égal qu'au plaisir dont je suis redevable aux auteurs d'œuvres saines et élevées. Vienne un grand poëte, vienne un grand romancier, vienne un grand dramaturge, je serai le premier à tresser les couronnes de lierre et à faire fumer l'encens.

En attendant le Messie littéraire qui ravivera en nous la flamme presque éteinte, souffrez, Monsieur, que je ne sonne point d'éclatantes fanfares en l'honneur des faux écrivains, des faux journalistes, des faux romanciers, des faux critiques d'art et de théâtre,

et des vrais charlatans dont nous sommes infestés.

Admirer ! Mais qui ? mais quoi ? quel livre ? quelle comédie ? quel article de journal même ?

Une année vient de finir : Qu'a-t-elle produit ? Des romans sans observation et sans intérêt, dus la plupart à des échappés de collége, des employés trop riches de loisirs, à des amateurs d'amplifications, — c'est-à-dire, sauf deux ou trois débuts presque heureux, rien qui vaille, rien qui vive. Au théâtre, le grand succès a été — la reprise du *Duc Job*. Est-ce cela qu'il faut admirer ? s'en étonner, à la bonne heure !

La littérature pornographique a eu les honneurs des vitrines pendant cette mémorable année 1861, en compagnie de la littérature prêtrophobe, — et, selon moi, l'une vaut l'autre. Est-ce devant ce fait caractéristique que je dois lâcher la bride à mon enthousiasme ?

Les journaux ne nous ont point manqué, — mais des journaux où l'on trouve soit quelque talent sans jeunesse, soit quelque jeunesse sans talent.

Nulle part l'originalité, nulle part cet éclair d'esprit français qui brille et brûle, nulle part la chaleur des convictions profondes, nulle part la passion.

Les éditeurs entassent des milliers de volumes qu'ils

paient peu et qu'ils ne vendent guère. Je les vois bien, ces volumes ; mais où sont les livres ?

Je ne parle pas, cela s'entend, des récents travaux de Victor Hugo, de George Sand, de Proudhon, de Veuillot et de quelques autres glorieux vétérans dont la haute valeur n'a besoin d'être reconnue et ne peut être contestée par personne.

Mais je dis qu'à moins d'avoir le fétichisme en vérité trop facile, il est impossible de ne pas constater qu'il ne s'est produit depuis longtemps aucun talent nouveau vraiment fort, aucune personnalité douée du robuste tempérament des maîtres.

Les commerçants baissent la tête et se désolent dans les années où ils peuvent s'aborder en disant à l'unisson : « Les affaires ne vont pas !... » Eh bien ! c'est une plus grande tristesse, un plus grand malheur, un plus grand péril encore pour une nation, qu'il y ait des époques de transition où l'intelligence publique se mette en jachères, et où un journaliste se puisse croire le droit et le devoir de dire : « La littérature ne va pas !... »

Si je continue à poursuivre de mes haines vigoureuses les écrivains qui se livrent à des attentats sur la langue française et sur la raison ; si je ne mâche

pas ce que j'ai sur le cœur quand je m'adresse aux débitants de doctrine ridicule et de philosophie vénéneuse à bon marché ; si je m'indigne en voyant la médiocrité orgueilleuse prévaloir et la sottise triompher ; si, à des aspirations plus hautes, je substitue momentanément le besoin d'appliquer quelques moxas aux croquants de la haute et basse presse ; si, enfin, je fais cette vilaine besogne qui a nom l'éreintement, ce n'est point mon goût qui m'y pousse : c'est la loi fatale des réactions vengeresses. Qu'on cesse donc de m'adresser des reproches qui vont plus haut que moi ; car, si la critique, incapable de capituler avec sa conscience, a tant d'occasions d'être sévère et même rigoureuse, c'est la faute des temps, non la mienne.

Étrange époque, du reste, que celle-ci : les comètes ne se font pas annoncer, — un homme seul conquiert un royaume, — le cratère du Vésuve vomit des torrents de lave, — les Amériques se ruent l'une sur l'autre,

Et M. Belmontet se présente à l'Académie !

NOTES

NOTES

A

La première lettre de Junius était accompagnée d'une lettre *confidentielle*, qui, à cause de cela, ne devait pas être publiée. Mais il paraît qu'au *Figaro* ce sont ces lettres-là, précisément, qu'on publie, — par malignité.

Voici donc la petite lettre qui escortait la grande :

« Mardi, 29 octobre 1861.

« MONSIEUR,

« Vous trouverez ce matin, dans la boîte du *Figaro*, une longue lettre qui vous intéressera certainement, — que vous la jugiez bonne ou mauvaise à insérer.

« Si vous ne la publiez pas, elle vous donnera peut-être (à vous ou à quelqu'un de vos collaborateurs) l'idée d'en

publier d'autres sous son pseudonyme célèbre, et, dans ce cas, je serai heureux d'avoir attaché le grelot.

« Si vous la publiez, ce sera un acquiescement tacite à ma collaboration, et je vous adresserai tous les quinze jours une de ses sœurs, chargée de continuer son petit commerce. Quand vous n'en voudrez plus, je le verrai bien.

« Raisonnant dans l'hypothèse la plus flatteuse pour mon amour-propre (et la plus vraie quant à votre goût littéraire), je vous prie de vouloir bien donner à votre caissier les ordres nécessaires pour que le prix de ma *copie* soit remis au commissionnaire mâle ou femelle que j'enverrai à cet effet. Gentilhomme français, j'eusse volontiers combattu pour le roi de France, au temps où la France avait des rois et où les rois avaient des gentilshommes; mais il me serait désagréable de travailler pour le roi de Prusse, — surtout en ce moment, où nous ignorons tous s'il est pour ou contre nous. Je n'ai pas de famille à nourrir, soyez tranquille, Monsieur, et je ne vous importunerai jamais par mes demandes d'*avances;* mais j'ai à entretenir une maîtresse qui a des dents à dévorer l'héritage de mes ancêtres (si je n'avais pour ancêtre le *Duc Job*) : elle menace de me coûter bientôt les yeux de la tête; et, comme je ne tiens pas à être aveugle avant l'âge légal, je ne serais pas fâché de vous savoir de moitié — ou de quart — avec moi dans l'entretien de cette adorable criminelle.

« Il est bien entendu, n'est-ce pas, Monsieur, que vous ne chercherez pas à corrompre mes ambassadeurs ou mes ambassadrices : cela vous serait trop facile. C'est votre discrétion qui me répond de la leur.

« Il est bien entendu aussi qu'en cas de procès — ou *affaire* quelconque, mais *sérieuse* — vous trouverez et l'on trouvera un homme en chair et en os derrière ce bonhomme de paille; mais seulement dans une *affaire sérieuse*, j'insiste là-dessus : à cette condition seulement, j'ôterai mon masque pour montrer mon visage.

« JUNIUS. »

TAYLOR INST. OXFORD

B

A la suite de cette première lettre, le rédacteur en chef du *Figaro* daignait donner son adhésion en ces termes :

« J'accepte l'offre que me fait le nouveau *Junius*, et je m'engage à ne corrompre aucun des messagers, mâles ou femelles, qui m'apporteront ses mystérieuses lettres. Je respecterai scrupuleusement son anonyme, mais je dois lui rappeler que l'incognito lui impose une grande réserve et beaucoup de modération.

« Non pas que mon correspondant masqué doive, selon moi, s'abstenir d'agression : je me garderais bien de le lui demander, tant je le crois un gaillard décidé à manier vigoureusement la plume de guerre. Mais je l'engage à éviter toute attaque qui aurait d'autres résultats que les représailles de la polémique écrite ou parlée.

« M. Fiorentino me disait un jour :

« — Quand je suis sur le point d'*éreinter* quelqu'un, je lu

tire d'abord très-respectueusement mon chapeau et je suis avec lui d'une politesse excessive : je n'oublie pas que sur le terrain les adversaires commencent par se saluer courtoisement.

« M. Fiorentino a raison.

« La préface des nouvelles lettres de *Junius* est pleine d'alléchantes promesses pour les gourmets littéraires, et en même temps pour le gros public qui, sans être plus lettré que moi, aime la verdeur, la saveur et la rondeur. Si j'en juge par le style franc et français de ce premier article, l'auteur a le cœur bien placé ; et quand il déclare qu'il n'hésiterait pas à se présenter, en cas de provocation, je le crois sur parole. Tant d'esprit et de chaleur ne peuvent mentir.

« Si je croyais qu'il en fût autrement, peut-être reculerais-je devant les conséquences possibles d'une publication si anormale. Les procès ne sont pas ce que j'aime, et si les duels ne sont pas extrêmement agréables, quand on se bat pour son propre compte, en revanche je les trouve très-fastidieux quand on tire l'épée pour le compte d'autrui.

« Je suis donc persuadé que l'écrivain qui se présente aujourd'hui aux lecteurs du *Figaro* apportera dans sa distribution de bois vert toute la prudence compatible avec cette sorte d'opération. A ces conditions, je lui promets de ne lui pas retrancher une seule ligne. Je n'atténuerai aucun de ses éreintements, dussé-je en être victime moi-même ; je préférerais pourtant que les victimes fussent mes gendres Jouvin et Bourdin.

« Qu'on ne me charge donc pas de malédictions nouvelles

à cause des horions que va partager entre mes amis et mes ennemis mon énigmatique collaborateur. Je déclare que je ne le connais pas, que personne au *Figaro* ne le connaît. On ne manquera pas de dire que je cherche à piquer la curiosité publique et que Junius n'est pas plus un mystère pour moi que ne le fut *Jacques Reynaud*. Je n'ai qu'une chose à répondre : Je ne connais pas *Junius*, et s'il faut, pour persuader mes lecteurs, employer une formule solennelle, dont je n'ai jamais usé légèrement :

« — J'EN DONNE MA PAROLE D'HONNEUR !

« H. DE VILLEMESSANT. »

C

Le *Figaro* du 3 novembre publiait dans ses *Paris au jour le jour* la lettre suivante :

« Mon cher Junius,

« Quoique je n'aie pas encore l'honneur très-désiré de vous connaître, je vous qualifie de cher, parce que j'ai l'intention de vous payer royalement votre prose étoilée. Votre lettre destinée à la publicité, et, naturellement, votre lettre confidentielle, ont paru ce matin dans le *Figaro*. — Vous avez dû vous empresser de les y chercher et de les y relire, malgré l'orgueilleuse modestie qu'accuse votre amour de l'anonyme. Il n'est bruit aujourd'hui que de vous et de votre hardie tentative : votre nom, pardon, votre pseudonyme, est dans toutes les bouches et la cherté des cotons elle-même a perdu de son intérêt. Vous êtes le lion du moment, un lion d'autant plus séduisant qu'on ne le connaît

ni ne le voit de près — comme la plupart des lions, du reste. L'écho de tout ce tapage est-il arrivé jusqu'en votre antre? Votre profonde retraite — qui pourrait bien n'être que le café Riche — en a-t-elle répercuté la flatteuse harmonie? Faisiez-vous partie — et je le soupçonne fort — de la galerie fiévreusement livrée à la passion des hypothèses? Avez-vous ri, ou souri, ou — qui sait? — gémi secrètement dans votre barbe — en avez-vous? — des suppositions plus ou moins saugrenues que vous avez soulevées?

« Franchement, et je prends à vous le conter un plaisir extrême, je déclare que depuis longtemps je n'avais assisté à plus amusante fête : votre lettre a eu un succès énorme, succès d'esprit, succès de style, succès de curiosité.

« Je suis à peu près certain que vous ne preniez point part à un déjeuner chez Grossetête, où se trouvaient réunis ce matin quelques écrivains, fins gourmets en matière d'art culinaire et de cuisine littéraire. Laissez-moi, mon cher X..., vous sténographier, ou plutôt, pour employer avec justesse une expression fausse, vous photographier la conversation vive et très-animée dont les convives fournissaient la sauce tandis que vous fournissiez le poisson. Je ne nommerai pas les interlocuteurs, pour ne pas blesser leur modestie, vertu qui devient à la mode parmi les gens de lettres — depuis hier. — Écoutez.

« — Cette lettre est assurément de M. Veuillot : je ne comprends pas qu'on ne l'ait pas reconnu à première lecture.

« — Allons donc! Jamais M. Veuillot, catholique d'une

austérité sincère, n'aurait décidé sa plume à tracer les neuf lettres de ce gros mot profane : *maîtresse*.... Et d'ailleurs, il n'aurait point parlé de duel, non pas que le cœur lui manque, — il a fait ses preuves, — mais il n'a pas besoin de menacer préalablement des gens qu'il a tant de fois terrassés.

« — Vous êtes étonnant, mon cher, et vraiment pas fort; vous n'avez pas vu que le pseudonyme de Junius est un loup de velours — avec griffe — sous lequel About dissimule, assez mal d'ailleurs, sa malice féline? Si c'est le style de quelqu'un, c'est le sien.

« — Assurément, a répondu un autre, About a plus d'esprit qu'il n'en faut pour écrire une lettre spirituelle ; mais je ne crois pas qu'il ait le caractère assez bien fait pour rentrer au *Figaro* par un escalier derobé.

« — A moins pourtant, fis-je observer, que, connaissant mon goût pour le mystère et les fortes épices, il n'espère m'entraîner sur une pente dangereusement glissante, et, de cette manière, faire supprimer le *Figaro*...

« — Parbleu! — vous vous donnez une peine de chien — d'aveugle — pour deviner un secret qui me paraît être celui de Polichinelle. Vous avez affaire à un batailleur audacieux et chevaleresque, orgueilleux et spirituel, qui jette le gant avec une crânerie charmante et un pittoresque d'expression qui sont une signature, et vous n'avez pas encore nommé Barbey d'Aurevilly!

« — Erreur, mon bon. D'Aurevilly a bien aussi la plume au toquet et le poing sur la hanche; mais il a les adjectifs plus soleillants. Et puis, il n'a pas de maîtresse.

« — Eh bien! le Junius, c'est Proudhon.

« — Est-ce que l'ancien rédacteur du *Peuple* rédigerait quoique ce fût chez l'homme de la *Chronique de France* et du *Lampion?*

« — J'ai trouvé la piste. Il y a dans cette grande diablesse de lettre une phrase significative : « Je vous dirai bien bas ce que vous répéterez bien haut. » Je dis significative, parce que je possède une lettre des Goncourt dans laquelle je vous la montrerai, si vous voulez, textuellement.

« — Les Goncourt sont plus régence.

« — Alors, c'est de Prévost-Paradol!

« — Il est plus dix-septième siècle.

« — C'est de Taine?

« — Il est plus palingénésique.

« — Ne croyez-vous pas voir poindre l'oreille de Sarcey?

« — Quelle plaisanterie! Sarcey a bien les oreilles de la chose, mais le style!...

« — Assez de conjectures : l'important n'est pas de savoir de qui est cette première lettre, mais bien ce que seront les suivantes. C'est une promesse, une promesse brillante, d'accord, mais Junius la tiendra-t-il? Vous verrez!

« — Moi, j'augure bien de ce commencement, et je compterais sur le Junius, si je n'étais sûr que Villemessant lui enlèvera ce qu'il aura de trop agressif. Les choses dangereuses seraient certainement les plus amusantes sous la plume de ce pourfendeur en domino. Après suppressions, que restera-t-il dans ces lettres? Des généra-

lités ternes ou des personnalités anodines. Je parie vingt-cinq louis que les lettres de Junius ne paraîtront plus dans un mois?

« — Vingt-cinq louis? C'est tenu. »

« Vous voilà au courant, mon cher Junius, des propos très-divers qui se tiennent sur votre compte.

« Maintenant, laissez-moi, avant de vous passer la plume, vous faire une recommandation dont vous ferez, j'en suis sûr, votre profit — et le mien.

« Nous n'avons pas le droit de parler politique, il nous est interdit même de la côtoyer. N'y touchez sous aucun prétexte. Comme disait le bon curé à l'enfant qui voulait chiffonner son surplis : « Ne touche pas, mon petit, ne touche pas, c'est du *caca*. » Si par imprudence vous faisiez dérailler le *Figaro*, savez-vous sur qui s'arrêteraient les soupçons, fort égarés à l'heure qu'il est? Sur Jud lui-même; Jud, Judius, Junius, voyez donc!

« A la semaine prochaine, mon cher Sphinx, car je compte sur vos envois hebdomadaires.

« J'attendrai avec impatience vos vertes épîtres chaque lundi matin.

« Agréez, etc.

« H. DE VILLEMESSANT. »

D

Mis en demeure d'envoyer tous les huit jours une Lettre que je ne voulais envoyer que tous les quinze jours, et même tous les mois, je dus m'exécuter, quoique avec répugnance, parce qu'il me semblait que c'était me laisser étrangler entre deux portes et entre plusieurs articles. En effet, le 7 novembre, ma deuxième Lettre paraissait, en compagnie de quatre autres, commandées par M. de Villemessant à quelques-uns de ses collaborateurs.

Je donne ici ces quatre Lettres, qui ont leur signification. J'en ignorais les auteurs; mais il me fut aisé de les deviner, et de deviner juste, ainsi qu'on le verra à la Lettre troisième.

« En ouvrant ce matin la boîte du *Figaro*, j'y ai trouvé cinq lettres signées Junius, toutes de l'écriture uniforme

des calligraphes à tant la page. Mon embarras était grand. J'ai pensé alors au jugement de Sancho dans l'île de Barataria. Des noisettes ayant été saisies, parmi lesquelles il s'en rencontre de mauvaises, il les distribua toutes aux enfants en disant qu'ils sauront bien reconnaître les bonnes. J'en fais autant pour les Lettres de Junius, et je laisse aux lecteurs le soin de distinguer la meilleure. Moi, je sais bien quelle est la mauvaise ; mais, quoi qu'il en soit, j'ai voulu rester impartial jusqu'à la fin. On a mis dans un chapeau cinq numéros, et c'est dans l'ordre indiqué par le sort que sont publiés les articles de mes correspondants anonymes.

« Il va sans dire que je n'épouse aucune des opinions soutenues et des personnalités risquées dans cette intrigue épistolaire.

« Cette course à la plume se faisant dans des conditions analogues à celles des steeple-chases, nous avons donné à chacun des coureurs une couleur particulière. De cette façon, le public pourra les désigner plus commodément et déclarer lui-même ceux de ces *gentlemen-riders* qui seront forcés de troquer leur casaque contre une *veste*.

« H. DE VILLEMESSANT. »

I

CASAQUE ORANGE

« Monsieur,

« Faire un second préambule, ce serait vous prendre pour dupe ou vouloir abuser de la patience de mes lecteurs. L'une et l'autre de ces intentions sont également loin de mon esprit. J'ai même à cœur d'entrer sur-le-champ en matière, afin de prouver aux railleurs que je ne suis ni un gentilhomme gascon, ni un fanfaron de plume.

« Fanfaron de plume! — C'est ce journaliste, haut comme une canne, à qui la spéculation tend tour à tour trois journaux, comme Léotard père tendait trois trapèzes à son fils, et qui, franchissant en trois bonds *la Patrie*, *le Pays* et *le Constitutionnel*, s'imagine qu'il vient de donner à ses contemporains le spectacle le plus brillant et le plus moral.

« Fanfaron de plume! — C'est ce ramasseur de faits divers anti-religieux, dans une feuille moitié chair et moitié poisson, écrivain improvisé ou plutôt échappé du double fond d'une tabatière Touquet, qui met sa gloire à découvrir dans un département lointain un curé en défaut ou une *sœur* non autorisée, mangeur de soutanes dont le style nous reporte aux *Victimes cloîtrées*, et qui, prenant le

Saint-Siége pour un fauteuil, caresse l'espoir triomphant de le brûler en place publique comme un simple trône!

« Fanfaron de plume! — C'est ce romancier, encore juvénile, qui recommence Alexandre Dumas et Eugène Sue à l'usage de messieurs les concierges, vrai vicomte, mais faux bon enfant, qui, devant ses confrères, affecte de faire bon marché de sa *littérature*, et qui place son portrait sur la couverture d'un recueil destiné exclusivement à la reproduction de ses œuvres.

« Fanfaron de plume! — C'est ce chroniqueur frétillant qui veut raser le Louvre, parce que le Louvre a refusé d'acheter ses Titiens; qui veut faire destituer le maire de sa commune, parce que le maire de sa commune ne l'a pas salué assez bas.

« Fanfaron de plume! — C'est ce critique de théâtres, venu du fond de sa province montagneuse, qui prétend *mordicus* inventer une demoiselle Cornélie à la Comédie-Française, par la raison que Jules Janin a, dans le temps, inventé une demoiselle Rachel.

« Voilà les fanfarons de plume! Il y en a bien d'autres encore, que le temps et les circonstances amèneront à poser devant moi.

« L'événement important de la semaine a été la rentrée des Cours et des Tribunaux, précédée de la traditionnelle messe du Saint-Esprit, dite dans la Sainte-Chapelle par le cardinal Morlot. La messe du Saint-Esprit est une de ces pieuses coutumes et un de ces nobles symboles qui font sourire de pitié les libres penseurs. Ils n'ont pas de messes, eux : ils n'ont que des banquets. Ils s'en voudraient de

monter, tête nue, cet escalier de la Sainte-Chapelle qui rappelle tant de siècles de foi. L'escalier de Lemardelay, à la bonne heure! c'est un temple, celui-là, tel qu'il convient à une époque de raison. On y va les mains dans ses poches, le front couvert, en véritable homme libre, qui sent ce qu'il vaut et qui a secoué les dernières entraves de l'éducation et du fanatisme. Ne voyez-vous donc pas, à les entendre, que cette messe du Saint-Esprit est un reste de barbarie, que ces robes rouges et ces robes noires ondulant sur le pavé d'une grande cité ont perdu toute signification et n'ont d'autre valeur que celle d'un pittoresque anachronisme? Ainsi pense l'agréable nichée des sceptiques. Moi, cependant, qui suis un homme de liberté autant que qui que ce soit, et précisément parce que je suis un homme de liberté, je ne sais pas de tableau plus imposant que la justice humaine s'inclinant devant l'idée divine, et demandant à la prière ces vives clartés intérieures qui sont la sauvegarde de la moralité d'une nation.

« Ah! combien de gens et d'institutions auraient besoin de temps en temps d'une bonne messe du Saint-Esprit pour les rappeler au sentiment de la dignité et de la sincérité! Une bonne messe du Saint-Esprit à la Société des gens de lettres après chaque renouvellement de son comité! Une bonne messe du Saint-Esprit aux peintres avant chaque exposition! Une bonne messe du Saint-Esprit aux agents de change avant la reprise des affaires!

« Je viens de rencontrer sur le boulevard M. Charles Hugo, le fils aîné de l'auteur des *Misérables*, un des jolis garçons d'il y a dix ans, un des beaux hommes d'aujour-

d'hui, mais un peu à la façon du *bel Adolphe* de Gavarni. M. Charles Hugo a poussé à la graisse. Il a poussé aussi au pessimisme, j'entends au pessimisme littéraire. J'ai causé avec lui pendant une demi-heure environ; il m'a eu l'air de prendre le contre-pied du rôle d'Épiménide; tout lui semblait à la place où il l'avait laissé la veille : M. Sainte-Beuve au *Constitutionnel*, M. Auber à l'Opéra-Comique, mademoiselle Ozy en loge découverte, M. Arsène Houssaye à l'Hôtel des Ventes et *les Puritains de Paris* dans le feuilleton de *la Presse*. Pour mieux dire, il trouve que le temps s'est arrêté durant son absence. Il cherche nos romanciers et nos poëtes, et il avoue qu'il ne les voit pas. La myopie s'est ajoutée à l'embonpoint.

« Je viens de rencontrer également le dernier joueur de Bade, rendu à la vie normale par la fermeture du 31 octobre. L'avare Achéron a laissé échapper sa proie au terme convenu; mais la proie ne voulait pas s'en aller et se cramponnait désespérément au tapis vert, comme le Pauvre Jacques à son piano. Il voulait mettre encore, le dernier joueur, sur le *bon petit quatorze*, qui n'avait passé que deux fois dans la journée; sur le *cinq*, qui avait des chances, et puis sur les *douze* du milieu, et sur le *vingt-neuf*, et sur le *trente-six*, pour l'acquit de sa conscience, et sur la rouge, qui sentait la série. Il a fallu que les croupiers, aidés de M. Tempié, le poussassent doucement vers la porte. Il est parti, égaré, les bras inertes. Les demoiselles Marx l'ont regardé passer avec compassion.

« Le soir, à l'heure des étoiles, M. Benazet entendit sous son balcon une voix éplorée qui répétait la ballade sui-

vante, sur des motifs allemands : « Barbare, — rends-moi « mes émotions, — rends-moi le trente et quarante. — Je « ne vis plus, je n'existe plus au monde; vide est mon « cerveau, vides sont mes veines. — Jette-moi, par des- « sus ton balcon sculpté, la clef de la maison de Conversa- « tion, — la clef du paradis, vraiment. — J'irai l'ouvrir « sans bruit, à minuit, avec quelques amis à moi, — silen- « cieux comme des fantômes. — Nous n'avons besoin ni « de lustres ni de cristaux étincelants; — un rayon de « lune nous suffira, — un rayon de lune, pas davantage, « — pour éclairer notre mise. — Nos paroles ne franchi- « ront pas la table; nous susurrerons plutôt que nous di- « rons : *Faites votre jeu* et *Rien ne va plus.* — On ne jouera « que des billets de banque, qui rendent un son étouffé. « — Et, aux premières clartés de l'aube, nous aurons dis- « paru avec les willis, les elfes et les kobolds, — je te le « jure! — Jette-moi donc ta clef par dessus ton balcon « sculpté!... »

« On ne dit pas si M. Benazet céda au chant du pauvre joueur, mais le lendemain on trouva des touffes d'herbe arrachées dans le jardin de la villa.

« Toutes les rentrées sont donc effectuées : rentrée des avocats, rentrée des collégiens, rentrée des joueurs, rentrée des comédiens. A lui seul, le Théâtre-Français en a eu pour un long mois à annoncer chaque jour sur son affiche le retour de celui-ci et de celle-là. Que de têtes de bétail il aurait fallu tuer pour fêter tous ces enfants et tous ces vieillards prodigues! Pontoise n'y aurait pas suffi. La troupe du Théâtre-Français (Gil-Blas dirait : la compagnie)

à le personnel le plus nombreux et le plus varié de Paris. Un de mes amis, qui possède sur le bout du doigt son dix-huitième siècle, et qui en ressuscite avec bonheur les ingénieuses formules, — ce n'est pas M. Gustave Desnoires-terres, oh! non, — me communique un tableau de la Comédie-Française, qu'il a dressé à l'imitation d'une pièce fameuse qui courut toutes les ruelles en 1779, et qui arriva même jusqu'à Londres, où elle eut l'honneur de préoccuper un instant l'impénétrable Junius.

« Mon ami a divisé en deux escadres les flottes combinées de la rue Richelieu.

VAISSEAUX

VAISSEAUX	CAPITAINES	NOTES
Le *Nasillard*	Samson	Excellent vaisseau, qui tiendra longtemps la mer.
La *Foudre*	Beauvallet	Batterie à toute épreuve.
Le *Notaire*	Régnier	Louvoie supérieurement.
Le *Dogmatique*	Provost	Vaisseau-École.
Le *Bouillant*	Delaunay	File dix-huit nœuds à l'heure.
Le *Rébarbatif*	Monrose	Plus de solidité que d'apparence.
Le *Mélancolique*	Geffroy	Lent à la marche, mais sûr.
Le *Capricieux*	Got	Fin voilier, mâture élégante.
Le *Joli*	Leroux	Cordages en soie, gouvernail en bois odoriférant.
L'*Amoureux*	Bressant	Bâtiment sujet à ployer.
L'*Indécis*	Maillard	Manque de lest.
Le *Majestueux*	Maubant	Massif de forme, mais porte bien la voile latine.

FRÉGATES

FRÉGATES	CAPITAINES	NOTES
La *Précieuse*	Arnould-Plessy	Bâtiment de première classe. Spécialité de voyages au long cours.
La *Redoutable*	Augustine Brohan	Incomparable pour donner la chasse.
L'*Éclatante*	Madeleine Brohan	Port magnifique.
La *Dédaigneuse*	Nathalie	Allure certaine et rapide.
La *Favorite*	Judith	Surnom donné par M. Edonard Thierry.
Le *Bucentaure*	Émilie Guyon	Bâtiment d'apparat.
La *Touchante*	Delphine Fix	Renommée pour ses heureuses traversées.
La *Pétulante*	Figeac	Toutes voiles dehors.
La *Poupée*	Emilie Dubois	Frégate miniature, destinée au lac du bois de Boulogne.
Belle Hollandaise	Devoyod	Prise dans les glaces.
La *Candide*	Édile Riquier	Bâtiment sans boussole.

« Mon ami m'en voudra, sans doute ; mais je n'ai pu m'empêcher de faire dans son article le Villemessant, c'est-à-dire de rogner, d'amputer, d'écarter quelques noms. O contagion du despotisme !

« Rentrons dans l'actualité.

« Le capitaine d'Arpentigny est mort, il y a peu de jours. Je compte vous dire tout à l'heure ce que c'était que le capitaine d'Arpentigny.

« En attendant, — et je ne m'éloigne pas autant de mon sujet que vous pourriez le croire, — laissez-moi, Monsieur,

vous dénoncer une nouvelle secte, celle des *tâteurs de mains*. Paris est tout entier à la chiromancie, comme il était tout entier, il y a quelque temps, aux autographes des esprits frappeurs, aux gigues des tables tournantes, à la baguette du sorcier Edmond. Paris est plus superstitieux qu'un paysan de Landivisiau ou de Saint-Pol-de-Léon ; il lui faut à toutes les époques une mode qui participe du mystère, un jeu qui soit un effroi. Le jeu d'aujourd'hui est trouvé. Je ne puis me déganter quelque part sans qu'aussitôt quelqu'un ne me dise : « Ah ! vous avez l'esprit d'or-
« dre... le besoin de mouvement physique... la résolution.
« — Qu'est-ce qui vous fait supposer cela, Monsieur ? —
« Vos doigts spatulés et les nœuds de vos phalanges. »
Puis ma main est saisie, tournée, retournée, écartée, pliée; un groupe se forme autour de moi. Ce n'est que demi-mal lorsque je n'entends que des révélations de la nature suivante : « Main sèche, indice d'une intelligence relative...
« amour sans tendresse, manque d'idéalisme... » Mais la rougeur me monte au front lorsque le *tâteur*, poursuivant son examen à haute voix, ajoute : « Rameaux à la base du
« pouce : plaisirs bizarres... ligne de tête pâle et brisée :
« avarice et mauvaise foi... perversité aveugle... disposition
« à la folie. » Heureux encore si le bourreau ne couronne pas son horoscope par une phrase du goût de celle-ci :
« Votre ligne de vie s'arrête brusquement... vers quarante
« ou quarante-cinq ans. »

« Cette détestable manie, — ou cette science atroce, — a été remise en faveur par les deux hommes les plus doux de notre époque. Le premier était ce capitaine d'Arpenti-

gny, dont je viens d'annoncer la mort. Le capitaine d'Arpentigny, qui n'avait extérieurement rien de militaire, était un personnage long, mince, sur le retour, ayant conservé de beaux cheveux blonds en rouleau, qui n'avaient que le tort de ressembler à une perruque, le sourire aimable, le parler discret, toujours une badine à la main. M. d'Arpentigny a été un des derniers amis d'Alfred de Musset, alors que celui-ci ne connaissait plus du monde que le café de la Régence, et l'on se sent reconnaissant pour le pauvre poëte de cette amitié constante et délicate. Je ne me rappelle plus la date à laquelle parut *la Science de la main*, par le capitaine d'Arpentigny; mais je sais que le livre fut très-goûté et chaudement recommandé au public — par le colonel Barbey d'Aurevilly.

« Le second vulgarisateur de la chiromancie est ce peintre, ce touriste, ce tireur, cet écrivain, cet homme en cinq ou six personnes, ce charmant garçon qui règle tous les combats... sur les scènes de boulevard, ce Desbarrolles alerte, cordial, bienveillant. Desbarrolles, un matin (qui se serait attendu à cette nouvelle transformation ?) s'est avisé de compléter l'ouvrage de M. d'Arpentigny et de le pousser vers le fin fond de la Kabbale. A présent, grâce à lui, la main n'a plus de mystères; elle est même devenue terriblement indiscrète et loquace; elle livre ses secrets au premier venu, et quels secrets! Jugez-en :

« La ligne de tête arrêtée au bout par un trait perpendi-
« culaire, c'est blessure à la tête ou à la gorge.

« Une double ligne de tête, coupée à l'extrémité, c'est
« la mort sur l'échafaud.

« Cercles sur la ligne de vie, occasions de meurtres.

« Un rond sur la ligne de vie, perte d'un œil.

« Deux ronds sur la ligne de vie, perte de deux yeux. »

« Ah çà! et trois ronds?

« Dieu vous garde, Monsieur, des *tâteurs de mains*, et qu'il en préserve aussi mes déjà chères lectrices! Je frémis toutes les fois que je vois abandonnés à ces étreintes odieuses cinq petits doigts blancs et tremblants. « Les pa- « tineurs sont gens insupportables, » disait une grande dame à Voiture, qui lui serrait trop vivement les mains, et encore Voiture n'avait-il aucune prétention à la chiromancie, non plus qu'à la chirognomonie, — quels mots, juste ciel! — Révéler la vérité à une jolie femme et lui dévoiler un coin de son avenir, voilà, si Junius que je sois, une idée anti-galante, qui ne me viendrait jamais.

« Vous m'avez défendu de parler politique, Monsieur, et vous avez bien fait, car la plume me démange au sujet de certaines polémiques, qui, pour l'outrance des personnalités et la coloration des épithètes, dépassent certainement tout ce que le petit journalisme a pu produire de plus complet en ce genre. Mais est-ce parler politique que de me contenter de reproduire à ce propos un alinéa des anciennes *Guêpes* : « Moins il y a de différence entre les « sectes, plus elle se haissent; un huguenot haïssait plus « un catholique, et un catholique un huguenot, au temps « des guerres de religion, que tous les deux ne haïssaient « un Turc ou un Juif. »

« Le *Public-Advertiser*, ainsi que tous les journaux d'autrefois, avait l'habitude de clore chacun de ses numéros

par une énigme ou un logogriphe. J'imiterai en cela, comme en beaucoup d'autres choses, le *Public-Advertiser*, et je terminerai cette seconde épître en jetant sous les pieds de mes lecteurs, en matière de pois fulminants, une poignée d'énigmes parisiennes, de petits problèmes qui pourront exercer leur sagacité.

« Pourquoi ne voit-on chez aucun photographe le portrait du docteur Louis Véron?

« Pourquoi M. d'Ennery ne fait-il point et ne fera-t-il jamais de rôle pour M. Mélingue?

« Pourquoi M. Charles Edmond aime-t-il tant à vanter le style de M. Alfred Darimon?

« Pourquoi M. Scudo n'a-t-il rien composé depuis le *Fil de la Vierge?*

« Pourquoi M. Boniface-Desmaret se ferait-il couper le petit doigt plutôt que d'écrire une ligne contre M. Benazet?

« Pourquoi M. Albert Monnier n'*est*-il plus des pièces de M. Édouard Martin?

« Pourquoi M. Sarcey poursuit-il de sa plume mademoiselle Rose Deschamps?

Enfin, et pour finir par un trait de satire,

« Pourquoi n'est il venu à personne l'idée d'attribuer ces nouvelles *Lettres de Junius* à Philibert Audebrand?

« Agréez, Monsieur, mes civilités empressées.

« JUNIUS. »

II

CASAQUE VERTE

« Puisque Dieu a livré le monde aux disputes, vous agissez sagement, Monsieur, en ouvrant toutes grandes les portes de votre journal à la contradiction. Dans un temps où l'on a trouvé moyen de tout faire, il faut qu'il y ait moyen de tout dire : c'est bon, c'est équitable, c'est nécessaire, et cela soulage le cœur.

« Je ne flagellerai pas encore aujourd'hui les Mascarille et les Vautrin de la littérature, ainsi que je l'avais promis dans ma première lettre : vous me prenez au dépourvu, et j'ajourne à la semaine prochaine la revue des personnages risibles et des masques sérieux. Pour cette fois, je ne m'attaquerai qu'à une horde de pygmées qui ne m'ont rien fait, car je suis étranger aux coteries, mais dont la démoralisatrice propagande m'indigne et m'écœure.

« J'userai donc de ce droit de libre discussion auquel vous donnez asile, pour exprimer nettement mon opinion sur une chose trop excusée et sur un homme trop vanté, sur la bohême et sur Henry Mürger. Question vive et passionnante qui, chez vous et ailleurs, a soulevé bien des orages, mais sur laquelle, malgré tant de fougueux réqui-

sitoires et d'ardentes répliques, je crois que tout n'a pas été dit.

« On va se récrier, je le sais, et — permettez-moi la familiarité d'une expression usitée dans la petite presse, — j'entends d'ici les *rengaînes* auxquelles ma franchise va, pour la millième fois, servir de prétexte. L'autre jour encore, un des voltigeurs de votre jeune garde disait vertement son fait à Voltaire à cause de son fameux aphorisme, cité si souvent et si rarement observé : « On doit des égards aux vivants : on ne doit aux morts que la vérité. » Il me semble — sauf erreur — que Voltaire est mort, lui aussi, et mort tout entier, n'en déplaise à M. Edmond About : ce qui n'a pas empêché votre collaborateur, peu conséquent avec lui-même, de le traiter fort durement. Il m'est avis que la véritable doctrine en cette matière est qu'on doit la vérité à tout le monde : aux morts et aux vivants, — aux vivants, avec la mesure que commande l'impossibilité de sonder les consciences, — aux morts, avec la sincérité absolue qui, de l'éloge, fait un exemple pour les vivants, et du blâme une leçon. Ainsi pensaient ces anciens qui, répudiant la banalité de l'oraison funèbre, faisaient comparaître devant leur tribunal suprême la mémoire de leurs rois avant de sceller le marbre de leurs tombeaux, et, au lieu de leur décerner d'hypocrites louanges, pesaient publiquement leurs actions dans l'impartiale balance de la Sagesse et de la Vertu.

« La vérité, la saine, la robuste, la fortifiante vérité, objectera-t-on, est cruelle, impitoyable, redoutable à tous. Sans doute. Mais le canon est brutal aussi. Elle fera de lar-

ges trouées dans la cohue des vaniteux ridicules, des impuissants aigris, des sots vernissés et des gredins doucereux. Oui, mais le boulet en fait d'affreuses aussi dans les légions qui saluent César avant de mourir. Il n'en accomplit pas moins son terrible office sans que le monde s'en étonne, et peut-être l'accomplira-t-il toujours. M. Cobden a beau dire, M. Armstrong l'emporte. Or, si la plume qui crache des vérités est aussi meurtrière que le canon qui crache la mitraille, elle est aussi utile, et les victimes qu'elle fait sont moins dignes de ménagement et de pitié.

Il est des morts qu'il faut qu'on tue,

a dit dans un de ses rares accès de bon sens, entre deux verres pleins et deux rimes vides, un jeune Don Quichotte littéraire qui grimpe sur le petit banc de la réclame comme sur un piédestal, et se croit un poëte parce qu'il n'écrit pas en prose.

« Eh bien! il a eu raison, ce jour-là, cet iconoclaste enragé; et ce n'est pas seulement contre Casimir Delavigne qu'il faudrait prononcer la sentence dont il a trouvé l'étrange formule.

« Laissez-moi, Monsieur, puisqu'ici l'on peut tout dire — ou presque tout, répéter combien sont dangereuses les ovations bruyamment, étourdiment faites, qui ne sont pas l'œuvre du temps et de la réflexion. Ne pensez-vous pas aujourd'hui que la camaraderie, par l'explosion exagérée de son zèle, a plus nui à l'auteur de la *Vie de Bohême* qu'elle

n'a servi les intérêts de sa mémoire? Croyez-vous que la postérité, cette intègre casseuse d'arrêts, dont le jugement se fait si peu attendre pour les écrivains, n'infirmera pas celui que se sont trop hâtés de porter d'indulgents compagnons? Croyez-vous qu'elle enguirlandera ce nom léger des fleurs de rhétorique dont vous avez en sa faveur dépouillé Dumarsais? Moi je pressens que plus démesuré aura été l'engouement, plus violente éclatera la réaction : elle commence déjà son travail destructeur, elle l'aura bientôt achevé. A qui la faute? A l'esprit critique, à l'esprit d'examen qui, chez nous, reprend toujours ses droits, et aussi aux hyperboles des amis imprudents, qui, en cette occasion, ont forcé la note et assourdi l'écho. Rappelez-vous qu'on a fait moins de tapage pour Balzac. Peut-être n'en ferait-on guère plus pour Hugo. Anomalie choquante. Ah! certes, on l'eût bien étonné, lui, le pauvre enfant du peuple, si on lui eût dit, il y a vingt ans, que Paris lui ferait des funérailles de maréchal de la littérature française, honneur stérile, triomphe périlleux, l'année même où mourait, oublié des hommes de sa génération et de la nôtre, sans pompe, sans bruit, sans nécrologies dans les gazettes ingrates, un homme, un lettré, un ministre dont le nom a occupé l'Europe durant tout un règne heureux et glorieux!

« Je ne voudrais contrister aucune amitié veuve, blesser aucune sympathie encore en deuil; comme tous ceux qui l'ont connu, je rends hommage aux excellentes qualités, à l'aménité de caractère, à la franchise, à la bienveillance qui éloignaient de Mürger les inimitiés littéraires et

lui gagnaient les cœurs jeunes : le souvenir de l'homme dont la vie a été une lutte sans acrimonie et la mort un triste enseignement, m'est aussi sacré qu'à personne. Mais je ne crois pas qu'aucune considération personnelle doive imposer silence à ceux que la vérité sollicite. Quand on pense qu'une œuvre a eu sur la littérature et les mœurs de son temps une influence pernicieuse, et que, pouvant le dire hautement, on couvre d'un voile discret son opinion, cette faiblesse devient une complicité.

« Mürger, j'en suis convaincu, ne laissera dans l'histoire littéraire d'autre trace que celle de ces *poetæ minores*, agréables et rien de plus, qui abondent en ce demi-siècle si fertile en jolies médiocrités de toutes sortes. Par quoi vivrait-il? par le style. Il s'était fait, par un travail méthodique et un procédé artificiel, une langue macaronique, tourmentée, peu française, qui n'est autre chose que la préciosité dans le trivial, la phrase-peuple habillée en duchesse, le bal masqué du dictionnaire. Par la gaieté? Elle est plus apparente que réelle, plus à la surface qu'au fond. Elle s'alimente à des sources insalubres, et l'on sent que lui-même n'y croit pas. Il rit, mais de choses profondément tristes; — quoi de plus triste, en effet, que les choses malhonnêtes? — et son rire dégénère souvent en grimace et devient macabre. Par son esprit? Esprit de mots, bric-à-brac, cliquetis, paillettes, étincelles ; il vous étonne quelquefois, comme le tour de force ou d'adresse d'un acrobate, voilà tout. L'esprit, chez Mürger, ne jaillit presque jamais que du choc des expressions; il réside rarement dans la pensée, il manque de portée. La capsule brille, le

coup part — et fait long feu. Ce qui sauvera Mürger d'un oubli complet, c'est, et c'est cela seulement, quelques pages où il a mis le meilleur de son âme, où il a déposé la confidence d'un sentiment exquis, quelques pages mouillées de ces belles larmes d'un amoureux crédule à sa propre imagination, et dont l'attendrissement contenu soulève les cœurs qui, à tout âge, ont vingt ans.

« Mais ce que l'on ne saurait admettre chez l'écrivain sans le dégrader, c'est qu'il se puisse passer d'idées générales, de principe fixe, de vues particulières sur l'homme et sur la société; c'est que, romancier, il ne soit qu'un montreur de petites bêtes et d'inertes fantoches, que, poëte, il ne rattache à aucune pensée divine son inspiration personnelle, enfin qu'éducateur de la foule il ne la détourne de son chemin banal que pour la conduire au lupanar et au cabaret. Il n'est permis à personne de se servir de la plume pour de simples badinages d'esprit : la plume est une arme ou un outil, non un jouet.

« On pardonnerait encore à l'auteur du *Pays latin* l'absence de croyance et de doctrine si ses ouvrages n'avaient envenimé une plaie déjà horrible, si son nom ne servait de ralliement à une cohorte ignoble; si, en un mot, il n'était le roi de cette cour des miracles — sans miracles — le bailly de cette cité d'Aoste empestée qu'on appelle la Bohême.

« École exécrable, troupeau à disperser, caste à détruire.

« La sainte Canaille ! a dit en un jour d'ivresse populacière un poëte fulminant. La sainte Bohême ! a dit plus tard un pindarique extravagant. Assez de licences poétiques,

Messieurs. La canaille n'est pas sainte, ni sainte la Bohême, à moins que l'impatience du joug, le mépris du devoir et l'envie ne soient devenus les trois vertus théologales.

« Ce qui rendra rigoureux envers Mürger l'historien des hommes et des choses de ce temps, c'est qu'il a couvert du manteau pailleté de sa poésie un de ces chancres les plus hideux dont soit rongée la société actuelle : il a fourni un drapeau à l'impuissance révoltée, à la paresse orgueilleuse, à la crapule intelligente, à la tourbe affolée des Spartacus d'estaminet. Triste rôle, rempli inconsciencieusement, dont les circonstances atténuantes se pourraient plaider — mais l'avenir appréciera.

« Un de vos collaborateurs, Monsieur, a peint vigoureusement les turpitudes et les misères de cette bohême qui vit au hasard et meurt de même. Hier encore, en des pages éloquentes, il déplorait amèrement le sort de ces parias de la littérature et de l'art. Ah ! la misère, s'écriait-il, la misère en habit noir — et souvent sans habit !

« Chose navrante et pitoyable, réalité sombre et poignante, oui sans doute. Cependant, si c'est un bien gros mot et qui manque rarement son effet que celui-là — la misère ! — c'est aussi un pavillon souvent trompeur, la justification toujours prête des petites infamies et des grandes malpropretés. La misère est un fait économique déplorable, mais comme argument littéraire, il ne faut pas en abuser.

« Lui-même, votre énergique et âcre Jules Vallès, pour rendre aux bohêmes un peu de l'intérêt public qui commençait à les abandonner, il a dû les affubler d'un titre

sonore : il les a ingénieusement appelés LES RÉFRACTAIRES; c'est à de tels artifices qu'ils ont jusqu'à présent emprunté leurs moyens de séduction sur la masse béotienne.

« Les réfractaires ? Mais je crois qu'il fallait en tête de cet article virulent écrire avec plus de vérité et de simplicité : LES PARESSEUX.

« S'il faut en croire les échos du petit monde dont je parle, il l'a connue, il l'a subie aussi, M. Jules Vallès, cette misère énervante, atrophiante, mauvaise conseillère qui vous pousse aux abîmes, et ce qui est pire, aux égoûts. Mais il l'a, dit-on, supportée fièrement, noblement, courageusement; il l'a regardée en face, et lui a dit : « Tu ne seras pas plus forte que moi, car j'ai pour te combattre deux armes invincibles : la persévérance et le travail. » Il en oubliait une troisième : le talent.

« Car, pour abattre le monstre, il ne suffit pas de triompher de ses propres défaillances, de ses propres lassitudes, il ne suffit pas de s'acharner à la tâche, il faut encore être doué, il faut encore inspirer aux autres la confiance qu'on a en soi-même, il faut joindre à l'orgueil, cette grande force des faibles, cette grande vertu des pauvres, le talent qui, à son jour, à son heure, s'impose aux multitudes et se fait présenter les armes par la critique et par l'amitié elle-même. Se frapper le front devant l'échafaud et s'écrier : « J'avais pourtant quelque chose là, » c'est beau assurément, cela; mais dire à la Faim qui déchire votre estomac hurlant : « Tu as beau faire, implacable compagne, je te quitterai dans dix ans, car nous ne sommes pas mariés ; » c'est plus difficile et plus beau.

« Les soldats de la République n'avaient pas de souliers, mais ils marchaient pieds nus à l'ennemi et savaient mourir. Il est aussi, dans la Bohême, des mal chaussés qui, épuisés, pantelants, dégoûtés du monde et soûls d'eux-mêmes, se couchent au milieu de la route à moitié parcourue et y expirent obscurément, sans grandeur mais sans forfanterie, sans gloire mais sans honte. Paix aux dolentes âmes de ceux-là ! J'ai plus d'estime, à tout prendre, pour l'homme qui, à bout de forces et de patience, se jette dans la rivière, que pour celui qui se roule dans le ruisseau.

« Qu'ils ceignent donc leurs reins, qu'ils soutiennent vaillamment la lutte, qu'ils avancent hardiment dans la carrière encombrée de morts et de blessés, qu'ils paient chèrement de leur personne, s'il le faut, qu'ils vivent piètrement en attendant le triomphe, mais qu'ils vivent, ceux à qui le talent a été donné, à qui l'avenir est promis.

« Alignez-vous, bataillons de la Bohême, et s'il est parmi vous des esprits vigoureux, cuirassés, approvisionnés, armés de toutes pièces pour la grande bataille des idées, qu'ils se montrent et qu'ils agissent, qu'ils sortent de l'ombre que jette sur eux la blafarde guenille qui leur sert de drapeau. Hors des rangs de la Bohême, les intelligents et les forts !

« Qu'ils s'en retirent aussi, les autres, ceux qui n'ont rien dans le cœur ni dans la tête. Ambitieux sans puissance, concupiscents de gloire sans initiative, contempteurs sans jugement, oisifs sans vergogne, à quoi bon croupir plus longtemps dans cette léproserie d'où se propagent l'infection du vice et la contagion de la bassesse ? Les découra-

ger, c'est les sauver. Nous en aurons moins, de ces artistes qui n'ont rien de l'artiste, de ces littérateurs qui n'ont rien de l'écrivain. Ils ne sont pas plus la littérature et l'art que les Auvergnats qui achètent au poids et revendent à la douzaine de vieux clous trouvés dans les ruisseaux ne sont le commerce, pas plus que les marchands de petites Rigolboches à sept sous ne sont l'industrie, pas plus que la prose de M. Jaime fils n'est du français, pas plus que l'esprit de M. Limayrac n'est de l'esprit, pas plus que rien n'est quelque chose.

« Mais, vont s'écrier en un chœur lamentable ceux que ni la pauvreté, ni la paresse, ni l'impuissance, n'ont jetés dans ce bourbier profond et qui pourtant s'y plongent avec une espèce de sombre fureur ; mais nous, les blessés de la vie, nous, les naufragés de la société, nous, les martyrs de l'amour, qui cherchons, à défaut de la consolation impossible, l'oubli, l'étourdissement, la lente mais sûre asphyxie de l'esprit, ne nous épargnerez-vous pas l'anathème ? Ceux que la trahison a mordus au cœur, ceux que l'abandon a desséchés et flétris, ceux que la mort a laissés seuls et désolés, ceux dont la solitude est peuplée de fantômes et qui crèveraient de chagrin s'il ne riaient aux éclats, les blâmez-vous du soin qu'ils mettent à se fuir eux-mêmes en se faisant les hommes des foules, en se grisant de bruit, de paradoxes, de plaisirs faciles parmi les cyniques, les truands, les dépenaillés de la littérature bâtarde ? Que nous restera-t-il si nous n'avons plus la Bohême ?

« A ceux-là que le malheur a meurtris et pour qui les cénacles où l'esprit de la Bohême traîne ses loques déteintes

sont des lieux de refuge contre la persécution du souvenir, je répondrais volontiers : — Relevez-vous par le travail et par l'étude, par le combat et par le devoir. Il y a une certaine volupté à porter dignement le faix, si lourd qu'il soit, des douleurs imméritées. L'absinthe qui vous affole, la négation qui vous abaisse, l'inertie qui vous abat, l'amour des drôlesses qui vous corrompt et vous encanaille, sont de mauvais baumes à mettre sur des plaies saignantes. Seule, la conscience est plus forte que la destinée. Rien ne remplace dans la vie l'ordre, la règle, la discipline — et rien n'en dispense. La privation elle-même est féconde : demandez à l'ami Diderot qui s'y connaissait. Pour devenir un poëte, un artiste, un écrivain, c'est-à-dire un homme parmi tant d'autres, il faut avoir donné son cœur en pâture aux scorpions et aux vautours. Les grandes œuvres sont arrosées des larmes des grands hommes, et c'est l'Humanité tout entière qui pleure par leurs yeux. La prière guérit du regret, le travail guérit de la peine. Élevez vos âmes. Séparez-vous de la plèbe ulcéreuse et gangrenée qui s'imagine être une école et qui n'est qu'un troupeau. Mürger mort, que morte soit la Bohême : — Ah ! vous demandez ce qui vous restera ?

« Privée de l'enivrement de ses joies adultères, la marquise d'Aubray, dans les *Effrontés*, jette aussi ce cri désespéré.

« — De notre temps, répond le vieux marquis, il y avait Dieu.

« JUNIUS. »

III

CASAQUE BLANCHE

« MONSIEUR,

« Vous vous y êtes laissé prendre !

« J'ai mis un masque, j'ai fait un petit tas de pierres en disant que j'allais les jeter dans les carreaux, et tout de suite on a trouvé un nom au casseur de vitres, Barbey, Taine, About, Veuillot et Proudhon, pourquoi pas le cardinal Antonelli ?

« Ce n'est ni celui-ci, ni celui-là. C'est moi. Je n'ai point été couronné par l'Académie, maltraité par monseigneur Dupanloup, ou béni par notre Saint-Père, — on n'a pas besoin de cela pour vivre !

« Je suis un inconnu qui a voulu forcer l'attention, me faire un nom en cachant le mien. C'est un moyen, comme vous voyez !

« Vous savez maintenant qui je ne suis pas ; désirez-vous savoir qui je suis ? Qui je suis ! d'où je viens ? Je vais vous le dire tout simplement en famille, — au coin du feu.

« Vous vous attendiez à un article tapageur, fendant, à

une exécution au soleil. Je devais vous montrer comment on tue un homme avec la plume, comment on écrit un pamphlet ; je vais vous raconter comment on devient pamphlétaire !

« Je ne sors pas du cadre. Je vous ai promis d'écorcher quelques préjugés, de bouleverser les clichés sur lesquels se tire la Bible de la sagesse contemporaine ! Je vais faire d'une pierre deux coups : vous donner ma biographie et attaquer, par le miroir, une vieille phrase qui court le monde, à savoir : que l'enfance est le plus bel âge de la vie !

« Pour vous, peut-être, Monsieur, il en a été ainsi. Vous souvenez-vous des anecdotes charmantes toutes joyeuses et tout émues que vous nous avez contées ici même, sur votre enfance? Nous en avons bien ri avec ma maîtresse— pas celle dont je vous ai parlé, une autre !

« Il y a de quoi rire dans mon histoire, mais il y a aussi de quoi pleurer ! Lisez-la, allez ! et faites-la lire ! Plus d'un cœur se souviendra en écoutant le mien.

*
* *

« J'ai été le bambin le plus mal habillé de la création, élevé par une tante qui n'aimait pas les enfants.

« Douée, — par la nature, — d'une vertu sauvage, se croyant une sainte digne du paradis, du moment qu'elle ne prenait un sou à personne et était fidèle comme un terre-

neuve à son mari, elle rudoyait à chaque instant les délicatesses qu'elle ne pouvait deviner ! On ne permettait ni cris, ni élans, ni folies, ni tapage ! On n'admettait qu'une distraction : — Si tu es bien sage, nous irons nous promener dimanche ! — Ce mot de promenade me donnait le frisson. Me promener, c'était aller devant, le petit doigt sur la couture du pantalon, les coudes au corps, l'œil à quinze pas — une, deux, une, deux ! Défendu de s'éloigner d'une minute, de courir après un papillon, de jouer avec le chien, d'aller cueillir des marguerites, jeter des pierres sur l'eau, faire la culbute dans l'herbe ! « Tu vas déchirer ton pantalon, salir ton habit noir » (j'ai été en habit noir de neuf à onze ans), « défoncer ton chapeau. » (J'ai achevé des feutres qui pesaient cinq cents !) « Tu vas t'enrhumer ! » disait-on quelquefois, — sans y croire. La pauvre femme avait bon cœur, mais élevée rudement, en province, par ses parents, des paysans, habituée à tout, au chaud, au froid, à la pluie, à la neige, elle ne comprenait pas qu'on fût malade. — C'est pour les riches, disait-elle, parce qu'ils *s'écoutent*.

« Ce que son ignorance m'a imposé de ridicules, m'a fait boire d'humiliations, elle ne le saura jamais, jamais surtout elle ne le croira !

« Sous prétexte qu'il ne fallait pas gâter les enfants, jamais une friandise, un jouet, une caresse ! Au jour de l'an, quand quelques gens nous apportaient des bonbons, un cornet de dragées, on en croquait deux, on serrait les autres ; il fallait qu'ils fissent toute l'année ; on en tirait un tous les trois mois et on le suçait en famille !

« Quand il venait un petit camarade à la maison, le fils d'un voisin, la petite cousine, ils me trouvaient avec la bonne, aidant au ménage. Je devenais rouge comme le parapluie de ma tante, et je me frappais la tête contre les murs jusqu'à ce que la douleur m'étourdît !

« Quand on allait dîner en ville, je rajeunissais d'une année, et encore que d'inquiétudes, quelles craintes ! Comme j'avais peur de remuer une jambe, de faire tomber mon assiette, d'accepter d'un plat ! Ma pauvre tante, qui ne connaissait le faubourg Saint-Germain que par ouï dire, croyait que la distinction consistait à ne manger qu'à peine, que les gens bien élevés ne mordaient que du bout des dents, ne parlaient qu'à la dernière extrémité. Elle refusait du bœuf sous prétexte qu'elle n'avait plus faim, « — elle en avait trop, — pas tant, s'il vous plaît. » — De temps en temps un « *Junius !* » en basse, souligné d'un coup d'œil, qui me faisait tourner le sang. Nous sortions de table affamés, de mauvaise humeur, nous nous serions dévorés !

« Un jour que j'avais pris dans l'armoire de ma tante des bas de filoselle pour mettre entre ma peau et des bas de laine, on s'en aperçut ; on me dit que j'étais né pour le crime, qu'on commençait par voler de la filoselle à sa tante, puis qu'on tuait les gens sur la grand'route !

« Moi, j'y croyais. Quel fut mon étonnement quand j'appris que j'étais un grand criminel ! Je dis des *mea culpa*, fis des prières, dis des *Pater* à laver les crimes d'une génération.

« Et le collége ! et les devoirs ! Comme ils s'occupaient de ma renommée !

« Ces braves gens, ils devenaient pâles quand j'étais troisième et se *détournaient pour essuyer une larme* quand j'avais fait un contre-sens. On baissait les rideaux, on supprimait les légumes si je n'étais pas dans les cinq premiers.

« Quelquefois, aux grands jours, quand il s'agissait d'enlever le prix d'excellence, on me faisait venir le matin près du lit : « Junius, me disait mon oncle ou ma tante d'un ton solennel, tu vas composer, applique-toi bien ! Si tu es le premier, tu auras dix sous ! » Le samedi, on donnait les places ; j'étais premier ! Nouvelle cérémonie. On m'appelait au salon : « Tu as été premier, c'est très-bien, disait-on. Ce n'est pas dix sous, c'est vingt sous que je te donne. » En même temps, il tirait une pièce d'un franc de sa poche ! « Tu vois, disait-il. » Je regardais, l'œil hagard ! Ma tante alors, en appuyant sur la pièce, avec douceur :

« — Nous allons la mettre dans la tire-lire ; ce sera pour t'acheter un homme ! » M'acheter un homme, c'est-à-dire un remplaçant si je tombais au sort à vingt et un ans !

« Oh ! cet homme, cet homme ! Comme je le haïssais ! J'attendais l'heure de la conscription pour le voir, pour le tenir un peu dans mes mains ! J'ai attrapé un bon numéro !

« En classe, j'étais heureux ! je mangeais du papier, je buvais de l'encre, je me passais toutes mes fantaisies ; j'écrasais les mouches ; je scalpais des hannetons ! Les professeurs me pardonnaient à cause de *ma facilité*. De mon temps, on disait facilité : un enfant était laid, morveux, abruti, mais il avait de la facilité !

« Cependant, il fallait quelquefois faire un exemple ;

quand je m'étais trop ennuyé à la maison, en classe, je me rattrapais; on me mettait à la porte. J'aurais préféré qu'on me donnât un coup de couteau! Je me vois d'ici rôdant à travers la cour, me cachant dans les escaliers, ailleurs encore! pour n'être pas surpris par le censeur, qui connaissait mon oncle. Quand on le savait à la maison, c'était une scène de désespoir muet à faire venir des cheveux blancs sur une tête de douze ans! Le soir, on disait la prière en famille, et je reprenais seul pour demander pardon au Seigneur, — il fallait mettre l'intonation.

« J'eus deux belles années, je tombai sur un professeur qui ne chassait pas, mais qui battait! C'étaient les élèves qui fournissaient le bâton. Je lui en apportais toujours de beaux, bien gros, bien ronds, allant bien à la main, pour que le plaisir de s'en servir le fît persévérer dans ses habitudes. C'est à la lettre; quelques moutards que ça amusait moins que moi d'être couverts de bosses, qui avaient moins peur de leur tante, se révoltèrent! A la classe du soir, il amena son chien et le fit asseoir près de la chaire.... Voilà comment se faisaient les choses dans un collége de province, il y a quinze ans.

« Je ne vous ai fait que le portrait de ma tante.

« Pour mon oncle, c'était un homme froid, aux lèvres minces, à l'œil dur, dont le regard me faisait frémir, C'était une victime du livre. Les victimes du livre, quel livre à faire! Il voulait être le *pater familias* antique, l'*oncle familias* moderne si l'on veut. Il désirait être craint, paraître austère, heureux quand il était pâle, rougissant de plaisir quand il était blême!

« Chateaubriand, parlant de son père, m'a fait penser à mon oncle ! Car il y avait de la grandeur au fond de cette âme de commande. Pour lui, la moindre faiblesse était une trahison. Si, puni pour un autre, j'avais dit un mot; si, insulté, j'avais reculé, il m'eût méprisé ! J'ai toujours gardé son estime.

« Je saute à pieds joints par dessus les années.

« Arrive 48 ! Tout le collége était *pour le mouvement !* Nous fîmes un club d'externes : on nomma un bureau. Le président fut un futur ingénieur, le vice-président fut un futur journaliste, dont on a beaucoup parlé l'autre année, j'eus quelques voix comme secrétaire ; j'en profitai pour faire des motions, je poussai un peu à l'exercice à feu, beaucoup à l'uniforme; — je voyais dans le triomphe des idées nouvelles le moyen de n'être plus vêtu avec la défroque des générations anciennes.

« Cependant, j'arrivai à la fin de mes classes, je fus couronné de chêne, chargé de lauriers ! Plié sous le poids des livres, je m'allégeai en route ; la distribution n'était pas finie que j'avais déjà vendu mes bouquins ! Ça se paya peu, ça se lut encore moins, car je ne sais combien d'années après, m'amusant à feuilleter ma gloire d'autrefois chez le libraire qui me l'avait achetée, je retrouvai les mentions d'honneur en tête des livres.

« Je n'étais pas, on le voit, un fervent universitaire. Cependant les ophycléides n'avaient pas encore retrouvé leur respiration, qu'on me fit venir au salon, et là on me déclara que, sur la foi de mes succès, M... de Paris voulait bien m'admettre dans son institution, que j'entrerais en rhéto-

rique comme nouveau, que je la redoublerais comme vétéran, qu'ensuite j'essaierais de l'Ecole normale.

« Acceptai-je ? vins-je à Paris ? suis je entré à l'Ecole normale ! c'est ce qu'il vous appartient de juger et que je vous laisse à deviner ?

. . . . . .

« J'arrête là mon histoire. C'est finir où les autres commencent, me direz-vous. Pourquoi? Il y a quelques années déjà que j'ai quitté ma province; j'ai eu de la pluie et du beau temps; mais jamais, par les plus mauvais jours, je n'ai senti dans mon cœur d'homme passer les tristesses où se noyait mon cœur d'enfant ! Si je ne pleure plus, maintenant que je suis grand, c'est pour avoir beaucoup pleuré quand j'étais petit !

« Il faut qu'il y ait eu des larmes dans les yeux clairs des pamphlétaires.

***

« Et le pamphlet ?

« Je n'y pensais plus, et puis c'est facile à faire !

« Tout le monde peut la parler, cette langue agressive, et il suffit d'un filet de vinaigre dans l'écritoire pour faire mordre l'encre sur le papier ! Coups de cravache en l'air, coups d'épée dans l'eau.

« Cette petite guerre contre les hommes avec la langue

et l'épingle amuse une heure. Mais après ? Ce sont les choses, non les hommes, qu'il faut atteindre ; il ne faut pas frapper au visage, mais au cœur.

« Il est certains préjugés qui ont pris rang d'opinions, des ridicules qui ont des évangiles, tyrannies admises glorifiées comme des conquêtes, toutes hérissées d'épines sous leurs lauriers, auxquelles on ne peut toucher sans se couper les mains, dont les maximes hypocrites vous entrent dans le dos comme un coup de poignard.

« Sans nous perdre dans les nuages, ni découper des statues dans les brouillards, regardons tout simplement autour de nous. Attaquons par le rire ou les larmes, c'est le bon moyen, croyez-moi.

« Je demande à avoir le champ libre. Dans le domaine de la pensée, personne n'a le droit de dire à la mienne : Tu n'iras pas plus loin ! Il faut laisser ses ailes à l'intelligence humaine, lui passer toutes ses fantaisies, rejeter ses idées, mais accepter ses audaces ; — ou alors juger du haut du Vatican, courber la tête, accepter le fardeau du ciel.

« Je veux avoir le droit de toucher à tout, à vos amitiés et à vos gloires, si elles gênent le chemin ; pouvoir déterrer, s'il le faut, vos grands hommes, mesurer leurs squelettes et peser les cendres de vos Annibals !

« Je dis que c'est là ce qu'il faudrait faire, je ne dis pas que je le ferai ! Je prendrai au moins quelques ridicules, de ceux qui mettent des gants à leurs moignons, des croix d'honneur à leurs ulcères.

« J'essaierai de montrer que quelques soi-disant schismes

sont des cultes; un flambeau devient vite un cierge, et les drapeaux font des écharpes !

LA SENTIMENTALITÉ NOUS TUE !

« JUNIUS. »

IV

CASAQUE ÉCARLATE

Junius à monsieur de Villemessant.

« Eh bien, Monsieur, j'ai réussi ! Le coup a porté ! Je viens d'attacher une fière corde à la guitare de Figaro ! Vous pouvez aller du dos de la main, à présent. Ce vieux revenant de Junius que j'ai eu la fatuité de ressusciter, dans notre intérêt à tous les deux, fait, en ce moment, son train dans la ville. On en parle assez, hein ?... On en commère, on en délibère, on en déblatère, et même on en désespère... Qui est-il ? qui n'est-il pas ?

« Oui, qui est-il, cet osé « compaignon » qui se donne les tons de signer *Junius*, — cette effrayante signature ! Il y a les curieux, il y a les inquiets, il y a les discrets. Les inquiets surtout sont superbes ! Depuis quelques jours, on

sent par les airs l'immense frisson des imbéciles que la fièvre à saisis au nom seul de *Junius*, de ce bourreau masqué qui s'annonce, rutile et s'affile, et va tout à l'heure couper des têtes... en raturant des zéros !

« Ah ! comme ils sont inquiets, les inquiets ! Ils diraient presque comme Chamfort au mariage de mademoiselle de M... : « Il faut appeler le commissaire ; on va faire ici un mauvais coup ! »

« Le tour est donc fait ! J'ai réussi ! mais entre nous, avouez, Monsieur, que c'était facile. Paris, cette Venise bavarde, aime trop le bal masqué pour qu'une scène de bal masqué qu'on y combine n'y réussisse pas toujours, pour qu'au premier masque qui passe, une nuée d'intrigués ne se lève, attirés par le domino mystérieux ! Cela n'a pas manqué. Cela ne manquera jamais à Paris.

« Voyez, Monsieur, depuis huit jours que nous avons risqué le grand nom terrible et porté masque avec cette gloire, ont-ils cessé de nous suivre et de nous poursuivre, et de vouloir nous deviner, oiseaux curieux, agacés, agaçants, caquetants, le bec en l'air, que nous allons leur aplatir, à ces goulus de curiosité, qui ne doivent être, devant nous, que les engoulevents de la duperie !

« Pardieu, Monsieur, ce n'est pas nous qui ne nous tiendrons pas impénétrables devant des gaillards de cette force ! Ce n'est pas nous qui recommencerons avec eux l'éternel dialogue de tous les opéras de la terre, et reprendrons cette vieille conversation, bête comme une partie de volant après laquelle on est toujours volé !

« — Ah ! je te connais, beau masque ! — Tu ne connais

rien du tout, mon bonhomme. — Voyons donc ta main ? — La voilà ! — Et ton pied ? — Le voilà ! » (Ce n'est pas ainsi que nous leur montrerons le pied, nous !)

« Et de la main au pied et du pied à la main on arrive, sans rien deviner, aux deux yeux qui rient à travers les deux trous ironiques du masque, et l'on guigne, à grand' peine et sans attraper personne, un bout de menton sous la barbiche de cet impatientant et inviolable *loup* de satin, qu'il faut respecter, *qui qu'en grogne*, comme la dernière feuille de vigne de la Pudeur, en ces jours déshonorés. Pauvre feuille de vigne, qui, par le fait du mouvement des siècles, a quelque peu changé de place et légèrement remonté !

« Et cependant, malgré tout, Monsieur, je n'étais pas tranquille quand, pour faire mes petites justices, j'ai pris la défroque historique de Junius et que j'ai insinué là-dedans ma frêle personne. Je me faisais l'effet d'un singe qui s'est blotti, pour se cacher, dans l'armure de François 1er. Les trente-six terreurs du ridicule m'y faisaient grelotter... D'abord j'avais peur qu'on ne se souvînt d'avoir vu l'immense domino gris que je décrochais, à la porte bien connue d'une marchande à la toilette qui vend des chiffons d'érudition à bon marché aux pauvres diables qui en manquent, cette madame Nourrisson littéraire, qu'on appelle *la Revue d'Édimbourg*.

« Puis, je craignais surtout d'être trahi par le masque que je m'appliquais, le peu d'épaisseur de ma feuille de vigne remontée. Je ne mettais qu'un masque. J'aurais voulu m'en planter deux ! Ah ! quand on a peur, on est

très-sot ! Même avec vous, Monsieur, qui alliez devenir mon compère sans le savoir, mon « monsieur Du Bouchage, mon amy, » comme disait le bon roy Louis unze, je n'avais brin de sécurité. N'avez-vous pas, en effet, été toute votre vie, n'étiez-vous pas encore, monsieur de Villemessant, un de ces piliers sonores de bal masqué, qui s'écroulent si joliment sous la table, à la Maison d'Or, entre trois et quatre heures du matin [1] ? N'aviez-vous pas fait les plus longues, les plus fortes et les plus brillantes études sur le domino et... ses différents jeux ?

« Et pour toutes ces raisons, jointes aux autres, j'ajoutais à mon masque des grimaces de toute sorte qui le déformaient, — des grimaces de Quasimodo que n'a jamais faites, croyez-le bien, le masque immobile de Junius, forgé à Birmingham. Pour dépayser l'opinion, je cousais un bout de galon universitaire sur ma casquette de gentleman anglais, et, d'un autre côté, ne me souciant point de passer pour un pédant d'École normale, je prenais des airs légers à la About; je me dandynisais; je me titrais gentilhomme, de lettres, il est vrai! J'échappais à la loi! Je parlais nonchalamment, et en me rengorgeant (comme Vert-Vert, qui jure chez les Visitandines) d'une maîtresse, — idéale, celle-là! — qui, pour son usage particulier, m'eût fait mettre les perles de Cléopâtre en bouteilles! Je me campais enfin de poses de Frédérick-Lemaître dans *César de Bazan*, et je me cavais de duels.... futurs, de

[1] La casaque écarlate me confond avec l'ami Monselet.

H. DE V. (Note du *Figaro*.)

duels que n'aurait jamais eus Junius, cette Ombre, qui, sans la craindre, défiait l'épée!

« Tout cela était d'un goût affreux, d'une couleur abominablement fausse, d'une infidélité de costume qui m'eût fait mépriser du Babin le plus vulgaire. Mais que voulez-vous? je me déguisais!

« C'était ma raison et c'est mon excuse! Je me déguisais!!! A présent que nous avons produit notre effet, Monsieur, comme si nous étions habiles, à présent que je ne crains plus rien, à présent que j'ai paru très-fort sur l'histoire anglaise à ceux qui ne la connaissent pas, à présent qu'on me trouve l'air très-Junius, quoique, dans ma première lettre, grossière à dessein, boursouflée, fanfaronne et bouffonne, — bouffonne, contre moi seul! — je n'aie rien rappelé, absolument rien de l'impassible et impersonnel *uomo di sasso*, qui montait, tous les soirs, de son pas de spectre, les escaliers des ministres de son temps et leur servait cet amer souper de ses *lettres*, dont, le lendemain matin, se régalait toute l'Angleterre; à présent que j'ai eu raison, si la raison c'est le succès, de faire la *charge* profanatrice de ce grand homme sans visage dont je n'ai pu prendre que le nom; enfin, depuis que nous avons réussi, Monsieur, grâce à la badauderie publique, le goût m'est revenu et la honte avec!

« Le diable m'emporte! j'ai eu honte de moi. Je suis tombé à plat du haut de cet orgueil où je m'étais juché pour faire illusion sur ma grandeur. J'ai compris que Junius n'était pas le comte de Tuffières. Mon masque est devenu ma tête de Méduse. Une tête de Méduse comique,

qui me condamnait à rire horriblement de moi, comme si elle m'avait réfléchi! Atroce mirage! J'ai senti que je m'étais trop déguisé, comme le régent au bal, un soir, à qui-Dubois donnait, pour l'empêcher d'être reconnu, de vastes coups de pied dans le derrière, les détaillant comme un artiste! Je me suis dit que j'avais été un peu trop mon propre Dubois, et que je pouvais très-bien me dispenser de me traiter avec ce luxe de prince au bal, et m'exécuter un peu moins, quand il s'agirait de mystifier l'assemblée!

« Puisqu'il est si facile, Monsieur, de tromper les gens et de se faire accepter sur le pied où impudemment on se met, quand on devrait être sifflé et repoussé comme un méchant cabotin dont on s'est donné volontairement les attitudes et les allures, je me suis dit que je ne voulais plus de ces moyens qui m'ont dégoûté du succès! Et j'ai résolu de contracter désormais un peu de la simplicité mâle de l'homme dont je fais le Sosie, et du dédain qu'il aurait eu, lui, pour les forfanteries de ma lettre, pour l'amusement qui y est promis et la petite terreur que j'y prépare, en battant la générale sur un si grand nom!

« Il y aura donc ici désormais, Monsieur, dans ces lettres que je vous écris, deux Junius, le Junius de la veille et le Junius du lendemain. Je ne veux plus être, je vous l'annonce, que le Junius du lendemain. Si celui d'il y a huit jours reparaissait, dites, Monsieur, hardiment, que l'acteur perd la tête dès qu'il est en scène, car certainement ce ne serait pas celui qui, en pleine raison, signe ici :

« JUNIUS. »

E

Junius appelait Junia et Junior : ni Junia ni Junior ne me manquèrent.

En voici la preuve :

PREMIÈRE ET UNIQUE DE JUNIOR.

« *L'Anti-Junius à Junius le Superbe.*

« Je serai bref aujourd'hui, Monsieur, vous priant de considérer la présente lettre comme une manière de préface à celles que je me propose de vous adresser ultérieurement.

« En empruntant à la friperie historique la défroque de Junius, vous avez eu une idée aussi bonne, non pas meilleure qu'une autre : tous les pseudonymes se valent ; seulement, *à priori*, je n'aime pas beaucoup que l'on prenne

un masque pour casser des vitres, et, masqués ou non, je hais les Barbe-Bleue littéraires. Le grand sabre que vous avez montré en entrebâillant la porte du *Figaro* me déplait fort, je vous l'avoue ; un sabre convient sans doute au costume que vous endossez, mais était-il nécessaire de le prendre si long et de le cogner si fort contre les murs en entrant en scène ? Je ne sais quelle matière vous allez brasser, mais je trouve que vous relevez trop haut vos manches, et vos rodomontades m'entraînent irrésistiblement à sortir de mon repos pour vous dire ceci : Vous affriandez les lecteurs du *Figaro* par des promesses de scandale : à votre aise. Mais je vous préviens qu'il ne vous sera pas donné de frapper à tort et à travers sans avoir à en rendre compte à quelqu'un, et je serai ce quelqu'un. Je marcherai sans cesse sur vos talons pour faire siffler à vos oreilles mes lanières, qui seront véritablement les *ultrices deæ*. C'est moi qui consolerai les Corinthiens que vous aurez fouaillés ; je panserai les blessures que vous aurez faites ; vous frapperez, je guérirai ; vous ne pourrez rien dire ou faire que je ne dise ou fasse, contrairement à vous, mais aussi bien que vous ; si haut ou si bas que vous atteigniez, j'atteindrai : mon bras est aussi long que le vôtre.

« — Pourquoi cet acharnement ? pensez-vous.

« — Mon Dieu ! vous avez la manie de l'agression, j'ai la manie de la défense ; vous êtes le mauvais génie, je serai le bon ; vous bataillerez le jeudi, je m'escrimerai le dimanche (j'ai pour moi le jour du Seigneur !) ; vous vous travestissez, je me travestirai ; vous vous appelez *Junius*, je m'appellerai *Junior* ; enfin, sans faire savoir au public si

j'ai ou non une maîtresse à entretenir, ce qui ne le regarde pas, je préviens, entre parenthèses, M. de Villemessant, que mon commissionnaire emboîtera le pas sur le vôtre pour réclamer au petit père Legendre le prix de ma copie (1).

« C'est un duel : l'acceptez-vous? Voici mon coup de massue : *Je sais parfaitement qui vous êtes* et où vous trouver, tandis que *vous ne pouvez pas* me connaître.

« JUNIOR.

« *P. S.* — La lecture du *Figaro* d'aujourd'hui jeudi vient de me consterner. Cette invasion de Junius à la suite me jette dans le plus grand embarras : ne pouvant accepter un combat contre cinq adversaires, ni perdre mon temps à discerner à laquelle de ces armures identiques doivent s'adresser mes coups, je prends le parti de remettre la lutte au moment où, l'arène ayant été purgée de tous ces faux chevaliers, le hérault d'armes sonnera votre troisième entrée.

« J... »

(1) Note à l'adresse du petit père Legendre :

..... Sur présentation, bien entendu, de ma signature, — ne voulant pas enrichir des commissionnaires inconnus.

PREMIÈRE ET UNIQUE LETTRE DE JUNIA.

« *Junia à Monsieur H. de Villemessant, rédacteur en chef du* FIGARO.

« Monsieur,

« Vous êtes trop galant homme pour refuser à ceux que l'on attaque chez vous le droit de riposte.

« On n'est pas plus agressif que votre Junius vis-à-vis des femmes de lettres, dont il confond un peu trop chaque espèce.

« Je suis de celles qui ont fait honorablement leurs premiers pas et qui osent compter sur l'avenir. Permettez-moi donc de prouver à vos lecteurs que les *bas-bleus* habillés par votre rédacteur anonyme sont un peu trop de fantaisie pour devoir être généralisés.

« En accueillant sa première lettre, si tapageuse, vous lui dites, — ou à peu près : — « J'accorde toute liberté d'attaque, mais sans autoriser la licence. »

« D'après sa foudroyante entrée en scène on s'attendait à beaucoup... On eut peu... — C'est assez l'usage. — Ce qui

est plus rare, c'est de laisser tomber à plat le rôle qu'on s'est choisi.

« Ce capitaine Fracasse, ce lion, ce chacal, est-il donc à bout de forces qu'il ne sache déjà plus s'attaquer qu'aux femmes ! Il s'était annoncé terrible, mais aussi — juste, chevaleresque, brave — et que voit-on surgir ?... Est-ce, — le poing sur la hanche, la rapière au vent — qu'il songe à ne frapper que par terre ?... Ou, comme le chien de la fable, prend-il l'ombre pour la proie et *s'échinera*-t-il longtemps à ferrailler dans le vide ?

« Le bas-bleu est aujourd'hui son thème. Eh ! que n'a-t-on pas dit là-dessus — de juste et d'injuste ! — Il faut convenir cependant que jamais on n'avait été si brutal.

« Et d'abord il personnifie la femme de lettres : une malheureuse folle, une échappée de province depuis quelque six ans, que tout journaliste, tout auteur dramatique, tout directeur de théâtre a connue et que l'on s'est renvoyée de proche en proche comme un poisson d'avril ou comme une curiosité de carnaval. — Passons.

« Il plaint bénignement le mari ou le père, l'amant ou le frère d'une femme qui *exhibe* son esprit. Il est trop bon. Ceux-ci ne tremblent ni ne rougissent devant un succès, quand il est de bon aloi. La *Joie fait peur*, le *Chapeau d'un horloger* et tant d'autres ouvrages charmants n'ont jamais dû faire honte aux parents de l'auteur.

« Il appelle subtilités (le mot est subtil) ce qu'on a pu dire pour la glorification de la femme ; puis, passant du plaintif au brutal, il honnit celle qui se met en *montre* sur un théâtre ou sur la couverture d'un livre ; il s'indigne (ô

Prudhomme!) à la pensée que le premier goujat la peut déshabiller comme comédienne ou comme écrivain !

« A moins que l'on en vienne à jouer la comédie à la manière des troupiers dans leur camp, je pense qu'il faudra toujours des actrices au théâtre. Quant à la femme écrivain, on n'a pas le droit de la confondre avec les dames de la rampe. — Sans faire fi des comédiennes, je vous ferai remarquer, Monsieur, que livrer les délicatesses de son esprit, l'expérience de ses observations, le fruit d'un travail recueilli, n'est pas du tout livrer ses épaules... Je n'ai que faire de goujats ou de libertins en publiant un travail vivifié par le cœur et épuré par la morale. Toutes les femmes n'éprouvent pas le besoin de conter leur propre histoire ; toutes n'écrivent pas « *Elle et Lui.* »

« J'aime beaucoup cette métaphore : « Son cœur (de la femme) mis ainsi à nu est une alcôve ouverte à deux battants à la foule des adorateurs, etc. » Certes, les mauvaises phrases du mauvais livre qu'il cite plus loin ne sont pas plus monumentales.

« Le devoir de la femme, dit-il, est de cacher sa vie. »

« La femme sait ce qu'elle peut faire tout autant que M. Junius... Qui, d'ailleurs, affirme qu'elle désobéit à son mari ou à sa famille en suivant la carrière de l'art ? Ce Monsieur Junius plonge trop dans les affaires des autres. Il est vrai qu'au théâtre son regard plonge aussi dans la guimpe des comédiennes.

« Et quelle logique dans certains passages :

« Je ne l'eusse certainement pas insultée, dit-il, en parlant de la poupée de carnaval citée plus haut, parce que je

n'insulte pas plus les femmes que les enfants.... » Mais que fait-il donc durant la moitié de son article?

« Puisqu'il s'acharne contre de telles créatures, pourquoi ne prend-il pas de même au collet quelque bohème ivre et blême, retrouvé dans un estaminet borgne ou dans une brasserie : ceci s'appelle *homme de lettres*, comme cela s'étiquette *femme de lettres*. L'un, aussi bien que l'autre, couraille et se prostitue — qui pour une absinthe — qui pour du clinquant! — Du moins, en s'attaquant au rebut, votre Junius continuerait à frapper par terre.

« Il possède peu le sens critique, ce pointilleux censeur, car il eût bien plutôt songé à analyser sérieusement quelque bon livre qu'à s'escrimer sur cette complainte « *Un amour vrai* » dont il abreuve le lecteur, lui servant sans sourciller, deux colonnes durant, — les phrases biscornues, les mots précieux de l'auteur. Critiquer une bonne chose, c'est montrer de l'habileté, de l'art; mais éreinter ce qui est plat et nul, c'est toujours le coup de pied de l'âne...

« Remarquez bien qu'il s'est tu au sujet des autres livres annoncés par son programme. Peut-être les réfutations anti-proudhonniennes lui ont-elles fait peur. Je n'ai pas lu ce livre, mais je l'ai entendu vanter.

« Bref, il tombe sur les femmes à coups de cravache, à coups de gourdin, à coups de gaule, croyant ainsi faire justice de l'immoralité et du ridicule.

« Hélas! le ridicule est un peu partout, et je doute qu'on parvienne à l'atteindre partout où il se loge. Le sexe faible n'est pas son seul repaire : que de petits journalistes efflanqués, que des romanciers à *tralalas* formidables, que

de littérateurs fruits secs! J'en sais un aussi qui a réussi à faire jouer une façon de vaudeville chez de bons bourgeois de la Cité. Depuis ce soir-là, il ne manque jamais de dire à tout propos : « Nous autres, auteurs dramatiques !.... » — avec une intonation qu'un comique voudrait s'approprier. Combien en compte-t-on ainsi dans la masse de ces bouffons? Et, je vous prie, un *bas-bleu* — dans l'acception ironique du mot — s'est-il jamais montré plus curieux!

« Enfin, Monsieur, avouez que la prétention des *grosses voix*, des *rodomonts* qui manient si cavalièrement le fouet de la critique, a bien aussi son petit côté comique.

« Je n'ai pas résolu de me faire ici le bouclier des *Cathos* ou des *Madelon*, qui sont bien à mes yeux la personnification du mot *bas-bleu*, équivalent de *bohême*, *rapin*, *cabotin*, etc ; mais ne puis comprendre qu'on accole le nom d'un écrivain célèbre à celui de Mme Vallory, et surtout que l'on risque cette robuste plaisanterie, que : « Mme Valory n'a pas encore surpassé George Sand. »

« Non, Monsieur, votre Junius n'est ni terrible, ni juste, ni,... tout ce qu'il annonçait. Veuillez donc dire à ce féroce moraliste (qui tape si dru sur les femmes) de lever un instant les yeux sur les célébrités contemporaines. Qu'y verra-t-il? La tragédie sous le masque de Rachel; en peinture, Rosa Bonheur debout près des maîtres; en littérature, George Sand, plus rapprochée de Balzac que beaucoup d'auteurs masculins ne le sont de George Sand. — Il y verra.... qui verra-t-il encore?... que sais-je?... pour sûr, ce ne sera pas lui.

« Un dernier mot.

« On dit que la véritable pensée se révèle dans le *post-scriptum*. Je crois que M. Junius en veut à Mme Audouart (que je ne connais pas plus que son livre) parce que celle-ci met en doute la supériorité de l'homme. M. Junius prend bien au sérieux des phrases qui ne le sont guère....

« Si Cathos et Madelon sont d'insupportables pécores, il y a aussi d'insupportables fats de la plume qui ont, pour parti pris, de dénigrer tout chez les autres, et — pour manie — de se croire seuls infaillibles!

« JUNIA. »

F

La Lettre V, consacrée à l'examen de quelques livres de femme, avait amené dans les bureaux du *Figaro* deux Messieurs fort honorables, chargés par une dame de demander raison à Junius, — qui n'avait pas parlé d'elle, du moins de son livre. — Comme M. de Villemessant ne connaissait pas encore mes amis N. et X., et qu'il ne savait pas si je me présenterais à temps pour répondre, il s'offrit de lui-même pour courir les risques de l'affaire. Ce fut alors que, pour le remercier, je lui écrivis la lettre *confidentielle* suivante, qui fut naturellement imprimée :

« Monsieur,

« A propos de la ridicule affaire suscitée par la vanité d'une femme que je n'avais pas même attaquée personnellement, j'ai à vous remercier chaleureusement de la spon-

tanéité généreuse avec laquelle vous vous êtes un instant substitué à moi. Cet excellent procédé m'a touché au vif, et je regrette fort les ennuis que vous a causés cette algarade. Mais, à l'avenir, il n'y aura plus ni indécision ni délai en pareille circonstance, puisque mon fondé de pouvoirs X répondra en mon nom et comme il conviendra à toutes les réclamations qui pourront surgir. Il va sans dire que, bon juge en cette matière délicate, il n'accueillera sérieusement que les susceptibilités sérieuses, et ne *me* mettra sans difficulté à la disposition que des gens dont j'aurai pu blesser par mégarde non l'amour-propre littéraire, mais le caractère ou les intérêts. Vous comprenez qu'il serait trop commode de me faire, pour un mot sans portée, un appel insignifiant, dans le seul but de me forcer à exhiber mon vrai visage ; ceux que le mystère intrigue trop vivement satisferaient ainsi leur curiosité, fût-ce au prix d'une égratignure. Je serais vraiment plus niais que nature de m'exposer à donner dans un tel panneau.

« Il est donc bien convenu, Monsieur, que j'existe en chair et en os dans la personne de mon représentant et ami X., qui n'est pas, que je sache, une ombre. Vous m'excuserez de ne pas encore dénouer mon masque, même pour vous, à qui, je le répète, j'aurais le plus vif plaisir à serrer cordialement la main. Il vaut mieux, croyez-m'en, et pour vous et pour moi, que je conserve encore le piquant de l'inconnu ; on préfère sa maîtresse à sa femme, parce qu'on la connaît moins et qu'elle ne vous connaît guère.

« Mille remerciements encore de votre bien dévoué collaborateur.

« JUNIUS.

« *P. S.* — Vous apprécierez bien les raisons qui, aujourd'hui, me coupent l'éreintement sous le poignet : je ne pouvais décemment attaquer les gens de la maison. »

G

Quelques jours après la publication de cette XIe Lettre, M. E.-D. de Biéville ajoutait en *post-scriptum* à sa Revue des théâtres, une petite note me concernant, dans laquelle, après avoir qualifié « d'étranges » les dernières lignes de mon article, il déclarait que, ne se trouvant pas offensé, il n'avait à m'envoyer personne. Comme je tenais à me faire bien comprendre de lui, — ainsi que des autres, — j'adressai la lettre suivante au critique théâtral du journal *le Siècle* :

« 13 janvier 1862.

« Monsieur,

« Les lignes qui terminent ma réponse à votre attaque de lundi dernier ne vous ont paru *étranges* que parce que vous n'avez pas voulu deviner l'intention très-transparente qui me les avait dictées.

« Je fais, Monsieur, une besogne au moins aussi honorable que la vôtre, et n'ayant par conséquent aucun rapport avec les vilaines besognes auxquelles il vous a plu de l'assimiler ; car je mets au défi tous mes détracteurs (au nombre desquels je suis bien forcé de vous compter, Monsieur), je les mets au défi de trouver, dans les onze Lettres que j'ai publiées dans le *Figaro*, une seule ligne, un seul mot qui ne soit de la critique loyale et telle que se la peuvent permettre les écrivains qui se respectent en même temps qu'ils respectent leur public.

« Malgré l'honnêteté de mon rôle et la conscience avec laquelle je le voulais remplir, il pouvait m'arriver involontairement quelques écarts de plume trop vifs et peut-être blessants pour certaines susceptibilités ombrageuses ; je l'avais prévu, et il était bien convenu que tous ceux qui croiraient avoir à se plaindre sérieusement de moi, me trouveraient sérieusement disposé à leur donner les satisfactions ordinaires, — ainsi que je l'ai prouvé, il y a un mois, dans une circonstance très-délicate. Mais il me répugnait de passer pour provocateur, et je m'étais retiré d'avance le droit d'envoyer des témoins, répondant ainsi de mes attaques, mais dédaignant de répondre aux attaques des autres.

« Je n'avais personne à vous envoyer, Monsieur, et je ne vous ai envoyé personne, — malgré la violence et l'injustice de votre appréciation. En me mettant à votre disposition, au contraire, j'entendais répondre ainsi au reproche malveillant que vous m'aviez fait d'attaquer *sans danger*, à l'abri d'un masque, mes contemporains et mes contem-

poraines, et vous prouver, qu'à moins d'une mauvaise foi indigne de vous, vous ne pouviez continuer à me l'adresser, puisque, dans le cas où ma critique vous aurait précédemment *offensé, injurié, diffamé* (ce sont vos expressions, je crois), je me mettais complètement et immédiatement à votre disposition.

« Je persiste donc, Monsieur. J'aime à penser, pour notre honneur à tous deux, que, mieux inspiré cette fois, vous n'hésiterez pas à reconnaître loyalement que vous aviez mal lu les Lettres qui ont paru jusqu'ici dans le *Figaro;* que, malgré leur agressivité, elles ne contiennent rien qui ne soit du domaine de la critique littéraire; et qu'enfin, l'homme qui les signe, au lieu de s'abriter derrière une anonymie inexpugnable, est toujours prêt à rendre, à qui de droit, raison des choses offensantes qui auraient pu lui échapper dans l'ardeur de sa polémique.

« Je ne pense pas, Monsieur, avoir besoin de recourir à l'intervention d'un huissier pour l'insertion de cette lettre dans l'un des plus prochains numéros du *Siècle;* j'aime mieux compter sur votre impartialité, qui vous fait un devoir de placer ma réponse en regard des regrettables attaques dont j'ai été l'objet de votre part.

«JUNIUS. »

Cette lettre n'a pas paru dans le journal auquel elle était destinée, « la loi et la loyauté » s'y refusant, — au dire de monsieur de Biéville. J'ai renoncé à l'huissier, — inutile aujourd'hui.

H

Quoique envoyée à temps, cette *douzième lettre de Junius* n'a pas paru dans *le Figaro*. Je la donne ici telle quelle, sans y rien changer.

FIN DES NOTES

TABLE DES MATIÈRES

LETTRES DE JUNIUS. — Première lettre 1
Deuxième lettre 13
Troisième lettre 29
Quatrième lettre 45
Cinquième lettre 67
Sixième lettre 85
Septième lettre 103
Huitième lettre 123
Neuvième lettre 139
Dixième lettre 153
Onzième lettre 167
Douzième lettre 177
NOTES 193

01126667

Duveau

LETTRES

DE

JUNIUS

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES [illegible]

PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, [illegible]

MARIE
MOISSAC

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

L'Ancien Figaro, études satiriques, bigarrures, coups de lancette, nouvelles à la main, avec une préface et un commentaire par ÉMILE GABORIAU. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 3 »

Les Cours galantes, par GUSTAVE DESNOIRESTERRES. — Tome I : L'Hôtel de Bouillon, la Folie-Rambouillet, le château d'Anet, le Temple — Tome II : Roissy, l'Hôtel de Mazarin, Chantilly, le palais Mancini, la cour de Zell. 2 jolis vol. in-18..... 6 »

Don Juan de Padilla, par M. le comte DU HAMEL, député au Corps législatif. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 3 »

L'Esprit des autres, recueilli et raconté par ÉDOUARD FOURNIER. 4e édition, revue et très-augmentée. 1 charmant vol. in-18.. 3 »

L'Esprit des bêtes, zoologie passionnelle, mammifères de France, par A. TOUSSENEL, 4e édit., revue et corrigée. 1 vol. in-8°.. 6 »

La Fin d'un Monde et le Neveu de Rameau, par J. JANIN. 1 vol grand in-18 jésus..... 3 »

La Gerbée. Contes à lire en famille, par MICHEL MASSON. 1 joli vol. gr in-18 jésus, illustrations du vicomte LOUIS DE DAX. 3 50

Histoire d'une Bouchée de pain, lettres sur la vie de l'homme et des animaux, par JEAN MACÉ. 2e édition, 1 vol. grand in-18 jésus..... 3 »

Histoire de la Musique en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, suivie de la liste des ouvrages qui forment le répertoire de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, par CHARLES POISOT. 1 beau vol. in-18 ..... 4 »

Histoire du Pont-Neuf, par ÉDOUARD FOURNIER. 2 vol. in-18 orné d'une belle photographie..... 6 »

Le Mangeur d'hommes (récits de chasse), par JULES GÉRARD, le Tueur de lions. 1 vol. gr. in-18 jésus, illust. de J.-A. BEAUCÉ. 3 50

Le Monde des Oiseaux, ornithologie passionnelle, par A. TOUSSENEL. 2e édition, revue et corrigée. 3 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur..... 18 »

Le Paris Vivcur, par MANÉ, l'un des chroniqueurs de l'*Indépendance belge*. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 3 »

Paris. — Imp. de L. TINTERLIN et Ce, rue N.-des-Bons-Enfants. 3